

roman

A l'Ouest d'Alger

Aldo Sterone



A l'Ouest D'Alger

Aldo Sterone

Copyright © 2015 Aldo Sterone

All rights libre

Ce roman est basé sur des faits réels.

Les noms ont été changés, des libertés ont été prises avec la chronologie, les lieux ont été déplacés... mais le reste est rigoureusement authentique.

La photo de couverture a été prise depuis le train en novembre 2013 quelque part à l'Ouest d'Alger.

*« Si en Algérie il faisait aussi froid qu'en Europe,
on aurait trouvé mille morts chaque matin. »*

Lahssen, Vendeur de thon à la tomate

RAISINVILLE

Au quartier de Raisinville à l'est de Mostaganem on n'appelait jamais la police. A l'amiable ou pas, on réglait les problèmes entre habitants.

Que de fois des agents venus couper le gaz sont repartis dans des voitures brûlées. Que de fois on trouva des huissiers affalés sur le trottoir la bouche remplie de papiers. Personne ne coupait l'eau quand elle n'était pas payée. Personne ne réparait les canalisations quand celles-ci étaient mangées par la rouille, le soleil et l'air chargé de sel.

Raisinville s'étalait sur une vallée et une colline qui descendait jusqu'à la mer. Des maisons de l'époque coloniale aux persiennes en bois et à la peinture craquelée côtoyaient de vieilles cours arabes. Entrepôts, marchés et usines désaffectées complétaient le désordre. Les murs, les portes et les balcons ne tenaient que par du rafistolage. Des cordes, des fils de fer, de la ficelle, du grillage à lapins, des câbles en acier et des toiles d'araignées empêchaient que Raisinville ne s'écroule.

Le point névralgique du quartier était le marché légumes-moutons vivants. Il se tenait tous les jours sur une place caillouteuse longeant une route nationale. Les matins de Mostaganem sont très froids en hiver. Et souvent le soleil se lève sur des silhouettes d'hommes montant des baraques et déchargeant des légumes tandis que leurs bêtes chiaient et se piétinaient mutuellement leurs excréments levant sur le marché une douce odeur, odeur tiède de gaz intestinal, celle-là même que sentaient les chômeurs de Raisinville en se retournant dans leurs couches.

Le vieil imam de la mosquée branche la sono et tapote sur le micro. C'est le moment où jamais d'appeler à la prière du matin : El-Fajr. « Allahou Akbar ! » commence-t-il, en regardant avec une inquiétude résignée le plafond de sa mosquée qui risque de s'effondrer d'un jour à l'autre. La voix usée du vieux résonne dans les environs. Certains s'enfoncent sous leurs couvertures, d'autres, la bouche grande ouverte, respirent bruyamment, alors que des fidèles se rendent à la mosquée pour la prière. Il fera déjà jour quand ils en sortiront.

Sur la place du marché, des Peugeot 404 bâchées côtoient des fourgons Renault Estafettes et des Mazda. L'intérieur de ces véhicules grouille de vie. Sur le rétroviseur pend une sebha : sorte de collier à 99 pierres qui permet de prier ou de se protéger du mauvais sort. Le pare-brise est entouré de festons de rideau en velours rouge fixés à l'agrafeuse. Des photos de Bruce Lee et de Cheikha Rimitti sont collées sur le tableau de bord alors qu'à l'extérieur des autocollants brillants disent « Bonne Route », « Roulez à droite », « Turbo » et « Que Dieu nous protège du mauvais œil ».

Dans l'une des camionnettes dort un enfant. Bercé par le diesel et réchauffé par son chien, il a choisi de venir aider son père. Il sait déjà peser les légumes, rendre la monnaie et couper des rectangles dans les pastèques pour que le client puisse voir à l'intérieur. Parfois on le laisse démarrer le tracteur. Quand il sera assez grand pour atteindre les pédales, il pourra conduire le camion Berliet et on lui donnera son paquet de cigarettes. Le jour où il cessera de mendier des clopes, il sera un homme à part entière.

Des paysans entassent pêle-mêle des cartons et des caisses en bois. Ils versent de l'essence et une allumette est craquée. Le feu réchauffe ceux qui s'en approchent. Il dégèle leurs grosses mains rugueuses ainsi que leurs bottes engluées dans la boue.

Sur la route nationale en contrebas, passent des taxis jaunes qui finissent toute une nuit de voyage. Ils viennent d'Alger, de Tiaret, ou de Chleff. A l'intérieur, des passagers avec armes et bagages écoutent les nouvelles du matin à la radio en s'enroulant dans des vestes ou de grosses couvertures. Bientôt, ils verront avec soulagement les panneaux de signalisation qui annoncent le centre-ville dominé par l'odeur de la mer.

Les chats de gouttière se mettent en position. Ils savent que le marchand de poissons ne va pas tarder à venir poussant sa chariote bleue. Ils connaissent ses jours, ses horaires et ses habitudes. Des fois, il leur jette quelques sardines pour acheter la paix. Des fois, c'est eux qui se jettent sur lui le dévalisant à son corps défendant.

C'est ainsi que se réveille le quartier de Raisinville, par une mécanique rôdée depuis des lustres.

* * *

Fatma, dite « la folle », habitait dans une cour arabe à côté de la fabrique d'eau de Javel. Lorsque l'on poussait la porte principale, qui ne tenait que par une seule charnière, on arrivait dans la petite cour sur laquelle donnent toutes les portes des chambres de la maison. Chacune de ces pièces était occupée par une famille. Certaines avaient découpé leur espace en deux et jouissaient de ce que l'on pouvait appeler une cuisine. Au fond de la cour, s'élevait une petite baraque de la taille d'une cabine téléphonique fermée par une porte dans laquelle on avait pratiqué une lumière en forme de trèfle.

Ainsi, avait-on l'habitude de dire qu'untel est au téléphone pour signifier qu'il était aux toilettes ou à la fosse septique plus exactement. La cour s'appelait « le bazar » et avait appartenue à une certaine Kheira El-Gassaba qui sur son lit de mort avait dit à ses locataires : « Bazar Kheira, vendez-le ou détruisez-le ! ». Les locataires avaient préféré le garder, chacun devenant implicitement propriétaire de la partie qu'il occupait déjà. Ils ont même pensé le rafistoler en mettant leurs économies en commun. Il fallait repeindre les murs, goudronner la toiture qui laissait passer l'eau de pluie, refaire les canalisations, réparer la porte d'entrée et déboucher les toilettes. Les gens étaient presque décidés quand une idée des plus décourageantes commença à envahir leurs esprits : et si des héritiers nous observent et attendent que l'on fasse des réparations pour venir nous chasser et nous mettre à la rue ? « Attendons ! » leur répondit le sens commun. Vingt ans plus tard, ils attendaient encore alors que la maison n'était plus qu'une ruine aux murs atteints par la lèpre et le délabrement.

Fatma habitait dans la plus petite des chambres ; à droite juste après l'entrée. Elle n'arrivait que le soir après avoir fait le tour des enterrements et des mariages de la ville. Avant de rentrer chez elle pour la nuit, elle rendait visite à ses voisins pour leur communiquer le résultat des courses.

— Il était beau, il était jeune, il était riche et il est mort !

— Bêtement, c'est bêtement qu'il est mort. Le soir d'avant, il le pressentait d'après sa pauvre mère... Un arbre ! Une nouvelle voiture qu'il venait d'acheter... le pauvre... Son frère n'a récupéré que le poste !

Lors des enterrements, il n'est pas rare que la famille engage des pleureuses qui viennent spontanément proposer leurs bons offices. Une bonne pleureuse pleure et fait pleurer. Elle évoque la jeunesse perdue, les enfants devenus orphelins, le commerce fermé, la famille séparée et n'hésite pas à en rajouter quand le décès n'est pas si tragique que cela. Dans une cérémonie d'enterrement, il y a un mort et plein de gens qui pleurent. Chacun a ses raisons de pleurer. Certaines femmes ont la douleur spectaculaire et en font presque trop. Hurlements, mutilations et cheveux arrachés ne sont pas des manifestations exceptionnelles. Pire que les pleureuses, les compteuses, adaddatte, sont capables de plonger les funérailles dans l'hystérie.

Il n'y a pas que les enterrements qui intéressent Fatma :

— La mariée était très très belle, mais il paraît qu'elle ne supportait pas la pénétration. Elle était encore vierge et c'est la belle-mère qui a dû l'ouvrir avec un doigt...

— J'ai amené deux litres d'urine à l'hôpital, ils m'ont dit qu'ils allaient les analyser...

— L'épicière de la gare a été vue avec la fille du vendeur de café. Ils étaient derrière les entrepôts...

— La fille des Amars, la plus jeune, a été retrouvée ivre morte dans un terrain vague près d'Oran.

Ainsi parlait Fatma. Le drame succédait au drame et le bonheur avait toujours sa place. El'Mhalia — une voisine — écoutait et acquiesçait. Elle-même avait une fille Jamila qu'elle n'arrivait pas à caser et qui causait l'essentiel de ses soucis. Puis un fils en prison, un autre au service militaire, un autre malade de sa tête, enfin un dernier qui travaillait à la poste et qui s'en était le mieux sorti de sa famille.

Le mari de L'Mhalia — donc El'Mhali — travaillait comme manœuvre dans les chantiers de la région. A l'aube naissante, une cigarette au bec, il sortait de chez lui avec un sac contenant une bouteille de soupe de la veille, deux œufs bouillis, une tranche de pain et un sandwich dont on avait mangé un peu. La bouteille était scellée par un carton enroulé dans un morceau de plastique. Ça ne coulait pas, ou presque... En général, El'Mhali trouvait du travail mais le salaire variait fortement d'un endroit à l'autre, d'une saison à l'autre.

Quand les chantiers affichaient complet, il se rabattait sur le port de Mostaganem. Avec un peu de chance, il trouvait de l'embauche à la journée en tant que docker.

Fatma passait le plus clair de son temps chez les gens chez qui elle s'invitait ou à l'hôpital. Ses cinquante ans lui montant à la tête, elle avait l'impression d'avoir toutes les maladies du monde. À l'hôpital on connaissait ses penchants hypocondriaques et on la soulageait en lui administrant un volume d'eau distillée ou en lui prélevant un peu de sang « pour analyse ».

Fatma recueillait ou transmettait les informations, la rumeur et jouait parfois l'entremetteuse en tout bien tout honneur ; c'était son passe-temps. Ainsi le jour où Sadate s'est fait tuer ou que le Président Boumedienne est mort, elle passa toute la nuit à informer les gens, frappant aux portes et criant aux fenêtres endormies.

Son rayon d'action couvrait presque tout un quart ouest de l'Algérie. Durant les saisons chaudes, sa chambre lui servait plus comme base arrière que comme logement. On la rencontrait à Mascara, Oran, Tiaret et parfois aussi loin que Teniet-el-Haad. Partout, elle avait des petites affaires en cours et des gens qui attendaient sa visite avec impatience.

* * *

Depuis quelques temps, Fatma entendait des bruits étranges la nuit. Couchée selon la diagonale de sa chambre, il lui semblait qu'un œil l'observait par le trou de la serrure et qu'une main essayait discrètement de forcer la porte. Elle priait le Seigneur, maudissait le diable et les mauvais esprits, puis balayait ses craintes et se remettait à dormir. Or les bruits persistaient, un soir elle crut entendre une voix derrière la porte:

— Ouvre-moi ! Lui ordonnait la voix qui était sans aucun doute celle de son voisin El'Mhali.

— Va chez ta femme El'Mhali ! Respecte le voisinage ! Lui criait Fatma du fond de son lit.

Mais ce dernier, obsédé par l'idée d'une femme enfermée toute seule dans une chambre, ne voulait rien savoir. Et malgré le voisinage, il comptait bel et bien la violer. Bientôt il marcha sur le toit et la pauvre femme l'entendait enlever les tuiles, donner des coups de pieds sur le plafond en plâtre, tout faire pour entrer !

Le matin il se calmait, et repartait à son travail qu'il exerçait six jours sur sept. Les mêmes événements se reproduisaient depuis plus d'une semaine quand Fatma décida d'agir. Au marché du centre-ville, elle acheta un pulvérisateur à insecticides. Une sorte de pompe à vélo finissant par un réservoir dans lequel on mettait le produit chimique. Ensuite, elle acheta un litre d'esprit de sel dans une station d'essence et rentra chez elle faire des gâteaux.

Le soir, El'Mhali reprit son cinéma habituel, sauf que ce jour-là il disait des obscénités qui sifflaient dans les oreilles de la femme enfermée. Il apporta un outil et se mit en devoir de casser la serrure. Parfois, il s'arrêtait pour jeter un coup d'œil par le trou de la clef. La chambre était si petite, que depuis le trou de la serrure on pouvait tout observer. Par contre, contrairement à la nuit précédente, il lui semblait voir bouger une sorte de pointe en cuivre qui s'était engagée dans la serrure. L'homme n'avait pas fini de comprendre que Fatma appuya sur la manette vigoureusement et plusieurs fois de suite.

Toute la cour était réveillée et tous, y compris la femme de l'infortuné, pensaient qu'il avait bien mérité le misérable sort qui était le sien.

Le gardien de nuit de l'usine de l'eau de Javel arriva attiré par les hurlements et décida d'emmener El'Mhali à l'hôpital. Ce dernier fut assis sur une mobylette, une teftaffa, et on le poussa jusqu'au dispensaire qui était ouvert tout le temps.

Le personnel médical disponible la nuit se résumait à un infirmier et une aide-soignante.

El'Mhali faillit perdre œil dans l'affaire. Depuis, il évita Fatma autant que possible. C'est ainsi que cette année devint l'année où Fatma a failli crever un œil à L'Mhali. L'année où les problèmes de voisinage commencèrent...

Dans Raisinville et environs régnait une bande de gamins sous les ordres d'un adolescent boutonneux qu'on appelait Bakou, du nom de la ville afghane (La ville de Bakou se trouve en Azerbaïdjan, mais peu importe) qui faisait tant parler d'elle au temps de la guerre avec l'Union Soviétique. Bakou et ses amis étaient des enfants du quartier. On ne les aimait pas bien, mais on les tolérait parce qu'ils ne commettaient jamais leurs larcins dans la région et puis ils chassaient les mômes des autres quartiers qui venaient jeter des pierres sur les fenêtres et les voitures.

Ils n'étaient pas vraiment méchants les gamins de la bande à Bakou. Orphelins ou abandonnés pour la plus part, ils vivaient de ce qu'ils trouvaient ou de ce que l'on voulait leur donner. Les fêtes religieuses et le Ramadan étaient des époques fastes pour eux. Une fièvre de charité parcourait les habitants qui leur offraient habits, argent et nourriture. L'hiver, ils dormaient par ci par là, dans un hangar, dans la cour d'une usine, dans un réservoir ou tout simplement dans la rue. Certains avaient une maison avec une famille, mais un père cogneur les dissuadait de revenir chez eux ; tel était le cas de Bakou.

Fatma avait beaucoup de compassion pour les orphelins et les délaissés et accueillait volontiers Bakou dans son réduit. A son tour, il l'aidait dans ses tâches quotidiennes ou lui faisait des achats. Elle le regardait avec amour et pensait à son propre passé. Son passé à elle, passé que personne ne connaissait.

Au milieu de l'été, Fatma renoua avec un de ses enfants qu'elle avait perdu de vue depuis longtemps. Il était déjà adulte et surgissait d'une vie dont elle ne voulait pas trop parler. Elle semblait heureuse de le voir et de le présenter à tout le monde. Il était accompagné de sa femme, une très jolie brune aux yeux verts, qui fit tout de suite bonne impression. Le couple emménagea dans une cour se trouvant en contrebas et venait rendre visite à Fatma tous les jours.

Ce même été, El'Ghalia — une autre voisine à Fatma — maria sa fille. A l'entendre, elle en tira un bon prix : un sac de semoule, un sac de sucre, une bouteille de gaz pleine et un demi-million en liquide. L'homme était, paraît-il, honnête. Il travaillait comme gardien dans une école primaire, il ne buvait pas et allait tous les jours à la mosquée.

Il n'y eut presque pas de cérémonie; un peu de thé, quelques témoins, une bague en fer et une chèvre tuée au milieu de la cour.

Le couple habita dans une cave, étroite certes, mais assez longue. L'éclairage réalisé par des lampes 220 volts reliées sur un circuit encore au 110 donnait au visiteur une impression bizarre. Les filaments projetaient une ombre rouge orangée sur le mobilier réduit à sa plus simple expression. Des cartons renversés servaient de tables de nuit, des cartons entassés formaient une armoire et une table de camping en plastique réunissait la petite famille aux heures des repas.

Le couple eut très rapidement toute une série d'enfants qui jouaient avec des boîtes de conserves devant l'entrée de la cave.

Leur idylle faisait rêver El'Mhalia qui souhaitait se débarrasser de sa fille Jamila. Depuis que cette dernière eut seize ans, sa mère venait tous les jours en parler chez Fatma:

— Tu as vu El'Ghalia, je ne veux pas la critiquer, mais sa fille est laide comme un singe et sa tête est longue comme celle d'un cheval et puis elle est borgne et boiteuse...

El'Mhalia espérait marier sa fille à meilleur prix. Avec l'inflation de ces dernières années, elle pensait en tirer une télé couleur, un bracelet en argent, cinquante ou cent kilogrammes de farine et peut être même une bache d'eau livrée et installée.

Or, la jeune Jamila avait mauvaise réputation dans le quartier. On disait qu'elle était un peu folle et peut être même frappée par un mauvais démon. A son âge elle jouait avec les enfants du quartier et pissait encore au lit.

A 18 ans, Jamila fut envoyée chez sa tante à Mascara pour être fourguée à quelqu'un qui ne connaissait pas sa réputation. Elle fut mariée à un ouvrier ayant deux fois son âge et sa mère n'en tira pas plus que le quart du bénéfice qu'elle en espérait. Même que la télé était en noir et blanc et qu'elle rendit l'âme au bout de trois semaines.

Jamila fut battue et souffrit quelques temps, mais son mari mourut un jour après avoir mangé une « saloperie » selon le médecin de campagne. Elle abandonna à ses beaux-parents la petite fille qu'elle eut de lui et rentra joyeusement à Raisinville.

Pendant son absence, manquèrent aux enfants du quartier ses histoires et pièces de théâtre qu'elle présentait toute seule en mimant tous les personnages à tour de rôle. En plus, elle était capable de raconter – dialogues compris — plusieurs films égyptiens qu'elle avait vus chez les voisins. Tous les soirs, elle réunissait les enfants et se mettait derrière le téléviseur crevé dont ne subsistait que le cadre en bois aggloméré recouvert de formica marron à rayures.

— Je vais vous présenter votre émission quotidienne « la souprière de la famille ». Annonçait-elle en jouant le rôle de la speakerine.

Ensuite, elle s'éloignait du poste de télé, perturbait sa coiffure, louchait des yeux et revenait vers l'écran en adoptant une démarche hésitante.

— Je vais vous présenter la recette d'aujourd'hui, vous allez chier de rire !

Elle attendait que son public se soit repris de cette entrée en matière et elle continuait:

— Alors vous prenez un litre de diarrhée. De la diarrhée de vieux de préférence. Collectez-la l'été, quand elle est bien travaillée...

Un accident de moto

Kadour réussit enfin à convaincre son ami Mansour de lui prêter sa vieille moto. Très inquiet de se séparer de sa « fiancée » — comme il l'appelait — Mansour se confondait en recommandations :

— Il faut toujours maintenir les gaz, le moteur s'arrête au ralenti, puis faut pas trop compter sur le frein arrière. Le câble est rouillé... et mets du mélange!

— Tu plaisantes ou quoi ? On peut aller jusqu'en Espagne avec ce qu'il y a dans le réservoir, répondit Kadour en partant.

Pendant ce temps, Nounou attendait son frère chez l'électricien du quartier de Cochonville. La grosse batterie 24 volts était déjà chargée et il ne restait plus qu'à la descendre au port pour essayer le moteur du bateau de pêche.

Kadour vivait de la mer depuis qu'il avait arrêté ses études à la fin de l'école primaire. Avec Mansour, il avait acheté un bateau de six mètres qui répondait au nom charmant « Le Chien de Mer ». En vérité « Le Chien de Mer » avait été déniché par Mansour et acheté en état d'épave. Il y avait travaillé tout un été jusqu'au jour où il n'eut plus assez d'argent pour continuer et que Kadour ne voulut plus lui prêter les outils. Ce jour-là, Mansour fit une crise dont tout le port de Mostaganem se souvient. Il déchira ses vêtements et cogna sa tête contre la proue du bateau. Il piétina sa veste et répandit les filets et les pièces détachées devant le pesage. Il était même sur le point de craquer une allumette dans le réservoir d'essence sous les yeux indifférents d'un groupe de marins pêcheurs quand Kadour l'arrêta :

— Lâche cette allumette et viens avec moi, dit-il.

C'est à la brasserie du port, devant une bouteille de rouge de Mascara, qu'ils décidèrent de s'associer dans ce qui allait devenir « l'affaire du bateau ». L'accord était simple : Mansour ne toucherait plus au bateau avant qu'il ne soit définitivement restauré par Kadour. A la fin des réparations ils travailleraient ensemble sur « Le Chien de la Mer » et ils s'en partageraient les revenus ; si revenus il y a.

Kadour avait pris le marché au sérieux. Chaque matin, vers neuf heures, il prenait la route du port. Il fallait repeindre la coque, colmater les fuites, réparer le moteur et recoudre les filets. La tâche était difficile mais les jeunes du quartier étaient toujours prêts à donner un coup de main.

Alors qu'il attendait son frère, Nounou se fit aborder par H'mida, qui était revenu d'Oran et avait beaucoup d'histoires à raconter.

— Tu sais, hier à Oran, il y a eu deux accidents de mobylette. Tu connais Tergal ?

Attendant une réponse qui ne venait pas H'mida continua :

— Hier, il a acheté une mobylette et il voulut l'essayer. Il a pris le propriétaire comme passager pour vérifier si elle montait vraiment à 120 kilomètres heure comme indiqué sur le compteur.

— Continue, lança Nounou qui n'avait pourtant pas l'air de prêter attention au récit.

— Alors, continua H'mida, ils se sont dirigés vers l'avenue de l'ANP, tu sais celle qui est légèrement en descente, et là il ouvrit les gaz à fond, mais la mobylette ne dépassait pas 110 kilomètres heure et puis...

H'mida était pris d'un fou rire. Il ne s'arrêtait que difficilement pour continuer son récit par phrases entrecoupées. Nounou s'écarta légèrement pour éviter la salive que H'mida projetait à des mètres en avant.

— puis, il y avait des gens qui arrivaient avec des brouettes chargées de fûts pleins d'eau. Alors, un vieil homme s'engagea pour traverser l'avenue mais avant de descendre du trottoir, il vit la mobylette arriver à toute vitesse, alors, il abandonna la brouette qu'il poussait devant lui et qui était déjà sur la route.

H'mida, qui se convulsait de rire, continua :

— Il paraît que quand on a retrouvé Tergal, il était en train de freiner... 150 litres d'eau qu'il y avait dans la brouette...

A ces mots, Kadour, visiblement mécontent arriva. Il maintenait les gaz à fond et avait du mal à arrêter son engin ; H'mida, lui, avait du mal à se contenir. Nounou enfourcha la mobylette et aidé par le mécanicien, il s'arrangea pour mettre la batterie en équilibre sur ses genoux.

— Démarre ! Lança-t-il à son frère Kadour qui aussitôt lâcha les freins. Ainsi chargée, la vieille mobylette accéléra dans un gros nuage de fumée noire.

— Je t'ai vu regarder ce balcon ! Éclata Kadour juste après le premier virage.

— Non, je crois que tu te trompes ! Cria Nounou à l'oreille de son frère avec l'intention manifeste de le mettre en colère.

— Cette fille ne va t'attirer que des problèmes. Son frère vient de sortir de prison. S'il venait à apprendre que tu rôdes autour de sa sœur, il te ferra la peau ! Et tu viendras me supplier d'aller lui parler comme la dernière fois avec Belaasla le clandestin.

— D'accord, mais mêles-toi de ce qui te regarde, s'aventura Nounou.

— Je vais renverser cette putain de moto pour te casser la gueule et t'apprendre à parler comme ça ! Cria Kadour en inclinant dangereusement la mobylette.

— Il est capable de le faire, pensa Nounou en s'attendant au pire.

* * *

Ils traversèrent le centre-ville en naviguant habilement dans le flot de véhicules. La batterie lui sciait les cuisses, aussi Nounou était-il très soulagé lorsque la moto aborda la dernière descente qui mène au port de Mostaganem. Il leur restait un peu plus de deux kilomètres à parcourir quand la mobylette se mit à accélérer furieusement. Kadour et son frère furent rudement secoués au passage d'un nid de poule. Nounou se pencha vers son frère :

— Tu ne penses pas qu'on va trop vite ? Dit-il avec une voix assurément angoissée.

— Non, je crois que tu te trompes. Répondit Kadour qui n'aimait pas qu'on lui dicte ce qu'il avait à faire.

La descente devenait de plus en plus raide. La roue arrière qui était légèrement voilée et décentrée se mit à vibrer dangereusement. Le moteur entraîné en survitesse sifflait. Nounou vit le câble du frein qui traînait sur le sol.

— Pose tes pieds ! Ordonna Kadour qui en fit de même.

Les semelles de Kadour finissaient à vue d'œil en dégageant une forte odeur de caoutchouc. Nounou ne pouvait pas freiner longtemps. Les clous de ses semelles chauffés à blanc par le frottement lui brûlaient les pieds. C'est dans cette situation pénible qu'ils dépassèrent un groupe de piétons qui se mirent immédiatement à dévaler la pente vers la direction probable de l'accident. Cette descente, la plus terrible de Mostaganem, finissait en angle droit sur lequel arriverait le bolide humain d'un moment à l'autre.

Le sol s'enfuyait à toute vitesse, Nounou, qui jusqu'ici n'avait pas osé le faire, s'inclina sur le côté pour voir le trottoir qui arrivait sur eux. Il n'était plus qu'à quelques mètres quand Kadour dit cette phrase qui resta assez longtemps dans les bons esprits après cet accident :

— Jette cette putain de batterie !

* * *

Paradoxe ! Le ciel était si beau, si bleu. Des mouettes faisaient des révolutions en chantant. Des bateaux glissaient sur une mer sereine et disparaissaient à l'horizon pour réapparaître chez d'autres peuples liés par l'eau. Le vent de mer apportait la fraîcheur, des senteurs d'iode et de sel pulvérisé. En fermant les yeux on aurait certainement humé le sable chaud, en avançant les mains on l'aurait presque touché. Aux oreilles on percevait le souffle des vagues qui viennent de loin pour se casser sur les rivages dorés, pour s'engouffrer dans les rochers et souffler l'eau et les substances de la mer jusque dans les rues de Mostaganem. Que fait une moto emballée dans un pareil décor ?

Nounou essayait de bouger ; péniblement, il se releva aidé par les badauds et par son frère Kadour. De l'accident, son esprit engourdi n'avait retenu que deux images. Sur la première figurait le trottoir à trois mètres à peine. Sur la seconde il voyait le ciel, une roue, une pédale et des pieds dépassant par le bas du cadre.

Kadour n'avait pas de chance avec les engins à moteur et n'en était pas à son coup d'essai en matière d'accidents. On se souvient encore de la Simca 1000 qu'il envoya dans le ravin, de la Renault 6 grise qu'il

anéantit dans des conditions qui n'ont jamais été élucidées et d'autres véhicules qu'il garda si peu qu'on s'en ait jamais souvenu. Kadour avait pourtant le permis et conduisait à soixante-dix quatre-vingt, comme il disait. Comment expliquer alors, sinon par la malchance, la 504 coupée en deux à l'entrée de Mostaganem ou la moto 103 pulvérisée sur la route de Sid'El'Mejdoub deux ans auparavant ? Kadour transformait son travail en poissons, les poissons en argent, l'argent en véhicules et les véhicules en ferraille et mutilés de la route.

Il s'en tira avec quelques égratignures et une paire de faux Ray-Ban cassées. Nounou n'était pas plus atteint que son frère, il n'en faisait pas moins une tête de rescapé avec sa veste déchirée, son pantalon plein d'huile et son regard perdu.

Des passants rassemblaient les débris de la mobylette qui avait littéralement éclaté sous le choc. Kadour ramassa une pièce métallique. C'était le piston du moteur, la bielle y était toujours accrochée.

— On peut récupérer les paliers, dit-il en souriant.

La batterie s'était ouverte comme un œuf et répandait ses entrailles de plomb et son acidité qui rongait le sol en dégageant une âcre fumée blanche.— Le moteur a cogné contre l'arrête du trottoir, déclara un passant qui avait tout vu.

— Heureusement que tu as jeté la batterie, on serait morts maintenant, lança Kadour à son frère en attendant que celui-ci lui adresse publiquement un compliment pour son idée géniale.

Nounou n'en fit rien.

— Puis restes ici, continua Kadour, surveille la moto, ce monsieur va me ramener en ville et je reviendrai chercher tout ça.

Pour une fois Nounou ne discuta pas les ordres de son frère. Il roula une pierre afin de mettre la plus grande surface vers le haut, puis s'installa au milieu des décombres balayés par une fumée blanche et se mit à contempler la mer.

Amour de Loin

El'Raoutti tenait une boutique de prêt-à-porter pour gamins et de mercerie depuis qu'il avait arrêté ses études à la mort de son père deux ans auparavant. La saison des enfants, qui durait toute l'année, lui procurait un revenu régulier. Pour chaque bébé qui vient au monde, une fête réunissait famille, amis et voisins. Les visiteurs arrivent sans invitation et sont reçus en toute simplicité. Par contre, le cadeau est indispensable. Il s'agit invariablement d'une boîte contenant un ensemble rose, bleu ou même blanc quand une hésitation subsiste sur le genre de l'enfant. Un nombre infime de ces cadeaux sont effectivement achetés en magasin. En fait, il n'est pas une famille qui ne possède pas un placard entier plein de ces boîtes jamais ouvertes. Le nouveau-né en reçoit tellement, que son enfance passe trop vite pour toutes les ouvrir. Ainsi, elles passent de main en main au gré des bonnes nouvelles et des cérémonies. Même si ce cycle a l'air perpétuel, il ne l'est pas. De temps en temps, une bonne âme achète deux ou trois boîtes et les injecte dans le système où elles tourneront pendant des années. C'est cet acte qui assure la vie de la boutique d'El'Raoutti.

Amel étudiait au lycée de la Sénia. Sans trop de conviction, elle refaisait une terminale littéraire. Littéraire, rimait avec dictée. La majorité des professeurs ne connaissaient la photocopieuse que de nom. Tous sacrifiaient au culte de l'apprentissage par l'écriture forcée. Page après page, ils dictaient de longues phrases qui allaient noircir des cahiers d'étudiants qui écrivaient en silence. Amel avait les cours de l'année passée. C'était rigoureusement les mêmes. Les professeurs dictaient ces textes alors qu'elle n'était pas née encore. Malgré cela, elle écrivait avec application, s'arrêtant juste de temps en temps pour secouer machinalement son poignet. Parfois, elle jetait un coup d'œil furtif sur le cadran d'une minuscule montre en argent. La cloche qui sonnait la fin des cours ne marquait pas nécessairement un moment libérateur pour elle. A la maison, l'attendaient le ménage, la vaisselle et la lessive quotidienne.

Amel tenait de son père sa grande stature, ses épaules larges et la démarche digne. De sa mère, on ne sait pas ce qu'elle a pris. On n'a jamais aperçu sa mère. De l'avis de tous, elle avait beaucoup de charme. Parfois, elle avait le regard dur, chose qui est rarement à l'avantage d'une femme. Elle s'habillait « normalement » ce qui, jusqu'à cette époque encore, voulait dire qu'elle ne portait pas le voile. Comme la majorité des filles, elle gardait la blouse du lycée jusqu'à la maison. Sa seule coquetterie était d'en ouvrir les boutons pression dès qu'elle était dans la rue. Quand il faisait beau, elle portait des jupes sages tombant sur genoux, mais suffisamment ouvertes en arrière pour laisser entrevoir une cuisse blanche et musclée. Lorsqu'elle passait devant la terrasse d'un café – il y en avait deux sur sa route – les conversations s'arrêtaient. Des fois, elle entendait des commentaires élogieux ou salaces proférés à son endroit. Elle ne se sentait ni flattée, ni gênée. Elle marchait tout simplement à la maison.

Depuis la mort de son père, El'Raoutti ne devait pas seulement s'occuper de la boutique, mais également se comporter en homme. Cherchant à se rapprocher le plus possible de cette image confuse de l'homme, il se laissa pousser une petite moustache et laissa tomber les t-shirts pour les chemises. Il portait surtout du satiné qu'il mariait avec un pantalon en toile. Une fois ou deux par semaine, il portait une fine cravate en cuir qui finissait de lui donner un air de chanteur latin. Il ouvrait tous les jours à dix heures du matin et restait debout derrière son comptoir vitré prêt à offrir son plus beau sourire au prochain client.

* * *

Des fois, il arrive des événements dans la vie qui ne sont pas marquants le jour où ils surviennent. Ils ne sont pas spectaculaires sur l'instant. Ils semblent s'inscrire dans le cours et la banalité du quotidien. C'est bien plus tard, rétrospectivement, que l'on se rend compte qu'il y avait un avant et un après.

Amel ouvrit la porte et entra. Comme le professeur d'histoire était absent, elle avait exactement une heure de libre pour acheter un cadeau pour sa belle-sœur. De tous les avis, la belle-sœur en question faisait des enfants un peu trop souvent, mais le cadeau tombait à chaque fois dans la case des dépenses incompressibles.

El'Raoutti rangeait un nouvel arrivage de pyjamas jaunes quand il entendit la cloche à trois tons qui retentit chaque fois qu'un nouveau client arrive.

Il se retourna. Amel était devant le comptoir et regardait les cartes postales placées sous une vitre fêlée. Il y avait deux fois la Mecque, Paris, la Statue de la Liberté, le monument des Martyrs d'Alger, la Place des Trois

Horloges, les lions en bronze d'Oran, deux cartes d'anniversaire, une photo de l'équipe GSMT de Tiaret et la pochette d'une ancienne cassette de Khaled.

Au début, Amel ne lui fit aucune impression particulière. Il s'était juste senti un peu intimidé par ses grands yeux verts. Son regard à lui semblait être passé en mode macroscopique. Dans son cerveau, il n'y avait pas d'image globale de sa cliente. Seuls des détails s'y bousculaient sans ordre ni logique. Il fixait une mèche de cheveux, puis une bague sur un annulaire, un ongle vernis, une série de bracelets... et revenait encore à la mèche de cheveux devenue le point de départ d'un cycle qui tournait de plus en plus vite.

— Je prends celle-ci, fit Amel en choisissant un ensemble orange

El'Raoutti avait deux cent ensembles oranges sur les étagères, deux cent autres dans un garage qui lui servait de remise et un nombre indéterminé dans les placards à la maison. Cette pièce de layette invendable avait failli sonner le glas de sa petite affaire. Il l'avait trouvé super intéressante quand il négocia une quantité record avec le grossiste. La première semaine donna presque raison à son intuition et il réussit à en placer constamment une douzaine par jour, soit près d'une pièce toutes les quarante-cinq minutes. La deuxième semaine, il en vendit une par jour. La troisième semaine il en vendit juste deux. Amel était la première cliente à s'intéresser à cet ensemble depuis deux mois. Ceci commença à donner son goût particulier à cette première rencontre.

Pendant qu'il réalisait un paquet cadeau avec du papier bleu et de la ficelle de pâtissier, Amel avait sorti un petit porte-monnaie en velours et comptait son argent.

Elle posa un billet bleu et deux pièces décagonales sur la vitre, fourra le paquet dans son sac à dos et tourna les talons. Quand la porte claqua, El'Raoutti resta dans un nuage de parfum délicat alors que dans ses oreilles résonnait la cloche à trois tons qui sonne aussi quand un client quitte le magasin.

* * *

Deux jours plus tard, en fin de journée, El'Raoutti vit une silhouette familière passer sur le trottoir d'en face. C'était Amel. Il fit semblant de ranger sa vitrine et continua à l'observer jusqu'à ce qu'elle disparaisse au bout de la rue. Sans savoir pourquoi, il nota mentalement l'heure et le jour.

Le lendemain, un air marin et humide couvrit la ville sous une épaisse couche de brouillard. Cette fois, il ne s'agissait plus de compter sur le hasard, El'Raoutti attendait le passage d'Amel. Peu après huit heures, il entendit un bruit de talons s'affairer sur le sol en ciment. Il la devina, plus qu'il ne la vit. Une longue journée commença pour lui à attendre son passage dans l'autre sens.

Dès le début de l'après-midi, il commença à jeter des regardées nerveuses toutes les heures pleines. Quand il voyait les premiers étudiants, sa tension nerveuse montait d'un cran. Aux premiers, il fallait dix minutes pour parcourir la distance entre le portail du lycée et le début de la rue où se trouvait la boutique. Les trainards passaient cinq à sept minutes plus tard. Quand il les voyait, il se replongeait dans sa comptabilité, la belle ne sortait pas encore.

Minute par minute, fausse alerte après fausse alerte, cinq heures arrivait. Le doute n'était plus permis. Elle devait passer.

Le soleil était plus bas sur l'horizon, mais la température n'avait pas baissée d'un degré. El'Raoutti sorti de son magasin une grosse tasse de café au lait à la main. Il se mit à l'ombre d'un laurier et alluma une Afras 2. Lancée en l'honneur du Second Sommet Afro-Asiatique du 2 novembre 1965, l'Afras était une cigarette rustique faite sur mesure pour le prolétaire et l'ancien combattant. Il en tira une bouffée si profonde qu'il eut le vertige. Il but d'un coup la moitié du café brulant pour se ressaisir.

Au bout de la rue, on voyait arriver les premiers cartables et tabliers. Les étudiants marchaient vite. Certains étaient poussés par la perspective d'un repas chaud, d'autres par celle d'un bus qu'ils risquaient de rater.

Le cœur d'El'Raoutti se mit à sauter dans sa poitrine quand les premiers sortants arrivèrent à sa hauteur. Ses yeux fixaient au loin une foule qui s'approchait en grossissant. S'efforçant de paraître naturel, il portait la tasse à sa bouche et faisait semblant de boire. Sa gorge nouée l'empêchait d'avaler alors que dans sa tête une voix lui criait de fuir à toute vitesse.

Soudain, elle apparut. Sa main se crispa sur sa tasse et il se laissa aller en arrière soutenu par le tronc d'arbre présent comme un ami fort et rassurant.

Au fur et à mesure qu'elle s'approchait, sa poitrine à lui surchauffait. Son cœur battait la chamade. Un sentiment étrange l'envahissait. Un doux mélange de bonheur et de douleur le faisait vibrer jusqu'au fond de son âme.

Elle marchait sur le trottoir d'en face, un peu plus lentement que la foule qui l'entourait. Elle arriva à sa hauteur et, comme avertie par un sixième sens, elle se retourna pour croiser le regard d'El'Raoutti. Il crut y lire le début d'un sourire. Un sourire, mêlé paradoxalement à une étrange expression d'angoisse comme un cri retenu.

L'échange ne dura même pas une seconde et il la vit s'éloigner. Il entra dans son magasin l'esprit dans une grande confusion hésitant entre considérer l'incident comme un rêve ou comme une réalité.

* * *

Au bout d'un mois, il connaissait par cœur son emploi du temps. El'Raoutti était là, au rendez-vous chaque fois qu'elle passait. Le matin, il la voyait venir de loin, de très loin même. Elle ne marchait pas. Pour lui, elle flottait. Elle évoluait dans les airs comme un ange qui descend du paradis. Amel passait devant le magasin de confection, et si on l'eût observé avec attention, on aurait senti sa démarche ralentir, on aurait vu son corps imperceptiblement onduler. Par contre, il n'y avait plus d'échanges de regards.

Il finit par se l'admettre un matin : il était amoureux de cette fille et il pensa que c'était réciproque. Au même moment, il pensa qu'il ne savait ni son nom, ni où elle habitait.

Le jour d'après, un mardi, il l'observa se rendre à ses cours le matin, mais ne la vit plus repasser dans l'autre sens. A six heures, il ferma sa boutique et marcha jusqu'au lycée où il trouva les portes closes. Un gardien l'informa que les cours de l'après-midi avaient été annulés à cause d'une fuite de gaz. Le nabot avait la tête aussi grande qu'un ballon de basket et semblait paniqué :

— On les a tous libérés à deux heures. Ca a failli tout exploser. Ils viennent seulement de finir la réparation.

Amer, El'Raoutti remercia et prit congé. Cette soirée, il la passa couché dans le noir les pensées se perdant entre rêves lointains et plans précis pour le lendemain.

Il se réveilla de bonheur et ouvrit avant tous les autres commerçants du quartier. Il connaissait l'horaire par cœur, mais il regarda dans un petit carnet pour confirmer. Les huit derniers mercredis, elle avait commencée six fois à huit heures et deux fois à dix heures du matin. Toutes les fois, elle avait fini à quatre heures.

Elle passa avec une copine qu'elle avait rencontrée en chemin et les deux adressèrent un regard complice à El'Raoutti. Ce dernier ne se cachait plus. Il ne faisait plus semblant de boire un café ou ranger sa vitrine toutes les heures pleines. Amel était sa copine et les rares œillades ou sourires étaient plus que suffisants pour lui démontrer les sentiments qu'elle avait pour lui. La relation avait du mal à aller plus loin à cause des Arabes. Ils parlent, ils parlent sans arrêt et racontent plein de choses sur les hommes et les femmes qu'ils voient ensemble. Une fille de bonne famille ne peut pas se permettre de faire l'objet de rumeurs. Fondées ou non, elles pouvaient sérieusement nuire à ses perspectives dans le marché très volatil du mari.

* * *

Vers quatre heures, El'Raoutti ferma sa boutique et marcha jusqu'au bout de la rue où il prit une ruelle transversale. Il resta en attente à l'ombre d'une maison en construction. Il pouvait voir, sans être vu. Au bout de quelques minutes, les premiers élèves, dont les visages lui étaient familiers, commençaient à passer.

Sa patience fut rapidement récompensée. Il vit Amel qui s'en allait seule. Il compta jusqu'à vingt et il lui emboîta le pas. Elle marchait d'un pas rapide et régulier et ne se retournait jamais. Rassuré, il laissa filer plus de distance pour ne pas attirer les suspensions. Quand il avisait une vitrine, il faisait semblant de s'arrêter afin de donner le change. Des fois, il jetait des regards inquiets derrière lui comme pour s'assurer que lui-même n'était pas suivi.

Soudain, il la vit tourner à droite après une grosse maison jaune marquée par un pneu de voiture en guise de porte bonheur. Il marcha plus vite pour ne pas se faire semer. Il réprimait une formidable envie de courir. Il arriva à son tour à la maison jaune et se retrouva dans une ruelle tranquille. Quelques enfants jouaient au ballon mais point d'Amel.

Elle habitait là, tous près, derrière un de ces portails. Il le saurait le lendemain.

* * *

Le jeudi à sept heures du matin, El'Raoutti arriva au même endroit où il avait perdu Amel la veille. C'était sa dernière chance de la localiser avant le weekend. Après une rapide hésitation, il jeta son dévolu sur un terrain vague occupé en son milieu par une carcasse de bâtisse jamais terminée. Il s'installa par terre, sur un endroit dégagé parmi les mauvaises herbes. De cette place, il pouvait voir toute la rue. Autour de lui, le sol était jonché de fûts rouillés, de barres de fer, de parpaings et de briques cassées.

Entre ses mains, il roulait nerveusement une cigarette éteinte. Plusieurs fois par minute, il consultait sa montre Casio. D'un moment à l'autre, il allait savoir.

Il était presque huit heures du matin quand une des maisons s'anima. Elle était peinte en bleu et avait un petit jardin dans lequel poussait un grand figuier qui débordait sur la rue. Un double portail fut déverrouillé de l'intérieur et puis poussé par un gamin.

El'Raoutti était à l'affût. Instinctivement, il se coucha pour se cacher derrière un buisson.

Une Dacia crème aux phares allumés sortit dans la rue et s'arrêta pour attendre l'enfant qui refermait derrière. Au volant, se tenait un moustachu à l'air pas commode. A intervalles réguliers, il sortait sa tête par la fenêtre et exprimait un gros crachat. Le gamin remonta et la voiture démarra en trombe. C'est seulement à cet instant qu'El'Raoutti reconnut Amel assise au milieu de la banquette arrière.

— Elle a un petit frère. A moins que ce ne soit un neveu pensa-t-il. Le moustachu ne peut pas être son père. Ça doit être un grand frère.

Dès que la voiture disparut, il se leva et marcha précipitamment vers sa boutique. Il y arriva tout retourné et resta pensif jusqu'à ce que le premier client l'arrache de ses rêves.

A midi, il allait fermer pour aller manger dans une gargote près de la gare routière quand une fille le bouscula et entra. Il reconnut aussitôt l'amie qui marchait avec Amel l'autre jour.

Mésaventure sur la ligne U

Sombre semaine qui commence par la pluie ! Au travers la grande vitre ruisselante Samir s'amusa à regarder les passants qui s'affairaient vers un abri improvisé. Un sourire se dessinait sur son visage chaque fois que le bus bondé « brûlait » un arrêt. Dans le bus de la ligne U, la chaleur était étouffante. Plus d'une centaine de passagers s'entassaient les uns contre les autres se poussant et se repoussant au gré des virages et des coups de frein du conducteur.

Le U s'appelait ainsi parce qu'il commençait sa course à l'Université des Sciences Humaines qui se trouve au sud de la Sénia juste derrière l'aéroport. Il remontait vers le nord jusqu'au centre d'Oran après avoir parcouru une quinzaine de kilomètres.

Samir reconnut un caleur qu'il voyait souvent sur cette ligne. L'homme, moustachu, la trentaine, maigre et raid, ne montait dans le bus que pour profiter de la bousculade et se serrer contre les femmes. Ses mains baladeuses n'avaient pas de limites si ce n'est la résistance qu'elles pouvaient éprouver chez leur victime. Beaucoup de désœuvrés s'adonnaient à cette pratique considérée comme répugnante par la majorité des femmes. Sur toutes les lignes il y avait des occasionnels, des jeunes qui se mettaient juste contre une femme le temps d'une course. Par contre, les réguliers sont de loin les plus redoutés. Ils passent toute la journée dans le bus et n'hésitent pas à mettre leurs mains sales n'importe où.

Sur la ligne U sévissait Hassan, un obsédé sexuel notoire. Il avait toujours un sac en plastique contenant deux ou trois bobines VHS usées jusqu'au trognon. Il gagnait sa vie par un petit trafic de films porno qui l'obligeait à se déplacer régulièrement pour livrer clients et revendeurs. A son domicile, trois magnétoscopes dupliquaient les cassettes nuit et jour. Il avait installé une antenne parabolique qui captait jusqu'en « Australie » et enregistrerait toutes les émissions qui pouvaient intéresser son audience.

Les commandes étaient passées par téléphone lors d'échanges codés et peu explicites :

— Tu as quelque chose pour moi ?

— J'ai un peu de matériel qui est rentré cette semaine

— Comme celui de la dernière fois ?

— Encore mieux. Tu veux que je te ramène deux unités ?

— Oui, laisse-les chez l'épicier que tu connais. Dis-lui que quelqu'un passera les prendre. Il te donnera l'argent. Il n'est pas au courant.

— Pas de problèmes. Il n'y aura pas d'étiquettes sur les bobines. Tu les auras d'ici ce soir.

Hassan vivait et assumait entièrement son existence d'obsédé sexuel. Lors de ses déplacements, il prenait souvent le U pour livrer les étudiants. En route, il cherchait le contact contre les passagères et avait le don de trouver celles qui manifestaient le minimum d'hostilité à sa proximité.

* * *

Le véhicule arriva à la sortie Nord de la Sénia. Une foule considérable était rassemblée autour d'un poteau orange faisant office d'arrêt. Un homme trapu vêtu d'un lourd pardessus mouillé criait :

— Achetez vos billets ! Achetez vos billets ! Non, madame je n'ai pas de monnaie, et ne montez pas sans payer...

L'homme s'arrêtait, délivrait un ticket composé de trois petits volets numérotés, y apposait une rapide signature puis se remettait à crier de plus belle :

— Achetez vos billets ! Non monsieur, c'est le même prix pour tous les arrêts, vous faites un ou dix kilomètres, on est obligé d'encaisser la même chose...

Soudain, tous les regards se tournèrent vers la gauche tandis que des sourires d'espoir se lisaient sur les visages lassés : Le bus approchait, le bus semblait ralentir, l'espoir grandissait, quelqu'un ferma son parapluie, le bus n'était qu'à cinquante mètres. Perché sur son siège, le conducteur estimait la foule, pendant des secondes

interminables la foule attendait son jugement, la foule ployait sous son regard perçant, se contractait pour sembler moins nombreuse... mais pour la quatrième fois ce matin, la foule fut déçue. Le moteur gronda, cracha un nuage de fumée et le lourd véhicule s'éloignait déjà. Parfois, le bus s'arrêtait à une centaine de mètres pour laisser descendre un passager ou embarquer une connaissance. C'est que même le bus avait ses connaissances ! Tentée par la chose, une personne se détachait de la foule amassée dans l'arrêt, courait vers le bus, arrivait au moment même où les portes se refermaient et se mettait à frapper des pieds et des poings sur cette masse métallique indifférente qui partait dans un nuage de fumée immonde. En général, la personne ainsi déboutée n'osait plus revenir vers la foule, et toute honteuse, elle disparaissait pour revenir de l'autre côté quelques minutes plus tard.

Samir demanda l'heure au monsieur qui était assis à sa droite. Ce dernier n'avait pas de montre non plus. Samir pensa qu'il devait être sept heures et demie et qu'il n'arriverait jamais à son cours qui commençait à neuf heures. Il devait descendre au centre-ville, marcher une petite demi-heure et reprendre un autre bus pour arriver à Université des Sciences Techniques qui se trouvait à la sortie est d'Oran. Comme il faisait trop chaud dans le bus, il approcha son visage de la vitre afin d'intercepter un filet d'air frais qui s'insinuait par un petit passage laissé par une poignée manquante.

Samir se perdait dans ses pensées, il était surtout heureux de ne plus avoir à remettre les pieds au lycée d'Es-Sénia, que les étudiants appelaient volontiers Alcatraz du nom de la terrible prison de la baie de San Francisco. Il songeait qu'il devrait ressentir le même soulagement le jour où enfin il quitterait la maison familiale qu'il comparait à Alcatraz également.

Le bus roula un bon moment puis s'immobilisa à un feu rouge. Une mobylette s'arrêta à sa droite. Deux jeunes gens s'y tenaient en équilibre parfait malgré la chaussée rendue glissante par la pluie. Quand le feu passa au vert, le passager de la mobylette tendit son bras vers le bus et une main complice lui remit un petit paquet soigneusement enveloppé dans un mouchoir. Immédiatement, la mobylette démarra et disparut dans la circulation. Samir pressentit des ennuis. Comme pour lui donner raison, une femme cria :

— La paye de mon mari, il va me tuer ! Elle émit un autre cri strident et s'effondra retenue par la foule.

— Cherchez sur vous madame ! Lança quelqu'un

— Regardez par terre, vous l'avez certainement fait tomber sur le sol ! Conseilla un autre

Chacun faisait mine de chercher à ses pieds ; même ceux qui se trouvaient à l'autre bout du bus en faisaient autant. La pauvre dame s'était évanouie, Samir lui céda sa place tandis qu'une femme voilée lui mettait un petit flacon sous le nez et qu'une autre lui serait la main sur une clef de placard.

— Quelle comédienne ! Pensa Samir.

— Elle l'a peut-être oublié chez elle, se hasarda un voyageur. Un murmure d'assentiment lui répondit.

— Non ! Non ! Cria la femme à demi inconsciente.

— Au commissariat ! Trancha le contrôleur.

Le conducteur changea tout de suite d'itinéraire alors que quelques voix de protestation s'élevaient du fond du bus. Impassible, le receveur regardait la foule à travers son œil valide, l'autre œil fixait constamment le plafond. D'autres protestations s'élevèrent toujours du fond du bus. Le receveur debout dans sa cage mélangeait nerveusement la pile de tickets qu'il tenait dans ses mains.

— On veut descendre, le borgne ! Lança un passager que le contrôleur n'arriva pas à identifier.

— Aucun fils de pute ne descendra avant le commissariat !

C'était le mot de trop ! Que vous dire ? Jusqu'à cet instant, les récits des différents passagers de cette ligne se recoupaient plus ou moins.

Aussi loin qu'on a pu reconstituer, à la suite de la déclaration du contrôleur, une grosse mêlée se déclencha. Ce fut sinon la plus grosse mêlée de la ligne U, tout du moins la plus mémorable. Il eut des dents cassées, des jeans déchirés et des personnes furent piétinées. Le conducteur freina brutalement et les passagers en fureur furent comprimés contre le pare-brise qui éclata et le bus ainsi éventré déversa sa cargaison humaine sur le trottoir.

Samir s'extirpa de la masse qui s'agitait et dès qu'il eut mis la main sur son cartable et sa chaussure gauche, il s'éloigna en se retournant nerveusement ; presque en courant.

Les Bendayeb

Tant que la terre tournera autour du soleil, les Bendayeb mangeront une soupe jaune-safran dans laquelle flottent des pommes de terre à moitié cuites. Le vieux ouvrirait son couteau qui a tant coupé, tant égorgé durant la révolution et peut être même après. Il prendra la miche de pain, mettra ses lunettes et s'appliquera à la couper durant des heures en produisant des morceaux de la même taille de la même épaisseur. Alors que l'éternel potage refroidit, il ramassera les miettes, pour les pigeons ; en toute pitié.

Tout le monde est là. Il y a le grand avec sa femme et ses deux enfants ; les trois filles, celle qui a divorcé, celle qui va se marier et puis l'autre ; Amal. Il y a la vieille qui n'a plus tous ses esprits et puis il y a le vieux qui coupe le pain que la vieille fait tous les jours depuis quarante ou cinquante ans. Le petit a fait tomber une bille, le temps s'arrête. Le couteau s'arrête et les respirations s'arrêtent. La lumière s'arrête dans l'esprit du gamin qui ferme les yeux. La bille roule, roule, roule et s'immobilise sous la table.

— Enlève-la-lui, murmura le vieux,

Sa mère s'exécuta immédiatement comme étonnée par la clémence de la sentence. Le couteau mordit dans le pain, les cœurs se remirent à battre et le pendule aussi. Sur la table, entre les olives et la bouteille de lait, il y a une bougie : c'est la fête. La bougie a été achetée à la naissance du dernier et elle sera allumée un peu parce que c'est la fête ; comme hier. Mais n'allez pas dire que c'est tous les jours la fête chez les Bendayeb, ils ne seraient pas contents. Une mouche égarée arrive sur le front de la vieille. Le vieux murmure et elle s'écroule morte sous le poids d'une malédiction d'un autre temps ; pas la vieille mais la mouche.

Chacun reçoit une tranche de pain et une louche commence à servir la soupe. La louche commence par le vieux et finit par le dernier des gamins. Depuis que les voisins ont acheté un chien, les gamins ne mangent plus les restes mais sont servis dans des assiettes en métal comme tout le monde. La viande qui reste au fond de la bouilloire est attribuée au mérite. C'est le vieux qui avait le plus de mérite ; tout le mérite en vérité. Quand sa bru était enceinte, il lui donnait toute la viande :

— Prend,

Depuis qu'elle a accouché — il y a quatre ans — il ne lui dit plus jamais « prend » et plus jamais elle n'a goûté à la viande.

Des mains se crispèrent sur des cuillères en étain et les plongèrent dans la soupe ;

— Stop ! Le vieux avait parlé.

Quelque chose aller arriver ; quelque chose de grave. Dans la pièce où la famille était réunie la mort aller frapper. Des mâchoires de fer et d'acier se refermèrent sur la souris qui avait décidé de manger aussi. Le piège s'était refermé et une petite tête vola dans les airs et rebondit sur la table laissant sur la nappe une traînée rouge sang.

Des hurlements de femme emplissent la pièce dans laquelle le silence était retombé. C'est la bru qui crie devant l'horreur : la tête de l'animal est tombée dans l'assiette de son enfant qui mangeait par terre.

— Calme-toi, c'est juste une souris,

— Calme ta femme ! attrapes-la !

Alors que la famille s'enfonçait dans l'hystérie et la bagarre, un sourire de triomphe se lisait sur le visage mélangé de la vieille. C'est elle qui avait déposé ce piège dix-huit ans auparavant, quand elle avait encore la force de l'armer. L'homme gifla sa femme la femme, frappa son mari, le repas était gâché et la fête aussi.

Quand la nuit fût bien noire, chacun s'enroula dans ses couvertures et s'endormit comme d'habitude. Le vieux était le dernier à s'endormir mais hélas le premier à se réveiller. A six heures du matin son poing aussi noueux qu'un chêne frappait aux portes endormies :

— Réveillez-vous le soleil s'est levé, réveillez-vous c'est le matin !

Le petit déjeuner était aussi solennel que les autres moments de la journée. On parlait peu chez les Bendayeb, mais on parlait quand même :

- Enlève-lui le pain, il ne faut qu'il joue avec la nourriture,
- Il ne joue pas avec pain il le mange,
- Vaut mieux lui enlever le pain,
- Ecoute ce que te dis mon père, enlève-lui le pain !

L'enfant essaya de fuir mais il fut poursuivi, attrapé et dépossédé.

Le repas de midi fut entaché d'un incident. La vieille compta les assiettes et se mit à pleurer et le vieux se figea sur la grosse miche de pain. La bru ne put supporter la scène et courut vers son mari qui s'attardait dans sa chambre:

- Ils veulent qu'on mette l'assiette de Kamal, dit-elle au bord des larmes.
- Tu sais bien que c'est jeudi il faut mettre son assiette.
- Mais il y a cinq ans qu'il est mort, qu'il s'est jeté sous un train, pourquoi je dois toujours mettre son assiette?
- Tu sais que c'est comme ça, ne discute pas.

Une assiette fut déposée et le couteau se mit à mordre le pain. L'assiette faisait peur aux enfants. La nuit ils entendaient le vieux psalmodier, les murs bouger et Kamal revenir. Dans un sac il tenait ses membres qu'il avait perdus sur son chemin. Il sortait toujours à la cave et on l'entendait remonter les escaliers, faire du bruit sur le palier puis entrer dans la maison. De son vivant Kamal était un fou furieux, un fou méchant – un schizophrène – et le passage au monde des esprits ne l'arrangea point. Les nuits d'orage, les enfants l'entendaient surpasser le vent, s'acharner sur les fenêtres fermées et crier sur le toit.

Le balcon des Bendayeb s'ouvrait sur la cour d'une maison séculaire dans laquelle vivait une famille frappée par le mal et la maladie ; des consanguins. Des trois enfants qu'ils ont pu avoir, deux étaient en état de légumes. Tenant à la fois des nains, des gnomes et des monstres de cinéma leur seule vision provoquait le malaise. Quotidiennement, leur mère éplorée les sortait dans des chaises roulantes rafistolées et les déposait au soleil. Le soleil frappait sur leurs têtes démesurées et chauffait ce que la nature leur a accordé comme cervelle : ils se mettaient à parler. Leurs insultes et leurs hurlements emplissaient le quartier tandis que des rictus abominables se dessinaient sur leurs visages, des visages monstrueux à cacher aux enfants. La nuit de dimanche à lundi la vieille est presque morte. On s'en est rendu compte qu'à sept heures du matin quand on a voulu couper le pain. Le four était froid et la farine posée à sa place. Les voisins furent avertis et la famille pleurait déjà en attendant le médecin.

- Il faut que je l'enterre, quelque part où c'est bien.
- Attends au moins le médecin, papa.
- Elle ne bougeait pas ce matin, je l'ai habillé comme ça en blanc ; faut qu'on l'enterre,

Le médecin arriva, tout jeune, tout frais et un peu confus. Il s'approcha du corps bouffi de la veille, regarda ses pieds calleux, ses rides et ses mains ornées de bijouterie ; puis sans dire un mot il sortit son stéthoscope et se mit à l'écoute. Des organes toujours vivants arrivaient des sons qui remontaient dans le tube qui serpentait sur le lit.

- *boum-boum, boum-boum, boum-boum,*
- Elle est vivante, il faut l'emmener à l'hôpital,
- Il n'en est pas question ! le vieux avait parlé.

A quoi bon discuter avec le vieux? Le médecin finit par s'en aller, la grosse a toujours voulu mourir dans son lit ; honnêtement. Des coussins furent apportés et la dernière se mit à chanter des airs tristes. Le soleil traversait les persiennes et ses rayons disloqués portaient un éclairage à la fois grave et tragique sur le corps habillé de blanc. Le fils qui travaille à la poste arriva et se mit à pleurer en s'essuyant dans revers de son uniforme gris sentant le timbre et le courrier. Les enfants n'allaient plus à l'école et au deuxième jour la vieille demanda à boire. Le troisième jour comme elle n'avait rien demandé, on décida de commun accord qu'elle était morte et qu'il valait peut être mieux l'enterrer quelque part où c'est bien.

- Dans la cave c'est bien, parla le vieux.

Et ce fut chose faite.

Amour de loin (2)

— Mais elle t'a vu dans le champ mon pauvre ami ! Serais-je là autrement ?

— Et son frère il m'a vu ?

— Le petit, oui ! Tu as eu de la chance, il n'était pas trop sûr de son coup. C'est un peu plus tard qu'il a parlé. Il a dit qu'il a vu un gars caché dans le champ et qui observait la maison. Il n'a pas pu te décrire, mais si tu rôdes par là et qu'ils te reconnaissent, ils vont t'enlever les couilles. Enfin, sauf ton respect.

El'Raoutti se sentait mal d'avoir failli si misérablement. En même temps, il était content de pouvoir parler pour la première fois à une personne qui connaissait Amel. Il espérait secrètement qu'elle puisse lui dire quelque chose qui puisse l'orienter ou le guider vers cette fille qu'il ne savait comment approcher.

La conversation ne dura pas longtemps et le laissa sur sa faim. La fille ne révéla même pas si elle venait de son propre chef ou si elle avait été envoyée. Le leitmotiv qu'elle répétait sans cesse était surtout que l'affaire ne s'ébruite pas. De sûre d'elle au début, elle devenait nerveuse au fur et à mesure que le temps passé dans la boutique devenait inusuel pour une cliente qui n'achète rien. Les filles avaient souvent l'impression d'être suivies. Beaucoup l'était réellement.

Quand il se retrouva seul, El'Raoutti s'enferma à double tour et alla s'installer sur un vieux fauteuil face à une étagère où trônait un cadre avec la photo de son père. Cette histoire qu'il ne contrôlait plus lui donnait un rôle qu'il commençait à détester. Il devait tout cesser avant que ça ne dégénère vers de plus grandes proportions. Il prit une décision difficile et fut immédiatement envahi par un profond sentiment de sérénité. Pour la première fois depuis longtemps, il se sentit en paix avec lui-même. Une onde de sommeil le traversa et il se laissa emporter. Quand il ouvrit les yeux, il faisait nuit dehors. Seul un lampadaire fou clignotait en illuminant la rue d'une manière irrégulière. Un nuage d'insectes agités tournait autour. La température avait soudainement chuté. El'Raoutti ramassa sa veste, son trousseau de clés et décida de rentrer.

* * *

Le lendemain, il commença plus tard que d'habitude. Pour ainsi dire, personne n'avait envie d'acheter de la layette à sept heures du matin. Ses vraies affaires, il ne les réalisait que l'après-midi. Il se rendit au café de l'Escale où il se fit servir un thé à la menthe et un croissant lourd comme une demi-baguette de pain. Un petit téléviseur noir et blanc diffusait une analyse au sujet de la finale de la coupe du monde prévue entre l'Argentine et l'Allemagne de l'Ouest. Il décida de faire sienne cette bataille annoncée entre Diego Maradona et Karl-Heinz Rummenigge et ne pensa plus à autre chose.

Au moment de partir, le serveur refusa de prendre le paiement. A une table plus loin, il reconnut Saïd et ses amis du lycée. Ils avaient réglé l'addition et lui faisaient des signes amicaux. Il les remercia et prit le chemin du travail. Leur gentillesse le touchait, mais tout à coup leurs sourires ne lui semblèrent pas naturels. Il crut y lire une forme d'ironie. Il se dit qu'il devenait parano et chassa cette idée en revenant aux histoires de la RFA et l'Argentine.

La journée passa lentement lui rappelant la fois où il avait essayé d'arrêter de fumer. Heureusement, les clients étaient nombreux et lui fournissait une distraction salutaire.

A cinq heures précises, il ouvrit des cartons et commença à placer de la marchandise sur une étagère. Quand il eut fini, il prit un gros registre, deux rouleaux de caisse, une calculatrice à cristaux liquides verts et attaqua la comptabilité en retard. La prochaine fois qu'il leva la tête sur l'horloge, il était six heures du soir ; le temps de fermer. Pas une seule fois, il n'était sorti ! Amel avait dû passer et ne voir personne.

Le jour suivant, elle commençait à neuf heures et finissait à quatre ou cinq heures. Comme la veille, il resta dans sa boutique et s'arrangea pour se détourner l'attention.

Un weekend prolongé passa et une nouvelle semaine commença. La tentation disparaissait et c'est presque sans efforts qu'il arriva à se désintéresser des allées et venues de la belle lycéenne.

Le mercredi, un événement absolument bouleversant se produisit. En arrivant, El'Raoutti trouva l'horloge arrêtée. Ce n'était pas la première fois. Si elle n'accompagna pas son père depuis l'ouverture de la boutique, il

l'aurait certainement balancée aux oubliettes. Il savait exactement où était le problème, mais sa meilleure réparation ne tenait guère plus de trois mois. L'axe d'une roue d'échappement était usé et quittait son logement sans cesse.

Il sortit de minuscules outils et, peu à peu, il entreprit de démonter les entrailles de l'horloge. Objectivement, le système était en état d'épave. Intérieurement, il se demandait si remplacer tout le mécanisme par un mouvement japonais à piles ne serait pas une meilleure idée. Finalement, toutes les montres du monde tournent à la même vitesse. Seule la pensée que les âmes des horloges résident dans leur mécanisme l'empêchait d'aller plus loin dans ce sens.

Quand midi arriva, il avait faim, mal aux yeux, mal à la nuque et commençait à avoir la migraine. La réparation n'avancait pas. Soudain, la porte s'ouvrit sur une cliente. La petite pince coupante lui tomba des mains quand il reconnut Amel qui entrait.

La table de multiplication

Il était huit heures du matin quand le petit portail métallique fut ouvert et la silhouette austère du surveillant général se dessina dans la lumière. Cartables à la main et tablier dûment boutonné les élèves s'avançaient vers l'entrée du lycée. Kamel avait oublié sa carte à la maison et il était trop tard pour revenir la chercher d'autant plus que le désordre de sa chambre exigeait des fouilles archéologiques pour retrouver quoi que ce soit. Il se sentait en sécurité dans le désordre, d'un autre côté il avait toujours peur qu'une bête en sorte un jour et le mange tout entier.

Il profita d'une bousculade pour se glisser à l'intérieur de la cour mais le surveillant général l'avait repéré. Il l'interpella et l'envoya attendre sous l'arbre. D'autres élèves avaient été attrapés avant lui et le regard anxieux ils patientaient sous l'arbre aussi.

Il posa son sac à ses pieds et pendant qu'il regardait les gens défiler, il se perdit dans ses pensées.

Il se souvenait de ses débuts à l'école primaire. Ils étaient petits, leurs cartables chargés de stylos, de crayons de couleurs et de cahiers soigneusement couverts qui avaient l'odeur de la rentrée. Les garçons portaient des chemises et des pantalons en Tergal, les filles des robes à fleurs sur lesquelles retombait leur chevelure frisée.

Parfois des mèches indomptées remontaient en l'air et étaient objets à de maladroites moqueries.

A cinq ou six ans, ils avaient la tête de ceux qui débarquent et une foule de choses leur échappait encore. Leurs parents les avaient mis à l'école. Ils se mettaient dans les rangs et acceptaient le fait accompli. Des adultes, un monde les séparait mais certains maîtres et maîtresses d'école n'avaient de respect pour rien.

Beaucoup de choses se sont passées durant ses six ans d'école primaire, mais Kamel n'avait retenu que les châtimements corporels. Ils avaient couvert le livre de calcul de rouge, le livre de lecture de vert, le cahier de cours avait exactement quatre-vingt-seize pages, et les crayons étaient bien taillés. Les cheveux étaient coiffés, les chaussures propres et les ongles coupés. C'était le maximum que les enfants pouvaient faire à leur âge mais ça ne suffisait pas à tous les enseignants. Ils inventèrent des outils et des procédés pour leur faire connaître la douleur et la peur. Des bâtons, des règles en bois, des tuyaux d'arrosage, des fils électriques tressés et des fouets étaient cachés dans l'armoire au fond de la classe ou sous l'estrade du bureau.

— Sept fois sept!

— Sept fois sept!

— combien ? Vite!

— Viens là ! Ça fera dix coups !

Dix coups constituaient un minimum et il incombait au puni de les compter à haute voix.

— Allonges ta main, tout droit il ne faut pas l'incliner!

— Un, disait une petite voix terrifiée.

La femme enlevait sa montre.

— L'autre main maintenant ! Plus vite tu donneras ta main plus vite ça sera fini.

— Deux, disait la petite voix.

Le troisième coup était un autre cap à passer. Il fallait tendre une main sur laquelle la règle ou le tuyau avaient déjà mordu.

— Plus haut ! Si tu baisses ta main je vais doubler les coups.

— Trois, disait la petite voix qui pleurait déjà. L'instrument fouettait l'air.

— Quatre ! Disait la petite voix.

— Si tu continues à faire de la résistance je vais te donner les coups sur le dos de la main et tu verras comme c'est plus douloureux !

— Cinq !

— Nous en voilà à la moitié. Plus vite !

Le châtiment était amené jusqu'à son terme quoi qu'il arrive. C'était important pour les autres ; pour l'exemple, comme on dit.

— Vous au premier rang, venez le tenir !

Des petites mains serraient des petites mains et les coups pleuvaient. Des claques sur le visage et sur la tête venaient en prime pour les plus récalcitrants.

Kamel avait quand même de la chance, le fait que ses parents étaient fonctionnaires faisait qu'on le frappait moins souvent. D'autres gamins étudiant avec lui étaient abrutis de coups. Il ne se passait pas un cours sans qu'ils ne fussent battus à plusieurs reprises. Entre eux et leurs bourreaux s'installait une relation perverse. Ils faisaient tout pour provoquer la colère de ses derniers et être giflés ou fouettés.

On leur présentait Dieu comme un cogneur. N'importe quel cogneur était Dieu. Monsieur Mezzoued était Dieu. Il avait la quarantaine à l'époque et son expérience de l'enseignement lui permit d'avoir des punitions plus efficaces que celles de ses collègues.

— Ouvre la bouche !

L'enfant terrorisé et paniqué parlait d'une voix suppliante :

— Non monsieur ! Non monsieur, faites pas ça ! Vous êtes mon Seigneur ! Vous êtes Dieu ! Je serais toujours croyant ! Je vais croire en vous ! Je vous ferais la prière...

Mais les lamentations du gamin se perdaient dans l'air vicié de la classe aux portes et fenêtres fermées. L'enseignant serrait le nez du gamin. Ce dernier résistait et finissait par ouvrir grand sa bouche pour respirer, alors Mezzoued gargarisait et lui crachait dedans.

Les parents n'étaient en général pas au courant de ce que les enfants enduraient à l'école. Pris de culpabilité les gamins n'osaient pas répéter ce qu'ils y subissaient. Dans leurs petites têtes, ils pensaient que si on les avait punis c'est qu'ils l'avaient bien mérité. Certains parents savaient et appliquaient eux-mêmes pareilles méthodes pour élever droit leur progéniture. D'autres, des illettrés, pensaient que la violence était la seule manière d'apprendre quelque chose à un gamin et ils étaient les premiers à encourager les profs à frapper. Les pires de tous leurs garantissaient l'absence de poursuites en cas de malheur.

De tous les enfants, Boussif avait eu le moins de chance. Son enseignant était du type gentil mais la seule chose qu'il ne supportait pas c'était les billes. Qu'elles soient en verre ou en métal, elles font un bruit infernal quand elles tombent sur le carrelage gris de la classe. Au début de chaque cours l'enseignant fouillait ses élèves.

— Vous les filles c'est dans votre poitrine que vous cachez les billes ! Je n'aime pas les billes moi. Il faut que je trouve toutes les billes.

Il disait ceci alors que ses mains courraient sur les corps des enfants amusés. Parfois, quand ils se trompaient au tableau ou ne faisaient pas un devoir, il leur donnait toujours le choix entre recevoir des coups de fouet ou des longs baisers sur la bouche. En général, les moins intuitifs choisissaient la seconde solution.

Boussif, commença par faire l'école buissonnière partant chasser dans les champs près de l'aéroport. Parfois, l'école avertissait ses parents qui le ramenaient en classe manu militari. Un jour il fugua et l'on ne mit pas la main dessus avant qu'une bonne semaine ne se soit écoulée. Il fut certes puni mais on le considéra comme définitivement perdu et plus jamais on ne l'obligea à remettre les pieds à l'école : il était libre !

Rapidement, il adopta une spécialité qui le rendit célèbre depuis le centre jusqu'aux bidons-villes derrière le lac : il buvait de l'urine humaine. Le spectacle était donné tous les jours dans un terrain vague traversé par une ligne de chemin de fer. Il fallait payer pour y assister. Une image, une boîte d'allumettes ou un sandwich étaient acceptés comme monnaie. Le public était constitué de gamins qui faisaient l'école buissonnière. Certains étaient même des habitués.

Boussif commençait toujours son spectacle par cette phrase :

— Les amis, les temps sont durs ! Chacun doit débrouiller son cul.

Puis, brandissant une bouteille en plastique :

— Qui a envie de pisser ?

La bouteille passait d'une personne à l'autre et revenait chaude et poisseuse remplie d'une pisse suspecte et mousseuse.

Boussif prenait une grande inspiration et descendait la bouteille presque d'un coup sous le regard incrédule de son auditoire.

* * *

— Ecoute-moi quand je te parle ! Criait le surveillant général à Kamel perdu dans ses pensées.

Normalement, pour un oubli de carte le lycéen était chassé de l'établissement. Il n'avait le droit d'y revenir qu'avec ses parents. Ce jour-là, il gueula un peu et les renvoya à leurs classes. Rare geste de clémence ; c'était peut-être parce que le Bac approchait.

Une histoire d'amour (3)

El'Raoutti sentit le sang se retirer de son visage. Il se leva et voulu dire quelque chose, mais ce fut Amel qui parla en premier :

— Aidez-moi ! Je suis poursuivie, on veut m'agresser !

Elle parlait d'une voix cassée et semblait faire des efforts formidables pour se contenir et ne pas céder à la panique. Sans perdre une seconde, El'Raoutti contourna son comptoir et sortit dans la rue.

Il regarda dans tous les sens. Il courut jusqu'à la ruelle et puis retourna vers le magasin en vérifiant derrière les véhicules stationnés. Aussi loin qu'il pouvait voir, le quartier était calme et vide. Quelques enfants jouaient bruyamment au pitchak. Un chat roux dormait sur un mur. Sa patte droite balançait dans le vide. Il ouvrit un œil, scanna les alentours avec détachement et se replongea dans le sommeil.

Enragé d'avoir raté l'assaillant, El'Raoutti retourna dans le magasin où Amel pleurait en silence. Elle lui expliqua qu'elle était sortie du lycée après avoir appris que les cours de l'après-midi allaient être annulés. Puis, en chemin, un inconnu aux yeux de fou a tenté de l'attaquer.

L'échange se passait le plus naturellement du monde. Une fille rentrant dans le premier magasin venu implorant le droit d'asile. Elle ne fit aucune référence implicite ou explicite à leurs précédents à eux. El'Raoutti pensa que ce n'était pas réellement une occasion sur laquelle il fallait sauter pour évoquer d'autres sujets.

En Algérie, les gens connaissaient par cœur le fameux problème du loup, de la chèvre et du chou. Ils le connaissent, parce qu'ils le vivent et doivent le résoudre tous les jours. Comment déplacer une famille dans une quatre-portes sachant que : on ne peut pas laisser telle femme avec tel homme seuls à la maison ; on ne peut pas, non plus, les embarquer dans la voiture cote-à-côte ; sachant que le vieux doit être assis à l'avant ; la seconde sœur ne peut pas s'asseoir avec son nouveau mari... Plus, il y avait de monde, plus l'équation se compliquait. Même quand il n'y avait que deux personnes, les solutions n'étaient pas simples.

Agression ou pas, El'Raoutti ne pouvait pas marcher main dans la main avec Amel pour la raccompagner chez elle. Ça ne se fait pas et le code ne prévoit pas d'exceptions. Il ne restait qu'une seule option.

Frileusement, Amel quitta le magasin et reprit son trajet vers la maison. Une minute plus tard, son protecteur fermait la porte à clé et la suivait de loin. Il resta sur ses pas jusqu'à ce qu'il la vit tourner après la maison jaune. Rassuré, il s'accroupit et fit semblant de renouer un lacet de son Adidas. Quand il se releva, il fit demi-tour et retourna à son commerce. Toute la journée, il pensa sans arrêt à l'incident. Il était préoccupé par les intentions de l'étrange agresseur mais en même temps ravi qu'Amel ait pensé à lui en un moment d'urgence. Ceci prouvait peut-être quelque chose... Son seul regret, fut que tout ceci se passa trop vite.

Décidant de jouer son rôle jusqu'au bout, le lendemain matin, il l'attendait au même endroit où la veille il avait feint de s'occuper de ses lacets. A huit heures précises, légèrement en retard, elle déboucha au loin. Elle marchait vite et regardait sa montre tous les vingt mètres. Elle ne le vit que lorsqu'elle passa à sa hauteur. Son regard s'éclaira d'un sourire et ses lèvres murmurèrent un bonjour discret. El'Raoutti était aux anges. Etrange, bizarre ou étonnante, il y avait une sorte de relation entre eux.

En fin de journée, il la raccompagnait. Chaque matin, il venait la chercher, toujours de loin. Au début c'était pour la protéger, après parce qu'il ne pouvait plus détacher son regard d'elle.

Loin, n'est jamais assez loin pour les regards aiguisés des habitants des quartiers que cet étrange couple traversait à des heures fixes. Au bout d'un mois, tout le monde savait. A cinq kilomètres à la ronde, il n'y avait pas une seule personne qui n'avait pas déjà fait son opinion sur cette affaire. En général, le public était assez hostile aux histoires d'amour. La majorité des jeunes vivaient dans une frustration dont on ne peut trouver pareille que dans les prisons. Enormément d'hommes s'accordaient des faveurs sexuelles entre eux. Il n'y avait aucune arrière-pensée homosexuelle, mais juste l'envie naturelle et incontournable de trouver un défouloir. Cependant, une personne qui cherche à rompre le cercle vicieux constate avec effroi que la première ligne de défense du système est constituée de ses victimes.

El'Raoutti était surtout raillé. Quelques originaux le soutenaient en cachette, mais l'école dominante voulait que son histoire soit vouée à l'échec. Pour ce courant, les hommes et les femmes n'ont rien à faire ensemble.

Rien ne vaut un bon mariage arrangé avec échange de bons procédés entre familles mangeant aux mêmes râteliers.

* * *

Toute la ville savait et la famille d'Amel aussi. Pendant un temps, son frère hésita entre écraser El'Raoutti avec la Fiat ou bien aller l'embrocher avec un fusil harpon. Nous n'étions pas au Liban Sud encore, mais on ne rigolait pas avec les histoires d'honneur.

Ce fut le vieux Bendayeb qui régla la question lors d'une réunion familiale en comité restreint. Ses paroles prononcées lentement et distinctement tombaient comme une sentence finale. Elles n'étaient ni discutables, ni susceptibles d'appel. Il était l'arbitre suprême lors des crises et conflits.

Pour lui, Amel était une fille respectée et aimée par tous. Il ne fallait pas qu'une sur-réaction, même légitime, provoque un incident qui ne manquera pas d'entacher sa réputation. Elle ne devait ni parler à cet homme, ni s'approcher de lui. A la fin de l'année scolaire, les résultats du Bac allaient eux-mêmes apporter le verdict. En cas de réussite, Amel aurait prouvé qu'elle est une femme moderne et personne ne devra venir entraver ses projets de vie. Elle pourra poursuivre ses études et ses parents accepteront ses choix. Au contraire, si elle rate son Bac encore, ceci la désignerait comme une femme d'intérieur. La famille lui trouverait un excellent parti avec lequel elle ne manquerait de rien. Elle fondera une famille et consacra tout son temps et toute son énergie à la noble tâche de s'en occuper.

Les examens commençaient dans deux semaines.

* * *

A cette époque Fatma de Raisinville était en campagne dans la zone d'Oran. Beaucoup de produits en pénurie comme le café, les œufs et la semoule étaient parfois disponibles dans la région. Grâce à ses nombreuses connaissances dans le milieu, elle pouvait obtenir un préavis de quelques heures avant les ventes qui ne duraient que le temps d'épuiser les maigres stocks disponibles. Chaque fin de semaine, elle prenait le bus pour remonter vers Raisinville pour y passer le weekend. La majorité de ses denrées, elle préférait les vendre à Oran même si elle pouvait en tirer un meilleur prix à Mostaganem. Une fois, elle avait voyagé avec vingt kilogrammes de café alors que personne n'en avait vu depuis six mois. Quand le car fut arrêté à un barrage routier, elle faillit mourir de peur. Par la suite, elle dut se rendre plus souvent à l'hôpital pour se faire soigner. Depuis, elle ne prenait que de petites quantités de produits avec elle et les vendait très cher. En général, elle les laissait chez sa voisine El'Mhalia et récupérait son argent la semaine d'après. En fait, cette dernière ne les vendait pas, elle les gardait pour sa famille et réglait Fatma au prix que cette dernière demandait. Par contre, elle prétendait toujours avoir vendu les produits à des gens riches et se plaignait sans cesse de la cherté de la vie.

Régulièrement, Fatma se rendait à des enterrements de gens qu'elle ne connaissait pas. Les endeuillés la prenaient pour de la famille lointaine et c'est en tant que telle qu'elle les aidait à traverser leur épreuve. Elle passait quelques heures en leur compagnie et pleurait avec eux. En partant, elle leur laissait toujours quelques sacs de sucre ou de café durement obtenus.

C'est pendant les funérailles d'un vieux monsieur qu'elle surprit une conversation au sujet d'un certain vendeur d'habits pour enfants follement amoureux d'une belle lycéenne aux grands yeux verts. Au début, elle n'y prêta pas beaucoup d'attention. Le lendemain matin, elle se réveilla en y pensant. Elle buvait un thé à la menthe sans parvenir à se concentrer sur les conversations qui fusaient autour d'elle. Dès que le petit déjeuner fut terminé, elle embrassa tout le monde et prit congé. Elle ne savait pas tout, mais elle avait assez de détails pour trouver le magasin.

Les Bendayeb (2)

Les repas ne sont plus les mêmes sans la vieille. C'est surtout à cause du pain qu'on s'en rend compte. Il n'a plus sa croûte dorée et ses graines de sésame dispersées avec soin. Les miches ne sont plus aussi régulières qu'avant et les entailles sont moins profondes...

— ...puis, il tient moins bien sous le couteau. Parla le vieux

— Ca fait seulement dix jours que je fais du pain, s'excusa la bru

— Il fait beaucoup de miettes, continua le vieux

Un silence sinistre retomba sur l'assemblée occupée par sa nourriture. Les enfants mangeaient par terre à nouveau. Le chien est parti après avoir cassé sa laisse. Il en a sans doute eu marre. Il est parti sans prévenir. Faut dire que les Bendayeb n'ont jamais eu de chance avec les animaux : soit ils disparaissent, soit ils crèvent, soit ils deviennent fous.

Après une longue hésitation la grande fille divorcée parla :

— Papa, il y a un chat dans la cour. Il est malade. Il gèle sous le tas de bois. Je peux faire quelque chose pour lui?

— Non, c'est moi qui l'ai mis là-bas. Il faut qu'il meure.

L'enfant avait arrêté de manger depuis longtemps. Assis par terre il contemplait sa famille. Vu depuis dessous, le vieux semblait démesurément long et fileux. Ses bras maigres et couverts de noir plongeaient sur l'assiette. Armés d'une fourchette, ils s'attaquaient à la patate, tranchaient la carotte, massacraient la viande. Les bras du vieux décrivaient la même trajectoire, tous les jours, à la même vitesse. Il y avait quand même dans leur mouvement, dans leur hésitation à toucher l'objectif, un quelque chose qui rappelait à l'enfant la grande araignée de ses cauchemars.

L'ainé des gamins Bendayeb était autiste, alors que le plus jeune n'avait jamais parlé. Ce dernier passait son temps à jouer avec une boîte. Il y élevait des chenilles. Il y enfermait des mouches et y rajoutait de la terre. Dans le creux de sa main il tenait son monde à lui. Le contenu représentait des champs, des paysages de verdure, des soleils levants sur des étendues de sables traversées par des trains et survolées par oiseaux. Nuées d'oiseaux qui volent sans efforts et planent en donnant le vertige ; des villes, des gens qui sourient et un souffle d'air chaud venant de partout. Tout cela dans une boîte d'allumettes.

L'autiste n'était pas mieux que son frère. Son dada est de regarder la montre. Il aime voir l'aiguille arriver sur l'ultime seconde de la journée, de l'heure ou de la minute. Il fixe constamment son poignet et s' imagine la souffrance de l'aiguille rouge quand elle doit remonter du six jusqu'au douze. Il partage sa joie quand elle redescend vers le six tuant au passage la minute, l'heure ou le jour. C'est dans sa montre qu'il aimerait vivre l'ainé. Son éternel chagrin c'est d'être trop grand pour y entrer. Parfois, il se console en rêvant d'énormes horloges dans lesquelles il pourrait se cacher tout en les sentant vivre. Un peu comme un fœtus bercé par les battements de cœur de sa maman, il y resterait éternellement et n'en sortirait jamais. En attendant ce jour, il se suffisait de balancer ; à droite à gauche, à gauche à droite ; entraînant dans son mouvement une complexe mécanique qui se trouve dans sa tête.

— Allez dormir,

— Non,

— Allez dormir nom de Dieu !

— Prend ton frère et allez dormir je vais venir

« *toc, toc, toc* »

— Qui est-ce ?

« *toc, toc, toc* »

— qui frappe ?

« *toc, toc, toc* »

— Va ouvrir

La porte fut entre-ouverte sur un homme en bleu de travail qui se présenta :

— Je suis le plombier, j'aimerais parler à monsieur Bendayeb

— Les hommes ne sont pas ici, mentit la bru

— Laisse-le rentrer ! parla le vieux.

Toute honteuse, la femme s'effaça et l'artisan fut invité à rentrer. L'homme avait la quarantaine mais le corps déjà usé par vingt ans de métier. Il s'efforça de sourire et s'approcha d'une chaise vide.

— Restez debout ! ordonna la jeune fille qui va se marier

L'intrus demeura interdit, puis passé le moment de surprise, il articula en s'adressant au vieux :

— Ça fait deux ans que je vous ai tout refait. J'aimerais recevoir un peu d'argent, même une partie, ce que vous pouvez.

Il eut un long moment de silence.

— Vous nous devez combien ? demanda le fils

— Quatre mille, quatre mille, mais je vous ai fait un prix à trois milles, ça suffira

Le vieux releva la tête, le plombier s'interrompit d'autorité :

— Monsieur, ça fait combien de fois que vous venez nous importuner ?

— Je n'ai pas compté,

— Huit fois, et deux fois ces trois dernières semaines ; vous avez combien d'enfants ?

— Trois, répondit machinalement l'ouvrier qui commençait à paniquer.

— Suivez-moi, j'ai à vous parler fit le vieux en se levant.

Froissant nerveusement son béret, le plombier le suivit jusqu'à la cuisine. Le vieux lui fit face, le regarda dans les yeux et parla sans détours :

— Si vous revenez encore une fois, je vous tue et je me suicide. C'est quand vous voulez, aujourd'hui ou demain.

L'homme était visiblement choqué mais trouva le courage de répondre :

— mais c'est dérisoire trois mille !

— Alors ne vendez pas votre vie et le bonheur de votre famille à ce prix-là.

Il n'y avait dans les paroles du vieux aucune animosité, aucune menace, aucune émotion. Juste un ton monotone et résigné, une manière d'appuyer sur les mots, alliée à un regard d'acier qui voulait tout dire. Le fusil de chasse accroché au mur

Le plombier surgit de la cuisine, traversa la salle à manger et sortit presque en courant. La bru claqua la porte derrière lui et le repas repris comme si de rien n'était.

— Tu lui a dit quoi papa ?

Le vieux avala encore deux cuillères de soupe jaune avant de répondre :

— J'ai dit que j'allais le tuer puis me suicider.

— Tu l'aurais fait papa, répondit le fils sur un ton plus qu'affirmatif.

Le vieux se contenta de ricaner. Il y a que la mort qui le faisait ricaner. La bru qui regardait la scène, pensa que son mari n'était pas mieux que son père. Elle se mit à sourire puis elle fut prise d'un fou rire nerveux qu'elle n'arrivait plus à contenir.

Toute la tablée riait de bon cœur, mais chacun avait ses raisons de le faire. Au bout de deux minutes, chacun avait repris ses esprits sauf la bru qui se contorsionnait par terre, les cheveux dans l'assiette de ses enfants.

— Arrête ta femme elle devient folle !

— Lève-toi !

— Arrête-la, elle va s'étouffer

— Fais attention,

— Chien !

— Ahhhhhhhhhhhhhh !

C'est souvent ainsi que se terminaient les soirées chez la famille Bendayeb.

Une histoire d'amour (4)

Le premier jour des résultats, les listes furent diffusées trois heures en avance. Un voisin, qui se trouvait par hasard dans les environs du lycée, téléphona aux Bendayeb pour les informer que leur fille n'y était pas encore.

Amel prit la nouvelle avec philosophie. Elle était sûre que la seconde ou, au pire, la troisième liste allait lui rendre justice. Elle se rappelait des épreuves et mis à part l'Histoire, elle avait le souvenir d'avoir bien travaillé. L'année passée, quand elle avait échoué, certaines de ses copies rendues étaient vides. Cette fois, elle avait longuement élaboré tout en respectant le thème de chaque question.

Le lendemain, la journée commença très lentement. Amel n'arrivait pas à décoller ses yeux de la montre qui égrenait les minutes. Ne voulant pas se faire surprendre comme la veille, elle sortit très tôt pour se rendre au lycée.

Des centaines de personnes attendaient sous une chaleur caniculaire. Quelques gamins circulaient avec des seaux pleins de glace et de petites bouteilles de limonade. D'autres vendaient des cigarettes au détail. Deux gendarmes suant sous leur uniforme faisaient les cents pas devant une Jeep garée sur le trottoir. Le portail du lycée était fermé et aucun signe de vie ne venait de l'intérieur.

Certains étudiants avaient la nervosité bruyante. D'autres rongeaient leur frein en silence. Le vacarme des premiers, exacerbait l'irritation des seconds. Des regards assassins fusaient.

Tout le monde attendait la Renault 18 bleue du surveillant général. Aussi, personne ne prêta attention à ce dernier quand un taxi le déposa devant le portail. C'est seulement quand un premier groupe le reconnut et se mit à courir que le reste du monde suivit formant une foule dense se bousculant sans scrupules. La même scène s'était reproduite trois fois de suite lors de l'heure passée. La tension était propice aux fausses alertes, mais cette fois avait l'air d'être la bonne.

Le surveillant général avait un coté sadique qu'il laissait au vestiaire quatre jours par an : les trois jours des résultats et le vingt-septième jour du Ramadhan. Entre le moment où il descendit du taxi et le moment où les listes étaient affichées dans la loge, il ne s'écoula pas plus de temps qu'entre le moment où on sortait un condamné de sa cellule et le moment où sa tête tombait sous la guillotine.

Amel jouait des coudes pour s'approcher. Les noms étaient en petits caractères et l'imprimante de l'Académie les sortait en gris clair parce qu'elle n'avait plus d'encre. Les rayons du soleil qui se réfléchissaient sur la vitre, n'arrangeait rien. A moins d'un mètre, même un lynx ne pouvait rien lire.

Peu à peu, se laissant emporter par le flot humain, elle voyait la distance fondre. Trente noms étaient affichés en cinq colonnes de six, mais elle ne pouvait les lire encore. La pression augmentait. Par moments, ses pieds quittaient le sol. Par miracle, quelques personnes s'écartèrent et elle se retrouva le nez contre la vitre de la loge. Les noms n'étaient affichés dans aucun ordre particulier. Elle lisait tout en résistant pour ne pas se faire repousser. Elle arriva jusqu'à la dernière ligne sans trouver son nom. Elle se mit à relire pour confirmer mais fut violemment écartée avant d'avoir terminé.

Sur le chemin du retour, Amel faussa compagnie à ses copines et marcha toute seule pendant un long moment. Une idée fixe la taraudait : rendre visite à El'Raoutti.

Elle le trouva dans son magasin attablé devant un grand café noir. Il se leva, avança vers elle et ils tombèrent l'un dans les bras de l'autre. Pendant quelques minutes, ils restèrent collés ignorant jusqu'à la possibilité catastrophique de se faire surprendre par un client. Seul le battement irrégulier de l'horloge se faisait entendre ; les mots ne venaient pas.

Il passa ses mains dans ses cheveux et Amel ferma les yeux. Elle sentit un baiser chaud sur sa nuque et émit un soupir. Puis, comme si elle venait de se réveiller d'un songe, elle se dégagea et fit deux pas en arrière.

Sa main glissa dans son sac et elle sortit sa carte d'étudiante. En haut à droite, il y avait sa photo, prise l'été passé seulement. Elle la mit dans la main d'El'Raoutti et se retourna.

— Je passerai peut-être te voir demain, dit-elle avant de partir presque en fuyant.

Une fois à la maison, elle s'occupa de la lessive comme pour se défouler puis se mit au lit de bonheur et refusa de manger.

Elle savait qu'il y avait une troisième liste et savait qu'il n'y en aurait pas d'autres.

Une Histoire d'Amour (5)

Le dernier jour, quand la troisième liste fut collée derrière la vitre de la loge, Amel dut se retenir à ses amies pour ne pas tomber à terre. Son nom n'y était pas. Elle avait raté son Bac pour la seconde fois. Elle ne pouvait plus le tenter encore. C'était fini. Ses yeux grands ouverts ne voyaient plus et les sons émis si près d'elle lui semblaient lointains.

— Foutez-le camp ! Bourricots ! Vous avez raté votre Bac ! Rentrez chez-vous ! Foutez-le camp !

Criaient Le Marteau en chassant les élèves hébétés qui s'éloignaient sans avoir encore réalisé le poids de la nouvelle.

Une longue page de sa vie venait de se refermer. Une autre, inconnue, s'étalait devant elle. A cheval entre une vie et une autre, elle marchait en ayant l'impression que le sol allait s'ouvrir sous ses pieds. Dès qu'elle dépassa le seuil du lycée, elle vit la Fiat avec son frère au volant. Il fit un signe de phares et s'avança. Quand il arriva à sa hauteur, il se pencha pour lui ouvrir la porte. Seule la poignée intérieure fonctionnait. Elle se laissa tomber sur la banquette sans dire un mot. Même si elle savait qu'il savourait la situation, elle lui fut intérieurement reconnaissante de ne pas poser la question dont la réponse n'était que trop évidente sur son visage.

Une heure plus tard, El'Raoutti arriva devant la loge. Il regarda les listes et comprit qu'Amel avait raté son Bac. Il fut désolé pour elle, mais sans réellement mesurer l'impact de ce qui venait de se passer. Il rentra chez-lui inquiet et la tête pleine d'interrogations.

* * *

L'année scolaire était terminée et Amel n'avait plus le droit de sortir de chez-elle. El'Raoutti rodait régulièrement dans son quartier en espérant la voir même de loin. Le soir, il passait en mobylette la tête dissimulée sous un casque. Il ralentissait quand il arrivait à la hauteur de la maison. Il voyait la lumière à l'intérieur et savait qu'elle était là. Il sentait sa présence et espérait qu'elle ressente la sienne aussi.

Le jour, il passait à pieds, en taxi ou mêlé à un groupe d'amis. Tous les prétextes étaient bons pour trainer dans le coin. Un jour, il sauta le grillage d'une usine et se retrouva dans une cour qui lui permettait de voir la terrasse des Bendayeb et l'arrière de leur maison cent mètres plus loin. Il passa toute la journée surveillant sur deux fronts. Derrière lui risquait d'arriver le gardien et devant lui n'importe quel membre de la famille pouvait surgir sur la terrasse. Un petit escalier de trois marches lui fournissait une cachette certes sommaire, mais efficace à cette distance.

Du linge était en train de sécher sur des fils. A cause de l'air humide qui arrivait durant la nuit, il fallait bien qu'il soit rentré avant la fin de la journée. El'Raoutti s'engonça dans sa veste et remonta son col au fur et à mesure que l'air rafraichissait.

Vers neuf heures du soir, alors qu'il commençait à faire obscur, il eut comme une vision. Une personne habillée d'une robe blanche remontait les marches du perron qui menait à la terrasse. El'Raoutti se fonda contre l'escalier en ciment pour ne pas être vu. Soudain, la silhouette passa sous un faisceau de lumière d'éclairage public. Il ne pouvait y avoir de doute : c'était Amel.

Sous l'effet du vent, le tissu moulait ses formes qu'il épousait parfaitement. Malgré la distance qui l'en séparait, El'Raoutti en fut ébloui. C'était la première fois qu'il la voyait autrement que dans sa tenue de sage étudiante.

Il chercha dans sa poche, en tira un briquet et l'alluma trois fois de suite en le tenant en évidence devant son visage.

Amel s'arrêta, la bassine à linge sous le bras et commença à regarder dans sa direction. Il alluma encore une fois le briquet et fit danser la flamme pendant quelques secondes. Elle le reconnut ! Elle lui fit un grand signe et disparut en courant.

Après toutes ces heures d'attente, El'Raoutti se sentit revivre de nouveau. Il quitta l'usine le cœur léger et, malgré l'heure tardive, il se rendit dans son arrière-boutique. Sur le mur, il avait accroché un cadre avec la photo

d'identité d'Amel qu'il avait agrandi en la photocopiant plusieurs fois. Derrière une paroi, une petite bouteille de bière était cachée depuis plusieurs mois. Il décida de l'ouvrir pour fêter cette journée. Il la passa avec une demi boîte de biscuits et s'endormit sur place.

Le lendemain, il travaillait mais son esprit était ailleurs. Dès huit heures du soir, il fit un tour près de l'usine pour vérifier que les ouvriers étaient bien partis. Comme la veille, il vit le gardien dans sa loge assis devant un téléviseur. Il fit un grand détour pour atteindre une longue clôture faite de barreaux métalliques qui servaient de tuteurs à de mauvaises herbes grimpantes.

Après avoir passé un poteau en béton, il fit trois pas et s'arrêta. Dès qu'il fut satisfait que la route était vide, il s'approcha latéralement de deux barreaux un peu tordus en leur milieu et, en aplatissant son ventre et sa poitrine, il se glissa à travers. Il surgit sous le couvert d'un buisson et examina attentivement les alentours. L'endroit était calme et rassurant. Sans se précipiter, il marcha vers le petit escalier et s'installa à même le sol.

Sur la terrasse des Bendayeb, quelques draps à motifs fleuris étaient mis à sécher. Au loin, un chien aboyait sans relâche. El'Rautti alluma une Afras 2 , en tira une longue bouffée et la posa sur une pierre.

Plus l'attente durait, plus il entendait son cœur battre plus fort. Il savait qu'il allait la voir et goutait au plaisir douloureux de sentir les minutes s'éterniser l'une après l'autre.

Il en était à sa seconde cigarette, quand il la vit monter portant une corbeille rouge. Elle la posa par terre et se retourna le cherchant du regard. Dès qu'elle le vit, elle leva le bras vers le haut et alluma un briquet pendant quelques secondes. El'Rautti sentit cette flamme bruler en lui et répondit en allumant son briquet aussi.

Elle récupéra tout le linge en prenant le soin de le plier sur place. Quand elle eut fini, elle se retourna, s'approcha du mur et dégrafa le haut de sa robe et sortit un sein qu'elle caressa sensuellement avec le bout de ses doigts. El'Rautti sentait le sang battre dans ses tempes. Au loin, il la voyait jouer avec sa poitrine lourde et ferme. La même qu'il avait senti contre lui le second jour des résultats du Bac.

Puis, comme si de rien n'était, elle arrangea sa robe puis repartit en soulevant la corbeille triomphalement au-dessus de sa tête.

Réda

Réda avait deux rêves : mener la vie d'un espion professionnel ou bien celle d'un homme préhistorique. Selon la phase qu'il traversait, on pouvait soit le trouver en planque à noter les heures d'entrée et de sortie des voisins ou bien à moitié nu au sommet d'un arbre à imiter les cris d'un jeune babouin. Étonnamment, sa première activité ne lui attira aucun souci. La seconde l'envoya pour un séjour à l'hôpital, pavillon des polytraumatisés.

Un jour, il était monté tout en haut d'un sapin géant qui avait poussé pas loin de la route qui menait à l'usine de papier. Aussi haut qu'un immeuble de quatre étages, l'arbre restait, jusqu'à un certain point, facile à escalader. Il avait un tronc puissant duquel sortaient des branches horizontales et régulièrement espacées. Jusqu'à mi-hauteur, cette structure était solide et rassurante. Plus haut, le tronc s'affinait et devenait de plus en plus flexible. Les branches latérales ne formaient plus que des marches fragiles et cassantes.

A condition de s'y prendre à la bonne saison, les arbres offrent un refuge sûr et discret. Le plus souvent, le début de l'escalade est difficile parce que les premières branches ne sont pas proches du sol. Il faut s'agripper au tronc à mains nues et profiter de n'importe quelle aspérité pour se hisser. Le mieux encore est d'avoir un compagnon qui fasse la courte échelle.

Une fois sur le tronc, des branches solides se séparent et partent chacune dans une direction. Certaines s'élèvent verticalement. Ce ne sont pas les plus difficiles lors de la montée, mais lors de la descente qui se fait presque à l'aveugle, les pieds en premiers. D'autres sont presque horizontales et on peut marcher dessus debout en s'aidant de n'importe quelle petite branche pour garder l'équilibre. Les plus invitantes sont celles qui montent en se divisant régulièrement. Elles permettent d'avancer progressivement et de faire des poses chaque fois qu'une bifurcation forme une anse. Cependant, à chaque bifurcation, les branches qui repartent vers le haut sont plus fines. C'est le sens de l'histoire : plus on va haut, plus on se trouve supporté par des branches plus fragiles.

Au départ, un arbre de bonne taille n'est pas flexible. En tout cas, pas de manière perceptible. Plus haut, vers la partie la plus dense du feuillage, les branches prennent vie. Elles bougent au gré du vent et sous le poids de l'escaladeur audacieux.

Dans un arbre, l'humain rencontre sa vraie nature : un animal à quatre pattes. Il lui faut tout le temps utiliser ses bras et ses jambes en même temps. Veiller à répartir le poids de son corps entre autant de branches que possible. Ses sens sont à l'affût du moindre craquement qui arrive comme une fausse note dans la musique. Quand une branche craque, il faut se figer net puis commencer à reculer si lentement que même l'arbre ne se rend pas compte du geste. Après, il faut se concentrer très fort et réfléchir : avancer encore ou battre en retraite. Telle est la question.

L'arbre n'est pas seulement une cachette. Pour beaucoup d'hommes, il sert à donner des fruits. Les plus accessibles sont mangés rapidement par des passants qui ne prennent aucun risque. Les plus hauts attendent l'escaladeur intrépide qui rassemblera tout son courage pour y arriver. Plus loin encore, vers la cime, les fruits restent pourrir. Personne ne peut y accéder. Pendant des semaines, ils brillent au soleil en tentation permanente. Dans la majorité des cas, ils finissent par tomber tous seuls et se décomposer au pied de l'arbre.

Réda avait escaladé le grand sapin ni pour s'y cacher, ni pour y trouver des fruits mais pour battre un record. Celui-ci était matérialisé par un sac en plastique rouge noué autour du tronc à moins de trois mètres de la cime. Personne ne savait qui avait atteint cette hauteur improbable. Le sac était peut-être là avant même la naissance de Réda.

Comme à chaque tentative de faire tomber un record, de nombreux spectateurs s'étaient rassemblés et observaient la progression hardie de Réda. Tous s'étaient plus ou moins tâtés à ce sapin pour en mesurer la difficulté. Quelques-uns avaient atteint la moitié. D'autres un peu plus haut que la moitié ; un point marqué par un nid abandonné. Personne n'a jamais été plus loin que le nid.

Réda évoluait sans hésitation. Il connaissait cet arbre par cœur. La moindre branche, la plus petite des aspérités était gravée dans sa formidable mémoire de demi-autiste. En moins d'une minute, il atteignit le milieu de l'arbre. Il marqua un court arrêt pour souffler et reprit son ascendance. Il arriva au nid et le dépassa sans marquer le moindre arrêt. Un murmure s'éleva de la foule.

Il commença à ralentir, puis il se figea en place. Le sac était encore à trois mètres. D'où il était, chaque centimètre comptait. Il lui fallait progresser à pas de loup pour limiter les mouvements de l'arbre qui se faisaient de plus en plus amples. A cette hauteur, les branches fines peuvent encore supporter le poids d'un humain, mais ne laissent pas beaucoup de marge. Plus haut encore, on rencontre des branches dont aucune ne peut supporter à elle seule le poids du corps. Répartir ses membres et sa masse sur plusieurs points ne devient plus une précaution, mais une obligation. C'est dans cette zone que l'escalade devient la plus grisante.

La distance avait fondu. Un moment, on crut que Réda reculait, mais c'était une fausse alerte. Il resta interdit pendant plus de cinq intenses minutes puis il reprit sa quête du record absolu. Il avançait un pied et testait la branche plusieurs fois. Quand il était satisfait de sa solidité, il s'en servait comme support pour se pousser en avant. Il semblait très concentré et ne regardait jamais en arrière.

Le sac était tout proche. Même ceux qui étaient les plus incrédules au départ commençaient à y croire. Le mystérieux record allait-il enfin tomber ? Il était à portée de bras !

Les spectateurs retenaient leur souffle.

Quand une branche craqua, elle fit presque autant de bruit d'un coup de fusil. Pendant une demi-seconde, Réda semblait tenir le coup. Après tout, aucun escaladeur avec autant de métier que lui ne mettait tout son poids sur une seule branche.

Le suspense ne dura pas longtemps. Réda serrait le tronc de toutes ses forces, mais n'avait plus aucun support sous les pieds. Il tombait au ralenti. Vers le milieu du tronc, il lâcha prise. La chute s'accéléra puis elle fut amortie par une grosse branche qui le jeta contre une autre, puis une autre encore et ainsi de suite jusqu'au sol. Il tomba lourdement au milieu d'une pluie d'aiguilles, de poussière et de fragments de bois.

Il perdit conscience pendant quelques instants puis se releva en tenant son bras qui faisait un angle bizarre. Il ne criait pas et ne semblait pas souffrir mais ses yeux exprimaient choc et désarroi.

Entouré des autres enfants qui ne savaient pas comment l'aider sans lui faire mal, il marcha vers chez-lui. En chemin, il s'arrêta pour vomir et commença à défaillir. Les autres le soulevèrent et arrivèrent au même moment que sa mère revenait du travail. Ils le posèrent et l'aidèrent à se relever. Inquiète, sa mère approchait avec appréhension.

— Je suis tombé d'un arbre, ce n'est rien, dit-il en montrant son bras.

Elle regarda et se mit à hurler en se griffant le visage. Sur ce, son père ouvrit la porte. Il était habillé en pyjama :

— Il est tombé ! Il est tombé ! Criaient les enfants.

Immédiatement, il retourna à l'intérieur chercher les clefs de la Fiat 128 et ressortit sans se changer. Une minute plus tard, la famille démarrait sur les chapeaux de roues en direction des urgences de l'hôpital universitaire.

El Kolla

Il n'était pas encore six heures du matin que des dizaines de femmes s'entassaient dans le parking du supermarché d'Es-Sénia. Une fuite très crédible laissait entendre que du beurre de Nouvelle-Zélande avait été livré et qu'il serait détaillé dans la semaine. D'autres bruits faisaient état de café, de poivre ou même d'huile végétale.

Les femmes qui discutaient en comptant leur argent étaient en majorité des professionnelles. Elles couraient après les produits en pénurie : sucre, semoule, farine, lait en poudre, margarine, ampoules électriques... tout était bon à prendre. Le week-end, elles revendaient le fruit de leur récolte. Les épiciers étaient toujours preneurs, mais payaient mal. Le mieux était encore de revendre directement dans les foyers. Un couffin à la main, elles parcouraient la ville d'un bout à l'autre pour rendre visite à des familles qui avaient commandé d'avance.

Le métier ne rapportait pas beaucoup, mais il ne connaissait jamais de saison morte. Régulièrement, des produits de base disparaissaient des étals. Dans un premier temps, personne, aussi déterminé soit-il ne peut dénicher la chose en question. Puis, progressivement on commençait à en trouver sur le marché noir. Le marché noir c'est une personne qui frappe à la porte pour proposer une denrée qu'on n'a pas vu depuis des mois. C'est un épicier qui vous balance à voix basse :

— J'ai de la semoule

— de la semoule ?!

— Oui, de la semoule. Doucement, ne dites rien à personne. Revenez ce soir. Passez par derrière. Je vous en mets combien ?

En période de pénurie, la confiance devient importante. Vous achetez le produit sans le voir et vous le payez sans que l'argent ne soit vérifié. L'épicier vous donne un sac soigneusement emballé. Vous lui passez une liasse soigneusement comptée. La transaction dure moins d'une seconde. Vous le remerciez du regard et vous vous éloignez. Dans le bus, vous serez soigneusement votre butin contre-vous. Vous vous surprenez à regarder les autres avec pitié. Vous savez. Vous savez et eux ne savent pas que ce soir vous serez assis devant une tasse de café noir bien fumant. Il sera à vous ce café et à personne d'autre. Plus que mérité, vous l'avez gagné.

Ainsi, en pleine crise on redécouvre les plaisirs le plus simples. Ceux qui ont tout le temps vécu dans l'abondance ne peuvent pas comprendre l'extase qui peut venir du simple fait de mettre une pincée de poivre sur une omelette. L'homme renoue avec ses ancêtres qui devaient marcher pendant plusieurs jours. Attendre à l'affût sous le soleil. Prendre des risques et donner des coups de poings à d'autres humains pour obtenir leur pain quotidien.

Le temps le plus fort de la crise, c'est quand un ami qui vous veut du bien vous informe que dans le supermarché d'Oran ils vont « distribuer » du beurre, de l'huile, des lampes de 100 watts ou n'importe quel autre produit qui a hanté vos rêves pendant les six derniers mois.

La pénurie n'a rien de rationnel. Une époque, elle toucha le sucre en cubes et en poudre et épargna mystérieusement le sucre glace. Ce qui est pénible avec ce dernier, c'est qu'en le mettant dans une tasse de thé ou de café, au lieu de se solubiliser, il se met en grumeaux ou précipite au fond. Ainsi, on pouvait s'amuser à voir les clients des cafés d'Oran et environs touiller à cuillère-tordre pendant des heures en faisant des grimaces.

Le supermarché fonctionne selon un protocole très simple. Il faut faire trois files d'attente différentes pour n'importe quel achat. La première est pour payer le produit ; on paye d'avance. C'est probablement la plus longue et la plus difficile. Au fond du local, deux cent personnes devant vous, siège le caissier comme un roi sur son trône. Sa psychologie est très particulière et il vous faut la maîtriser. Si vous avez la moindre difficulté avec ça, il vaut mieux envoyer Fatma de Raisinville. Tout d'abord, le caissier

n'aime pas les Arabes

. Il est très clair là-dessus et ne fait aucun mystère de ses sentiments. A la moindre contrariété, il ferme la caisse et retire la clé d'un geste magistral. Ça ne sert à rien de supplier. Le mieux, c'est encore de vous mettre à plusieurs et de chasser la personne qui l'a mis de mauvaise humeur. Puis, si tout le monde sourit, il finira par

revenir. A ce moment si vous êtes le premier, ne commettez aucune erreur psychologique. Autrement il repartira; peut-être pour toujours.

Erreur type, commise par beaucoup de débutants :

— Vous ne m'avez pas rendu la monnaie !

La règle numéro deux est très importante. Si on ne la connaît pas, il vaut mieux rester à la maison : le caissier n'a jamais de monnaie. Les clients lui donnent des billets et il leur donne un ticket. La différence, c'est pour lui; pour le dérangement. Après tout, s'il n'est pas là tout le monde meurt de faim.

La règle numéro trois est que les quantités sont limitées par personne. Pour en obtenir plus, il n'est pas rare de trouver des fratries entières dont les membres font la chaîne agissant comme s'ils ne se connaissaient pas.

La dernière règle est que les règles précédentes ne s'appliquent pas aux flics et aux hauts-cadres du Parti. Tout d'abord, ceux-là avaient leurs propres coopératives et n'avaient pas besoin de se mêler au peuple pour faire leurs achats. Et puis, quand même ils daigneraient venir au supermarché du coin, ils passent devant tout le monde, se servent sans vergogne et partent sans gêne, ni honte.

La première file d'attente peut-être très longue. La majorité des gens qui y sont ne savent pas pourquoi ils attendent. Il y a peut-être une « distribution ». Il n'y a peut-être rien. Ils ne sont pas là pour juger, mais pour attendre. Le fait de faire la chaîne, même longtemps, ne vous garantit pas que vous allez avoir la chance d'arriver jusqu'au caissier. Si vous commencez la file d'attente à l'intérieur du supermarché, vous avez des raisons valables d'espérer. Si l'extrémité de la file se trouve dehors dans le parking, vous feriez peut-être mieux de reconsidérer votre choix. Quand la file déborde sur les rues adjacentes, il faut prendre ses jambes à son cou.

Pourtant, les Algériens savent attendre. Nombreux sont ceux qui, sans être passés professionnels, savent se tenir dans une file. Faire el Kolla. Il faut faire el Kolla

pour acheter du pain, pour obtenir un visa, pour acheter un timbre aux PTT, pour monter dans le bus, pour arriver au guichet de la mairie... mais la chaîne du supermarché est différente. Tout d'abord, elle a une démographie bien spécifique. On y trouve surtout des personnes âgées et des enfants. Deux populations qui, pour des raisons si différentes, donnent peu d'importance à leur temps. Puis, dans ce type de file, la nervosité est encore plus palpable qu'ailleurs. Soyons clairs là-dessus : il y a déjà eu des morts.

Des bagarres ou des bousculades mortelles lors de la première chaîne, tout le monde vous le dira, c'est rare. C'est la seconde file d'attente qui est la plus dangereuse.

Une fois que le consommateur en a fini avec le caissier, il doit faire une seconde file d'attente pour obtenir le produit qu'il vient de régler. Les gens se bousculent devant un comptoir ou un frigo-présentoir où aucune marchandise n'est visible. Les folles rumeurs circulent : et s'il n'y avait plus rien ? L'attente peut durer des heures encore. Les clients s'amassent en une foule qui se bouscule sans arrêt. Les gens serrent leurs tickets en main alors que leur regard est à l'affût du moindre mouvement en coulisses. Le moment le plus dangereux, c'est quand un employé se montre poussant un chariot plein d'une denrée qui n'a pas été vue depuis des mois. C'est à ce moment que toute la hargne contenue peut exploser. Les hostilités commencent par des insultes et escaladent en gifles et coups de poings. Les employés arrêtent immédiatement la distribution et appellent les forces de l'ordre.

La police débarque en tenue antiémeutes et bâtons couverts de caoutchouc. Les plus turbulents étaient arrêtés sur le champ et passaient la nuit en prison. Le matin on les relâchait avec un coup de pied dans le fondement. Parfois ils recevaient une amende et un coup de pied dans le fondement.

Si vous survivez à tout ça, c'est que vous êtes prêts pour la dernière file d'attente : celle de la sortie. Un par un, les clients se présentent devant un portier qui vérifie leurs sacs et leurs tickets de caisse. Si tout concorde, il les laisse sortir. A l'instant même où ils passent la porte, la valeur du produit qu'ils viennent d'acheter se multiplie par deux.

Une Histoire d'Amour (6)

Depuis sa descente du bus, Fatma n'eut qu'à demander deux fois pour qu'elle se retrouve en face de la boutique de layette. Comme quelques clients s'y bouscullaient, elle continua son chemin marchant au hasard des rues. Une demi-heure plus tard, constatant qu'il n'y avait plus personne, elle décida d'y entrer.

— Qu'est-ce que vous désirez el hadja ?

El'Raoutti lui fit immédiatement bonne impression.

— Je viens pour une fille.

— Elle a quel âge ?

— Je ne sais pas exactement. Dix-huit ans je pense

Comme il la regarda avec un air étonné, elle s'empessa de continuer :

— Elle s'appelle Amel

— Amel ?

— Amel Bendayeb

— Je peux fermer le magasin ?

— Ca serait même préférable.

Il verrouilla la serrure à double tour et invita sa visiteuse à le suivre dans l'arrière-boutique.

Elle lui expliqua qu'elle avait entendu les bruits qui couraient dans la ville et voulait proposer ses bons offices.

En tant qu'entremetteuse, elle savait entrer dans les foyers et rapprocher les familles. Elle avait à son actif une douzaine de mariages rien que dans la région de Mostaganem. Son passif, elle n'en parlait jamais.

Sa technique était toujours la même depuis vingt ans. D'abord, elle se renseigne sur la famille en récoltant les rumeurs du quartier, les confidences du boulanger et de la femme de ménage. Ensuite, elle frappe à la porte de la famille visée avec un excellent prétexte à la bouche. Ca ratait rarement. La meilleure manière était sans doute de se faire présenter par une connaissance commune.

Même si son travail relevait de la science humaine, il comportait également une notion de subsistance dont elle ne parlait qu'à mots couverts. Cependant, elle ne demandait jamais d'argent mais laissait l'appréciation du salaire de sa peine à la discrétion du client. De la sorte, ses services se trouvaient à la portée de toutes les bourses.

En plus de provoquer des mariages, elle assurait le service après-vente en quelque sorte. Ainsi, elle trouvait des amants pour des femmes délaissées, des maîtresses pour des maris volages, mettait en contact avec des avorteuses, des Marabouts, des sorciers, des douaniers véreux et bien plus encore. Quand la passion n'est pas au rendez-vous, Fatma sait la créer. Il y relève de son pain. Elle contacte une fille en lui disant que tel jeune homme très bien de sa personne s'intéresse à elle. Elle fait une démarche équivalente auprès du jeune homme en question et le tour est joué. Quand le quiproquo est mis à jour, le couple a déjà un enfant ou deux et de quoi rire pendant toute une saison.

L'entremetteuse posait des questions à El'Raoutti. Elle explorait toutes les pistes. Ne laissait rien au hasard. Elle était la seule capable de l'écouter et de comprendre ses sentiments.

— Ils ont une femme de ménage ? Tu sais si Amel a une sœur ou une cousine qui ferait des travaux de couture pour les gens ? Tu veux quoi d'elle exactement ?...

Avec tact et professionnalisme, elle mettait ses clients en confiance. El'Raoutti parlait sans retenue :

— Je l'aime, je veux qu'elle le sache...

Puis, songeur, il continua :

— Je veux qu'on se marie. Je veux me marier avec elle, affirmait-il avec conviction.

Fatma repartit promettant de faire de son mieux avec une famille qu'elle savait inaccessible.

* * *

La semaine suivante fut difficile pour El'Raoutti. Comme à son habitude, il s'était introduit dans l'usine pour son rendez-vous quasi-quotidien avec Amel. Celle-ci montait à heures fixes et lui donnait toujours pour sa peine. Des fois, elle lui faisait de grands signes. Des fois elle dansait pour lui ou lui envoyait des baisers en l'air. Chaque soir, pendant quelques minutes, la terrasse se transformait en scène. El'Raoutti assis par terre, était le spectateur privilégié.

Alors qu'il attendait sa venue en observant sa cigarette se consumer sur la pierre – il utilisait la même tous les jours – il entendit des éclats de voix puis des bruits de pas arrivant dans sa direction. Les aboiements du chien semblaient plus proches. Il se leva et marcha jusqu'au coin du hangar avant de risquer un regard. Le gardien et deux autres personnes fouillaient les environs. Ils avaient l'air furieux et chacun d'eux s'était armé d'un gourdin. Il était sûr qu'ils venaient pour lui. On a dû le voir entrer. C'était la seule explication.

A pas de loup, il contourna le hangar dans l'autre sens. Il arriva à un endroit qu'il ne connaissait pas. Une sorte de placette avec un bâtiment à un étage. Un panneau rouillé indiquait « Administration ». Au fur et à mesure qu'il avançait, sa peur décuplait. Se faire attraper, corriger ou même remettre à la police n'était pas son plus gros problème. Par contre, un scandale avec lui à cet endroit ne pouvait que rejaillir sur Amel d'une façon ou d'une autre.

Il contourna le bâtiment administratif et un autre semblable mais qui avait l'air abandonné. Arrivé à l'extrémité de celui-ci, il vit un mur d'enceinte d'environ cinq mètres de haut et un portail fermé. La seule option de sortie était un sapin contre lequel un tas de briques cassées avait été jetées.

Il prit son souffle, compta mentalement jusqu'à trois et se mit à courir. Il était totalement à découvert et à la merci de ses poursuivants. Il détalait si vite que par moments il avait l'impression que ses talons tapaient contre l'arrière de sa tête. Un premier cri déchira l'air et d'autres l'imitèrent. La ligne de non-retour était franchie.

Il arriva sous l'arbre et, sans ralentir, il sauta sur le tas de briques puis s'agrippa à la première grosse branche. Il bascula un moment et serra de toutes ses forces. S'il retombait au sol, il n'aurait plus jamais assez d'élan pour resauter. Il se hissa sur celle-ci quand le gardien arriva sous l'arbre et commença à donner des coups de gourdins violents et aléatoires. El'Raoutti escalada encore puis passa sur le bord du mur. De l'autre côté, dans la rue, un fourgon blanc était garé. Sans hésiter, il sauta dessus puis sur le sol et se mit à courir de plus belle. Ses poursuivants se dirigèrent vers le portail. Pendant près d'une minute, ils s'excitèrent sur la serrure avant de se rendre compte qu'aucun d'eux n'avait la clé sur lui. Le gardien alla dans sa loge chercher son trousseau alors que ses deux compères attendaient en sautillant d'impatience.

Quand le portail fut ouvert, la ruelle était déjà vide. Ils tournèrent sur eux-mêmes puis décidèrent d'abandonner la partie.

Quelque part plus loin, El'Raoutti encore haletant, essayait la sueur qui perlait sur son front en soufflant de soulagement. Sur sa terrasse, Amel qui avait presque tout vu, en faisait de même.

* * *

Grace aux indications d'El'Raoutti, Fatma trouva la maison des Bendayeb sans problèmes. Elle passa devant puis se mit en devoir d'arpenter systématiquement toutes les rues, allées et impasses du quartier. C'était difficile de travailler loin de chez-elle sans le moindre contact sur place, mais elle avait remporté des victoires sur des terrains bien plus hostiles encore.

Après avoir traversé une placette, elle tomba sur des jeunes qui construisaient un chapiteau vert emprunté aux services communaux. L'un d'eux avait l'air exténué et se reposait à l'ombre d'un mur. Fatma s'approcha de lui :

— Que se passe-t-il ici mon fils ?

— Hadj El Amari est mort cette nuit. On vient de l'apprendre.

— Il était de ta famille ?

— Non, mais nous sommes tous des voisins. On donne un coup de main. C'était un homme bien.

— Oui, tout le monde l'aimait en chérissant Fatma en s'éloignant.

Le lendemain, elle retourna au même endroit. Le chapiteau avait été dressé et des hommes étaient assis dedans. La porte de la maison était ouverte et des gens entraient et sortaient sans cesse. Fatma laissa passer un adolescent qui portait une grosse marmite et entra à son tour.

Le couloir débouchait sur un salon vaste et couvert de tapis. Les meubles avaient été poussés contre les murs et recouverts de draps. De très nombreuses femmes étaient assises par terre et discutaient à voix basse.

Hadj, par extension vieux. Fatma décida de jouer sobre. Elle retira ses chaussures, les posa avec celles des autres et s'avança dans le salon. Une femme s'écarta un peu pour lui faire une place et l'invita à s'asseoir.

— C'est la troisième mort en deux mois. Je ne sais pas ce qui se passe dans ce quartier. Une malédiction !

— C'est terrible. Le pauvre. Un homme si bon. Dès que j'ai appris la nouvelle, j'ai accouru, fit Fatma en engageant la conversation.

Le soir même, elle se faisait inviter chez des voisins aux Bendayeb ; ceux à la maison jaune au coin de la rue. Eux et la famille Bendayeb étaient devenus des ennemis depuis un conflit au sujet d'un terrain et un jugement qu'aucun clan n'accepta vraiment. Stratégiquement, ceci était une très bonne chose pour Fatma. Premièrement, le sujet de prédilection de ces gens était les Bendayeb. Deuxièmement, ils savaient tout sur eux. Leur fils Réda passait sa vie à escalader les arbres et les terrasses puis rapportait à ses parents tout ce qu'il voyait. Rien ne lui échappait.

Entre le café, le biberon du petit et les beignets, les confidences ne tarissaient pas. Un adultère, un accident mortel, une condamnation en correctionnelle, un début d'incendie, un cambriolage, deux bagarres, un tibia fracturé, une luxation gléno-humérale, une hernie discale, une fièvre ondulante, une RCH avec coliques expulsives, deux cas de saturnisme, un visa refusé, un passeport perdu... tout ce qui avait touché les Bendayeb lors des deux dernières décennies était évoqué.

Fatma savait que ses contemporains pouvaient raconter des salades, surtout quand ils avaient un agenda personnel à pousser, mais la précision du récit et l'abondance des détails ne pouvaient laisser place au doute. Elle était tombée chez des gens bien informés et qui étaient prêts à tout raconter. C'est presque sans efforts qu'elle orienta la conversation sur les enfants des Bendayeb en général et puis Amel en particulier.

La vieille posa sa tasse et commença à parler d'un air dégouté :

— Elle est devenue folle Amel. Il y a quelques jours, elle était en train de danser toute nue sur la terrasse !

* * *

Le lendemain, quand Fatma entra dans la boutique, El'Raoutti comprit qu'elle n'apportait pas de bonnes nouvelles.

Il verrouilla la porte et accompagna sa visiteuse jusqu'à l'arrière-boutique. Il eut la présence d'esprit de lui verser une tasse de thé, puis se laissa tomber sur son fauteuil prêt à tout entendre.

Rachid

Si vous avez la chance de vous trouver du côté de Tiaret en plein mois d'août, alors vous pourrez voir les tracteurs démarrer tout seuls, les mouches exploser en vol et des mirages à répétition tellement il fait chaud. Entre les vallées, des pauvres pâturages luttent contre le désert qui avance inexorablement. Le Sirocco dessèche les arbres, les bêtes et les hommes. Ce vent chaud venant du sud le plus profond amène le sable et la poussière qui s'infiltrant dans les chaumières et les moteurs des machines agricoles qui travaillent du matin jusqu'au soir. Sur les chemins montagneux, il est fréquent de croiser des bergers commandant un troupeau de chèvres chétives ou de moutons tondus. La vie ne fait pas de cadeaux dans la région, les gens se lèvent avant le soleil et travaillent dur pour subsister.

Alors que les jeunes d'Oran rêvent de partir en Europe, ceux de Tiaret rêvent d'Oran. Très tôt, ils prennent la direction du nord. Un car les jette à la mi-journée au milieu de villes immenses qui leur semblent froides et hostiles. Certains s'incrument chez un cousin, un oncle ou parent éloigné qui les aide jusqu'au jour où il ne peut plus le faire. D'autres reviennent à la maison où leur lit et leur armoire sont préservés par des parents qui pensent à eux et qui, pendant des années, s'attendent à leur retour d'un moment à l'autre. Rachid a quitté Tiaret et Oran lui avait miraculeusement réussi.

Il était grand avec des yeux bleus et des cheveux blonds. En Europe, à cause d'un préjugé persistant sur le teint des Algériens, il passait pour un Suédois ou un Néerlandais. En Algérie, à cause de préjugés similaires, il arrivait qu'on le prenne pour un coopérant Soviétique.

Il savait les meilleures histoires drôles et les nouvelles qu'on pouvait apprendre quelques jours plus tard par la presse.

Rachid et sa femme vivaient dans une vieille maison entourée d'un jardin dont personne ne s'occupait. Les herbes folles poussaient jusqu'à hauteur d'homme et envahissaient les fenêtres ainsi que le bassin d'une fontaine tarie depuis belle lurette.

Même s'il ne menaçait pas de s'écrouler, le toit gouttait. L'hiver, quand il pleuvait sans arrêt des heures durant, des taches se formaient sur le plafond et très vite les gouttes d'eau commençaient à se former. Rachid passait alors sa nuit à mettre les récipients aux bons endroits. Quand on rentrait chez lui à la mauvaise saison, on devait slalomer entre bassines, seaux et casseroles disposés par terre, sur les meubles et même sur la télé. Avec le temps, Rachid apprit à connaître les vices du plafond. Avant même que la pluie ne commence, il mettait les récipients aux bons endroits et s'en allait dormir.

— Quand on a emménagé ici, deux ou trois petites casseroles suffisaient. Maintenant, une douzaine de bassines ne suffisent plus. Expliquait-il en souriant.

La paisible demeure de Rachid était appelée « la maison de Dieu ». Tout le monde pouvait ouvrir le portail, traverser le jardin, pousser la porte et on lui souhaitait la bienvenue. L'endroit était connu par tous les malades mentaux, les mendiants et les sans-abris de la région. Rachid les respectait beaucoup, mais il aimait bien s'amuser de leurs bonnes paroles ou de leurs opinions éclairées. C'est toujours un spectacle intéressant de voir un fou commenter les nouvelles de vingt heures.

Sekka était un fou encore plus malade que les autres. On ne connaît rien de lui, ni de son passé. Un jour, il débarqua à la Sénia, trouva les trottoirs confortables et décida de s'y installer. Parfois, les enfants le provoquaient. Un mot sur son crâne chauve et le voilà qui court dans les rues. Il avait la démarche maladroitement mais le souffle bon. Il détalait sur des kilomètres avant d'abandonner la partie.

En temps normal, Sekka était très gentil mais jamais il ne faisait la part des choses. Une fois, il resta assis sur le trottoir pendant toute la journée le dos contre le mur et les jambes étendues. Vers deux heures de l'après-midi, une habitante du quartier pensa qu'il devait avoir faim. Elle prépara un grand bol de couscous et traversa la rue en direction de Sekka qui la sentait venir. La dame s'inclina pour poser son offrande aux pieds de Sekka. Au même moment on la vit faire une boucle en arrière et s'étaler sur la route raide assommée. Sekka qui l'avait frappé d'un coup de tête regardait les gens furieux en essayant de se justifier :

— Je ne lui ai rien demandé ! Absolument rien demandé !

Sur ces paroles il fila et disparut pendant quelques temps.

La nuit, il dormait dans le jardin de Rachid. Il avait établi son camp de base entre les ronces à proximité d'un figuier desséché. Cette retraite le protégeait des agressions et des aléas du trottoir. Il gardait ses habits et toute une collection de vieux livres, de journaux, d'emballages et un tas de trucs en papier qu'il mit des années à amasser. On n'a jamais compris pourquoi une nuit il mit le feu à tout cela. Rachid et sa femme se réveillèrent vers quatre heures du matin alors que les flammes mordaient aux fenêtres.

Les pompiers aidés de plusieurs dizaines de voisins luttèrent jusqu'au matin pour éteindre l'incendie. Le jardin était rasé et semblait tout à coup plus petit. La maison dont les murs avaient été noircis tenait miraculeusement debout. Sekka n'eut pas le droit de dormir dans le jardin pendant une semaine ou deux puis il fut autorisé à revenir.

— De toute façon, il n'a plus rien à brûler et il fallait bien que je refasse la peinture, disait Rachid à ceux qui lui demandaient de fermer sa porte à Sekka.

Rachid était l'une des personnes les plus généreuses et les patientes que je n'ai jamais rencontré. Un matin, une femme débarqua chez lui en pleurant au sujet d'un mari violent et en montrant ses cinq enfants en bas âge qui l'accompagnaient. Elle habitait dans un bidonville et, d'après elle, son mari est parti avec la voisine puis quand elle a été se plaindre à la justice l'homme est venu détruire la baraque et la chasser du village. Rachid lui suggéra de demeurer quelques temps chez lui en attendant la suite.

Elle resta à sa charge trois ans de suite. A la fin, elle faisait tellement de misères à sa femme au point que cette dernière en fit une dépression. L'intruse avait grossi et ses cinq enfants repris des forces et des couleurs. Enfin, ils s'en allèrent un jour sans dire un mot. Le mari avait construit une maison pendant ces années et sa femme est revenue vivre avec lui. On ne se sait pas si le coup était monté d'avance mais il n'aurait jamais pu mener son projet à bien si ses enfants avaient été durant tout ce temps à sa charge.

Un jour, Rachid fut chassé de la maison qu'il occupait avec sa femme. Les propriétaires voulaient la détruire pour construire un hôtel et des commerces à la place. Il faillit se retrouver dans la rue, mais à son tour il rencontra un bienfaiteur qui lui vendit une belle maison à un prix plus que raisonnable. Les choses s'étaient améliorées pour lui, mais pas pour les marginaux qui devaient traverser toute la ville pour lui rendre visite.

Passer des nuits blanches, c'est réservé à ceux qui en sont capables, dit la chanson. La fin de la semaine, Rachid veillait dans les bars d'Oran et environs. Il vidait à sa façon le stress de toute une semaine. Il noyait ses problèmes et sa rancœur dans des verres de vin rouge de Mascara, de Mostaganem ou d'ailleurs. Le matin, il rentrait chez-lui et faisait le ménage sous les imprécations de sa femme. Ensuite, il dormait et le soir venu, il se réveillait avec une nouvelle idée, une nouvelle pensée, une nouvelle philosophie en compagnie des fous.

Personne ne sait pourquoi il y a autant de fous en Algérie. Non, on ne sait pas pourquoi ils semblent surgir de partout. Certaines villes – comme Mostaganem – prennent parfois des allures d'asile psychiatriques à ciel ouvert. On dit que les hôpitaux mettent à la rue les cas les plus lourds. Ceux dont on a désespéré. Le patient est bourré de Valium puis mis dans un taxi qui va le libérer « loin ».

Certains disent que c'est la société algérienne qui rend fou. A force d'y vivre n'importe quelle personne verra dans son miroir les atteintes du mal. D'autres évoquent – à demi, voir quart de mots – la consanguinité ; sujet tabou. Les solutions à la majorité des problèmes algériens sont protégées par le tabou.

Une Histoire d'Amour (7)

A quatre heures du matin, El'Raoutti n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Chaque fois qu'une cigarette était sur le point de se terminer, il s'en servait pour allumer la suivante. Sur le mur d'en face, la photo d'Amel disparaissait progressivement dans la fumée de plus en plus dense du tabac. Dehors, deux clochards se chamaillaient en ameutant tout le quartier.

Les Bendayeb étaient une famille étrange. Les mariages n'étaient permis qu'entre cousins. Deux de leurs filles avaient déjà été mariées à des cousins. Ces alliances se succédaient à un rythme implacable. De gré ou de force, elles finissaient toujours par avoir lieu. Les Bendayeb évoluaient en vase clos transmettant leurs gènes et leur héritage en famille. Cette coutume de consanguinité les protégeait contre les intrus tout en les exposant à la colère de la nature.

Amel était promise à un cousin depuis toujours. Comme elle avait raté ses études, la suite logique pour elle était de continuer sa vie avec le parti choisi par ses parents. Ses sœurs aînées avaient connu un sort pareil et ne s'en étaient pas plaintes outre mesure. Un frère s'était marié en cachette avec une collègue de travail mais fut exclu du clan. Malgré les années passées et les enfants venus au monde, il ne réussit jamais à normaliser les relations. Il n'était pas réapparu depuis cinq ans. Dans la famille on ne le comptait plus. On avait oublié son existence.

Le cousin pressenti pour Amel avait presque quarante ans. Un cas désespéré pour ses parents qui investissaient des sommes astronomiques à l'habiller en grandes marques pour qu'il ressemble à un homme. Chaque jour, ils lui bourraient les poches avec de l'argent et le lâchaient dans la nature en espérant qu'il fasse quelque chose de sa vie.

Des fois, il avait de bonnes touches. Il trouvait un travail, des amis et commençait même à s'intéresser aux filles. Puis soudain, ses crises le reprenaient et il devenait le malade qu'ils avaient toujours connu. La schizophrénie – parce qu'il était schizophrène – donne des répit qui peuvent presque faire croire à une rémission totale. Le mal couve aux profondeurs de l'esprit, comme un volcan au repos, et rejaillit quand on s'y attend le moins. Chaque nouvelle manifestation était plus forte que les précédentes. Un peu comme si chaque accalmie ne fait que préparer le prochain orage.

En Algérie, toutes les pathologies sont acceptées et vécues comme une épreuve divine. Ceux qui en sont atteints sont traités comme des individus à part entière. Cette approche est simple et sans arrière-pensées. Ceci s'applique à toutes les pathologies excepté les maladies de la tête.

Le cousin d'Amel fut interné trois fois. Deux fois à Sid El Chahmi sous un nom d'emprunt. Puis, une fois en France après que ses parents eurent discrètement obtenu une prise en charge médicale. Le secret entourant ces hospitalisations était si total que même ses frères et sœurs pensèrent à chaque fois qu'il était parti en vacances au Maroc. La moindre fuite, l'aurait condamné lui, mais également tout le reste de la fratrie. Personne n'épouse là où la folie a frappé.

Quand on se mit en tête de le marier, Amel avait huit ans. A cette époque, il traversait une rémission record et on voulait en profiter pour le caser. L'opinion voulait que si on le marie vite, il pourra fonder une famille et devenir équilibré pour de bon. Lui-même semblait désireux de rompre avec son passé. Il prenait ses médicaments avec zèle et se rendait régulièrement chez un marabout au village de Boukadir.

On voulut le marier à Karima, la sœur d'Amel. Elle avait dix-sept ans à l'époque et semblait toute prête. Le projet resta au stade de l'idée parce que Karima ne pouvait pas être mariée avant sa sœur Fatiha qui était plus âgée. Les enfants, surtout les filles, devaient être mariées dans l'ordre : du plus âgé au plus jeune. Ce n'était pas négociable. Si on ne respecte pas la séquence et on saute une fille, l'opinion publique allait immédiatement s'en emparer et émettre les rumeurs usuelles à son sujet : qu'est-ce qui ne va pas avec elle ? Que cachent-ils à son sujet ? Est-elle encore vierge ? Avec de telles casseroles aux pieds, elle devient impossible à caser. Il est même arrivé que des gens viennent demander la main d'une fille et doivent repartir avec sa sœur aînée.

Donc Amel avait huit ans, Karima dix-sept ans et Fatiha vingt-six ans. Cette dernière était la seule mariable, mais elle était plus âgée que son cousin. Une femme ne peut pas être plus âgée que son mari. L'union n'était donc pas envisageable. Echec et mat.

Deux ans plus tard, quand Fatiha fut enfin casée, son cousin passait son temps à baver sur sa camisole de force en regardant les infirmiers d'un air absent. Karima était prête, mais lui était au Maroc. On la maria à un cousin plus éloigné et elle partit vivre avec lui près d'un puits de pétrole au Sahara. Amel était encore à l'école primaire à cette époque et on espérait qu'il soit définitivement revenu du Royaume chérifien d'ici qu'elle devienne une jeune femme.

Les parents d'Amel étaient gênés par la différence d'âge et avaient eu vent d'une partie des problèmes mentaux du cousin. La mère d'Amel était franchement opposée à marier sa fille à un homme si suspect. Son père n'était pas loin d'une position similaire, mais avait décidé de se faire violence pour laisser les choses aller jusqu'au bout. Son fils à lui avait pris une des sœurs de ce cousin, il ne pouvait pas, quand c'est à son tour, refuser de donner Amel. Le vieux Bendayeb était comme le propriétaire d'une chatterie réfléchissant aux meilleurs échanges et aux meilleurs croisements tout en voulant garder la satisfaction de la clientèle et la réputation du commerce. Chaque soir, il passait du temps à retourner le problème dans tous les sens et arrivait constamment au même résultat : Amel épousera son cousin. C'est écrit. C'est probablement ce que Dieu veut. C'est donc el-Mektoub. Personne ne peut y échapper.

El Kendhuile

La Cité de l'Air à la Sénia avait été érigée peu après l'indépendance et les logements furent attribués aux cadres qui travaillaient à Oran et sa proche banlieue. On y trouvait surtout des enseignants, des fonctionnaires et quelques commerçants.

La cité était formée de deux barres perpendiculaires de cinq étages chacune. La plus grande avait dix entrées et comptait cent appartements. La seconde était deux fois plus courte et en comptait cinquante. Les habitants les avaient nommées en fonction de leur couleur dominante : bâtiment Bleu et Jaune respectivement. Chacune avait son propre concierge qui s'occupait des espaces fleuris, des loges à poubelles et de l'entretien des cages d'escalier. Il portait une blouse bleue et on le voyait sans cesse s'afférer.

Chaque appartement avait trois pièces, un grand salon, une cuisine, une salle de bains avec douche et des toilettes séparées. Il permettait à une petite famille de vivre confortablement. Ces logements avaient deux à trois porte-fenêtre qui donnaient sur le nord et un grand balcon vers le sud.

Le rez-de-chaussée commençait à deux mètres du sol laissant un espace mort sous l'immeuble. Cet endroit accessible par une porte basse depuis chaque cage d'escaliers servait de dépôt où les gens remisaient d'anciens meubles, des pneus usés, des cuisinières crevées et d'autres objets sans valeur. Cette cave était aérée par des petites lumières circulaires pratiquées à intervalles réguliers.

Il n'y avait pas, à proprement parler, une vie de cité. Les habitants ne se connaissaient que de vue. Ils se saluaient d'un signe discret quand ils se croisaient et parfois, ils s'arrêtaient pour demander des nouvelles de monsieur ou madame.

L'été, lors des jours de canicule, les habitants partaient travailler en tirant volets et rideaux. Le soir, quand ils revenaient, ils ouvraient toutes les fenêtres de leurs appartements et un puissant courant d'air les rafraichissait naturellement.

Il n'y avait pas de règlement affiché, mais une certaine hygiène de vie s'imposait d'elle-même. Les enfants n'avaient pas le droit de marcher lourdement sur le plancher. Une serviette de bain mise à sécher au balcon attirait inmanquablement la gendarmerie. A la première infraction, ils donnaient des leçons de civisme. A la seconde, l'amende était inéluctable. Le pays avait coûté si cher à libérer, qu'un linge sur une fenêtre en détériorait la face et était donc une insulte aux valeurs de la Révolution.

* * *

Une personne qui aurait posé un siège et observé vivre et périliter la Cité de l'Air pendant trente ans, n'aurait pas eu besoin de voir le reste du pays ou peut-être même le reste du monde. Cette cité modeste au sud d'Oran, dans son délabrement progressif et inexorable, envoie comme un message muet et universel. Elle est un poignant rappel des cyniques facéties du temps qui passe.

La première plaie arriva sous forme de sécheresse. Des cultures et des civilisations grandioses n'ont pas survécu au manque d'eau. La petite Cité de l'Air ne pouvait pas connaître un sort meilleur que celui des Mayas.

Un jour, sans le moindre avertissement, le robinet se tarit. Il fallut attendre près d'une semaine pour que ne coule une eau rouge et saumâtre. Elle sentait le souffre et tachait les habits. Les habitants n'eurent même pas le temps de comprendre qu'elle fut coupée pour plus longtemps encore.

Un nouveau régime se mit en place. Une fois tous les trois ou quatre jours, l'eau était disponible au robinet pendant quelques heures. Les premières trente minutes, il fallait la laisser couler sans s'en approcher pour qu'elle devienne claire. Puis, libre à chacun de profiter du temps restant pour nettoyer le linge et la vaisselle qui s'entassaient jusqu'au plafond. Parfois, il était encore possible de laver le sol avant la nouvelle coupure.

Souvent, la pression était si faible que l'eau ne montait pas plus haut que le deuxième ou troisième étage. Entre la vue dominante et l'eau, il fallait choisir. Ceux qui habitaient tout en haut, courraient dans les escaliers pour remplir des bidons au robinet du jardinier et remontaient péniblement marche par marche. Le soir venu, les escaliers étaient recouverts d'une mélasse humide formée de boue et de traces de pas. Cet état de choses, impensable quelques mois auparavant, était rapidement et par la force des choses, entré dans les mœurs.

Flairant la bonne affaire, des marchands à la criée venaient proposer jerricans, fûts et bidons en plastique de toutes tailles. Bientôt, ceux-ci trouvèrent place dans les balcons. Ils étaient remplis dès que le débit le permettait. La panoplie se compléta par toute une série de récipients récupérés pour la collecte de l'eau : pots de peinture, bassines, bouteilles et bidons d'huile.

Les responsables de l'approvisionnement ayant un côté farceur, l'eau n'était jamais disponible les mêmes jours, ni aux mêmes heures. Les robinets pouvaient commencer à cracher bruyamment à trois heures du matin, à huit heures du soir ou à n'importe quel autre moment. Des formules très compliquées furent tentées, mais personne ne réussit à en sortir une qui permette de savoir selon quelle logique l'eau était coupée ou disponible.

Comme on ne connaissait ni l'heure, ni le jour, la seule solution était d'être tout le temps prêt. Chaque robinet était laissé ouvert en permanence et était doté d'un tuyau relié à un fût. Parfois, un filet d'eau arrivait pendant quelques minutes et ajoutait deux ou trois centimètres aux réserves ; mieux que rien. Par contre, quand elle coulait pendant des heures chez des habitants absents, l'eau faisait des dégâts. Les récipients se remplissaient puis débordaient et des cascades se formaient depuis les balcons. Ces incidents étaient si réguliers, que la façade commençait à noircir alors que sa peinture gonflait sous les attaques alternées de l'humidité et du soleil.

Les concierges ne pouvaient plus arroser les parterres de fleurs et ceux-ci commencèrent à se dessécher. Les plantes les plus résistantes furent broutées par des chèvres qu'un berger bien inspiré mena jusque-là. La cité n'était plus entourée que d'un terrain jaune et poussiéreux à l'aspect lunaire. Au sud, quelques arbres aux racines profondes, des sorbiers, résistaient. Le printemps, ils produisaient des billes rouge-corail qui tombaient sans que personne n'ose les toucher.

Cette première phase de dégradation du standard de vie s'instaura très rapidement puis, pendant plus de dix ans, rien ne bougea en apparence. Pourtant, c'est dans la cave que le mal couvait.

Il faut faire un peu de plomberie pour comprendre. Les cabinets de toilettes de chaque appartement étaient reliés à un gros tube vertical. Celui-ci commençait au cinquième étage et descendait jusqu'au sol où il se connectait au système d'égouts de la ville. Dans l'obscurité de la cave, il y avait la seule partie visible de son tronçon. On pouvait le voir déboucher de l'immeuble et s'enfoncer dans le sol. Il y avait un tube pour chaque cage d'escalier, soit quinze en tout pour la cité.

Ces tubes, appelés kendhuiles par les habitants, avaient tendance à se boucher facilement. Quand cela arrivait, les toilettes commençaient à refouler en émettant un bruit très menaçant. Plusieurs écoles tentaient d'expliquer ce problème, mais aucune n'arriva à une solution acceptable. Un jour, on découvrit un expédient qui permettait d'abaisser la pression dans le système : il suffisait de casser le kendhuile dans la cave.

L'un après l'autre, les tubes furent brisés à coup de marteau. Le résultat immédiat était que toutes les eaux usées arrivaient et s'accumulaient dans la cave.

En quelques mois, les pieds de la cité trempaient dans un demi-mètre de vase noire et puante. Ce liquide immonde semblait bouillir spontanément en produisant des bulles qui éclataient à sa surface. Chaque chasse tirée venait alimenter ce bouillon de culture d'une matière organique nouvelle. Toute l'année, une odeur pestilentielle envahissait les appartements. Durant les mois chauds, la puanteur décuplait.

Chaque jour, des milliards de mouches et de moustiques naissaient dans les profondeurs ténébreuses de la cave et prenaient le chemin le plus court vers la lumière. Bientôt, ils envahissaient les demeures à dix minutes de vol à la ronde. Compagnons permanents, de plus en plus résistants aux insecticides, ils passaient la journée accrochés à l'envers aux murs et aux plafonds. Dès la nuit tombée, ils atterrisaient sur les aliments découverts pour y pondre des larves et puis s'en allaient piquer les dormeurs sans discrimination. Les gens se réveillaient en grattant les boutons et les taches rouges qui avaient poussé sur leurs corps. Les bébés, dont la peau était la plus ciblée, avaient une vie de cauchemar et rien ne semblait pouvoir calmer leurs démangeaisons.

A ce stade, la démographie de la Cité de l'Air commençait à changer. Un mot occupait le sommet de toutes les préoccupations : partir. Les commerçants furent les premiers à prendre le large. Ils achetaient une maison quelque part ailleurs, mettaient leurs familles et leurs possessions dans un camion et partaient sans se retourner. Chaque semaine, tombait la liste de ceux qui allaient déménager la semaine d'après.

Ceux qui allaient partir, rendaient visite aux anciens et promettaient de donner des nouvelles bientôt. Ils étaient sincères, mais une fois qu'ils avaient tourné au bout de la rue, on ne les revoyait plus jamais. Pour eux, commençait une nouvelle vie dans laquelle le souvenir de cette cité n'avait plus sa place.

Les fonctionnaires harcelaient leur administration et étaient prêts à tout pour se faire muter ailleurs. Eux aussi, au gré de la bureaucratie, finissaient dans un camion qui s'éloignait avec soulagement.

Progressivement, une nouvelle population s'installa. Ces nouveaux venus n'étaient pas instruits et faisaient beaucoup d'enfants. Quel que soit leur âge, les gamins étaient mis à la rue très tôt le matin par des mères qui

n'avaient ni le temps, ni l'énergie pour s'en occuper. Ils grouillaient dans la cité et leur passe-temps favori était de casser tout ce que les adultes avaient encore laissé debout. Les boîtes aux lettres furent les premières à en faire les frais. Chaque matin, l'une d'elles était vandalisée. En quelques mois, il n'en restait plus aucune. Seuls des rectangles de peinture plus claire dans la cage d'escalier rappelaient qu'elles avaient existé un jour. Le courrier était distribué à la criée comme aux premiers jours de la poste et mettait plus de temps à arriver. Parfois, il n'arrivait jamais.

Pendant ce temps, la cave se remplissait encore mais pas seulement d'eaux usées. Toutes les mobylettes volées à dizaines de kilomètres à la ronde étaient désossées puis leurs cadres débarrassés dans cette vase. Des dizaines de guidons et de fourches effleuraient la surface, un peu comme si un parking sous terrain avait été victime d'une inondation.

Peu à peu, les habitants commencèrent à murer les entrées et les bouches d'aération de la cave. L'odeur diminuait et les insectes ne se comptèrent plus par milliards, mais par millions. Au même moment, d'autres problèmes firent leur apparition. En effet, le kendor n'était pas la seule chose qui traversait la cave. Il y avait également des gaines techniques qui contenaient des fils pour l'électricité et le téléphone. Après avoir tenu miraculeusement pendant de longues années, ces dernières commencèrent à céder.

Régulièrement, l'électricité sautait puis revenait toute seule au bout de quelques minutes. Comme il n'était pas possible d'atteindre la masse, ni la réparer, des circuits de secours furent installés. De gros câbles électriques furent posés dans les cages d'escalier puis, par-dessus, de nouveaux câbles de téléphones. Ces derniers suscitaient la convoitise. Il suffisait de les dénuder avec une lame, y connecter un combiné pour pouvoir appeler gratuitement partout dans le monde. De temps en temps, un habitant recevait une facture scandaleuse puis sa ligne était définitivement coupée.

L'hiver, une antenne parabolique collective fut installée sur le toit du bâtiment bleu. Elle permettait aux habitants de recevoir les chaînes de télévision de l'autre côté de la Méditerranée. Cette lucarne permettait d'accéder à une propagande plus colorée et moins austère que celle du Parti. Beaucoup se surprenaient à croire qu'un monde libre existait réellement et qu'il les attendait les bras et le cœur ouverts. Cette impression dura jusqu'au jour où un groupe de monte-en-l'air réussirent l'exploit d'atteindre l'antenne, la dévisser de son socle, la descendre au bout d'une corde et de disparaître avec.

Dès la semaine suivante, des antennes beiges commencèrent à pousser sur les balcons. Assez rapidement, toutes les fenêtres en furent équipées. La Cité de l'Air, autrefois fleurie, continuait sa lente métamorphose pour ressembler de plus en plus à un HLM de la banlieue de Grozny. La peur arrivait ; par vagues.

Même si les cambriolages étaient redoutés, ce n'était pas le genre d'intrusions à occasionner les plus grandes pertes. La majorité des habitants étaient maintenant de condition modeste et n'avaient rien qui puisse intéresser un voleur professionnel et consciencieux. Par contre, une loi de réquisition des logements vides empêchait certains de dormir. Il suffisait qu'une personne s'absente quelques jours, pour que son appartement soit forcé et occupé par des gens impossibles à faire sortir. Avec le temps, ceux-ci finissaient par devenir plus légitimes que le propriétaire spolié et finissaient même par régulariser la situation en bonne et due forme. L'endroit était devenu une jungle et les habitants en prenaient acte. Dans une première phase, les portes en bois furent remplacées ou doublées par de lourdes portes en acier. Des serrures nombreuses et compliquées donnaient à l'ensemble un aspect dissuasif.

Dans un second temps, des grilles en fer forgé commencèrent à faire leur apparition. On les appliqua sur les fenêtres puis sur les balcons. Certaines étaient droites comme des barreaux de prison. D'autres affichaient un peu de fantaisie en fonction de l'habileté de l'artisan.

Aucune de ces grilles n'aurait tenu plus de trois minutes sous les assauts des scies à métaux, des vérins... et la malignité d'un cambrioleur averti. Par contre, les squatters furent définitivement repoussés.

Quelques saisons plus tard, les grilles commencèrent à rouiller sous l'effet de l'eau qui coulait dessus tous les quatre jours. Ni huile de friture appliquée au chiffon, ni peintures spéciales ou autres potions ne purent empêcher que le fer forgé ne se transforme en poussière. Le soir venu, les bâtiments bleu et jaune avaient des allures de navires fantômes s'oxydant en avançant vers l'inconnu.

En même temps, les petits voleurs de mobylettes grandissaient et dédaignaient ce moyen de transport pour s'intéresser aux voitures. Les automobilistes ne dormaient plus et certains avaient même organisé des quarts de surveillance pour veiller sur leur bien. Capitalisant sur cette nouvelle peur, un entrepreneur déchargea deux semi—remorques de feuilles de tôle ondulée et commença à construire des garages au sud de la barre bleue. L'architecture était sans prétention. Des poutres en fer étaient soudées au jugé pour former une carcasse à peu près droite. Dessus, les tôles étaient fixées par des boulons et des rivets. Les portes s'ouvraient en grinçant et parfois grattaient contre le sol inégal. Elles se verrouillaient par deux cadenas et une tige qui rentrait dans le sol.

Pour satisfaire toute la demande, les arbres furent coupés pour faire encore plus de place. Plus aucune plante ne poussait sur le territoire de la cité.

Pour une raison étrange, deux longues rangées de garages furent construites non pas adossées comme l'aurait voulu le bon sens, mais en laissant un espace de quatre-vingt centimètres entre elles. Comme il n'y avait pas de toilettes publiques dans les environs, ce passage en fit naturellement office. Bientôt toute la zone empestait l'urine et les excréments. L'odeur disparaissait assez vite, mais était plus puissante que celle qui émanait en permanence de la cave. Cette dernière rappelait plus le fumier tiède alors que la première évoquait clairement les toilettes bouchées et utilisées depuis peu.

L'ensemble des garages ressemblait de loin à de grosses boîtes de conserves cabossées et mal alignées.

Au nord du bâtiment bleu, une autre réalité se mettait aussi en place. L'aventure commença par la construction d'un marché couvert de deux étages. En bas, on y ouvrit des épiceries, un torréfacteur de café, une boulangerie et une boucherie. Le haut était réservé aux vendeurs de fruits et légumes. Peut-être était-ce à cause du sol en ciment brut et l'absence de lumière naturelle, mais l'intérieur était obscur et peu avenant. Les escaliers qui menaient vers le haut étaient lugubres et inquiétants. Certains clients s'aventuraient dans le marché mais peu se hasardaient à visiter le second étage.

Après quelques faillites, les propriétaires décidèrent de changer l'agencement des lieux. Ceux du bas cassèrent les murs pour ouvrir sur la rue. Les clients pouvaient faire leurs courses sans devoir entrer dans le marché. Ceux du haut se trouvèrent étouffés encore plus et décidèrent de répliquer. Chaque matin, ils déposaient leurs caisses de légumes et leurs balances sur le trottoir. Le soir venu, ils les rangeaient dans leurs magasins qui servaient de dépôts.

Pour rendre leurs conditions de travail plus supportables, les vendeurs de légumes installèrent des structures en métal pour soutenir leurs cageots et de grands parasols rectangulaires pour les protéger du soleil. Au début, ces structures étaient démontées chaque soir et rangées avec le reste. Puis, comme elles devenaient de plus en plus lourdes et compliquées, elles furent laissées à demeure.

Progressivement, de nouveaux marchands commencèrent à envahir le trottoir. Ces derniers venus n'avaient de magasin nulle part, mais prenaient place eux aussi. Comme les autres, ils commencèrent à construire des baraques en tôle puis en ciment. Cette ruée vers l'espace commercial les poussa jusqu'au pied de la barre bleue.

Des paysans venaient de loin pour vendre des poulets à fraîcheur garantie. Ils garaient des fourgons pleins de cages et attendaient le client. Quand un poulet était vendu, ils le posaient par terre et lui tranchaient la gorge d'un geste rapide. La bête était ensuite relâchée et pendant une minute elle sautait en projetant du sang dans tous les sens. A l'air, le sang devient dense, coagule et ne se fait pas absorber par le sol. Au fil des jours, il forma des plaques épaisses et gluantes qui pourrissaient alors que de grosses mouches pondaient dessus. A leur odeur, se mêlait celle, plus discrète, des légumes avariés et des sardines invendues.

Les éboueurs de la commune ne passaient plus. Ils n'avaient pas assez de ressources pour ramasser les ordures des ménages mélangées à celles du marché sauvage. C'en était définitivement fini des poubelles en plastique et du concierge qui les poussait à la rencontre des éboueurs à sept heures du matin.

Après quelques protestations des habitants, une benne de dix mètres de long fut déposée. Au début, il était question qu'un camion vienne la vider une fois par semaine. Cependant, le nombre de vendeurs augmenta si rapidement, qu'elle se remplissait en trois jours. Au bout de ce temps, le reste des détritiques venait s'accumuler autour. Le camion salubre passait quand il pouvait, sans calendrier précis.

Le vent du nord aux senteurs de mer qui avait jadis valu son nom à la cité, devenait le plus redouté. Quand il frappait, les effluves de la benne indisposaient les habitants jusqu'à la nausée. Régulièrement, ceux-ci y jetaient un tas de journaux et mettaient le feu aux ordures. Les flammes hautes et bouillonnantes brulaient pendant des heures. Quand elles mourraient, la benne continuait à fumer pendant un jour ou deux. Les habits, les draps et les murs de la Cité de l'Air sentaient l'incendie.

Autant les anciens habitants se sont fait piéger par la dégradation rapide de la vie dans la cité, autant les nouveaux n'avaient aucune excuse. Ils arrivaient en connaissance de cause et s'intégraient immédiatement. Plus personne ne se dérangeait jusqu'à la benne. Les ordures étaient placées dans des sacs jetés par les balcons à la nuit tombée. Les vitres des paliers furent toutes cassées et remplacées par du carton ou du contreplaqué.

* * *

Quand El'Mazzouni de bloc 8 se prit un camion sur la route de la plage, tout le monde se demanda comment il pouvait être encore en vie alors que sa mobylette était broyée. Après une semaine de tractations, l'hôpital décida qu'il était mort et le débrancha. Son corps fut scellé dans un cercueil et dirigé vers le cimetière. En

chemin, un messenger envoyé par la mère handicapée intercepta le convoi funèbre. Elle voulait, pour des raisons symboliques, que le corps soit veillé par l'Imam dans le salon de l'appartement où il naquit et passa l'essentiel de sa courte vie.

Le fourgon arriva lentement dans la cité alors que tous les habitants le regardaient en silence. Le cercueil en fut sorti et une demi-douzaine de forts gaillards en prirent possession et commencèrent à gravir les escaliers. Arrivés au palier entre le deuxième et troisième étage, alors qu'ils réalisaient une manœuvre délicate, le cercueil bloqua. Il n'était plus possible d'avancer, ni de reculer. D'autres volontaires arrivèrent et poussèrent de toutes leurs forces. Centimètre par centimètre, le cercueil grattait contre le mur en craquant. Soudain, il se libéra, remonta à la verticale et retomba le couvercle vers le bas. Il fut ramassé encore et remis dans la camionnette qui repartit vers le cimetière.

Une Histoire d'Amour (8)

Une semaine plus tard, quand Fatma retourna voir El'Raoutti, il était dans le même état où elle l'avait laissé : triste, abattu et pensif. Elle passa toute une matinée en sa compagnie cherchant à lui remonter le moral. Elle se sentait un peu responsable de lui avoir balancé toutes ces histoires à la figure.

Comme elle le pouvait, avec ses arguments à elle, elle cherchait à lui redonner des raisons d'espérer :

— Son père est vieux et ne contrôle plus rien à la maison. Si elle veut vraiment de toi, personne ne pourra vous séparer. Je connais un couple à Raisinville qui ont pris la fuite ensemble et ont été vivre en cachette aux huit cents logements.

Ses paroles sonnaient faux et elle le savait. Les filles des Bendayeb n'étaient pas du genre à fuir avec quelqu'un. Elles avaient grandi dans cette famille aux coutumes particulières et elles acceptaient leur sort avec résignation. De plus, les filles déjà mariées avaient l'air heureuses et semblaient bien s'entendre avec leurs époux respectifs.

Au moment de partir, El'Raoutti lui proposa une enveloppe qu'elle refusa. Elle ne faisait jamais payer les échecs. Elle avait aussi omis de lui dire que les parents d'Amel avaient lancé une commande pharamineuse à destination du marché noir. Ils étaient prêts à acheter tout ce qu'on pouvait leur ramener et à n'importe quel prix. Quelque chose se préparait et c'était pour bientôt.

Le soir même, pour la première fois depuis deux semaines, El'Raoutti risqua une nouvelle infiltration dans l'usine. Comme d'habitude, du linge était accroché et balançait au gré du vent. L'endroit était le même, mais paraissait tout à coup plus hostile. Seule sa pierre, encore tachée de cendres de tabac, lui rappelait qu'il avait été là déjà.

Vers neuf heures du soir, il perçut un mouvement du côté de la terrasse. Instinctivement, il se baissa pour se mettre à couvert. Il vit deux filles arriver avec des paniers. Aucune d'elles n'était Amel. Sans perdre une minute, elles ramassèrent le linge et puis repartirent avec des rires sonores.

Peu rassuré, El'Raoutti quitta l'usine sur la pointe des pieds.

* * *

Chez les Bendayeb, les choses commençaient à bouger. La maison grouillait de monde. Le cousin Malik s'était enfin décidé à demander sa main. Le destin était là. Il ne fallait pas contrarier ses desseins sacrés. On essaya juste d'en mesurer la solidité en posant quelques conditions pour la forme. Il fut exigé vingt millions en liquide (elle était belle !), trois bijoux en or à choisir sur une liste de cinq, trois moutons, trois sacs de cinquante kilogrammes de farine et deux rouleaux de tissu. Le vieux imposa son veto au retrait d'un four à micro-ondes, une cure à Hammam Rabi, un grand plateau en bronze et divers articles de quincaillerie. Il voulait garder la demande équilibrée et cohérente.

La famille du futur époux soufflait de soulagement. Le dénouement semblait proche. Leur fils Malik n'avait menacé de mort personne depuis six mois et ne semblait plus vouloir mettre fin à ses propres jours. Il suivait son traitement à la lettre et le marabout chantait des incantations tous les jours. D'ailleurs, celui-ci était formel : dès qu'Malik serait marié, aurait des enfants et des relations sexuelles régulières, le mal qui l'habite allait partir. En fait, c'est sur ce dernier point que le marabout mit la source et la solution à tout le problème.

Les parents de Malik étaient convaincus qu'en le forçant à vivre normalement, il allait devenir normal. Si par malheur les choses tournaient mal, il serait toujours possible d'accuser sa nouvelle femme de sorcellerie.

La liste des exigences fut acceptée sans négociation. Ajustée à l'inflation, elle n'était pas plus couteuse que les listes constatées lors des précédents mariages intrafamiliaux. A l'exception des moutons, qui étaient réservés pour le jour du mariage, le reste fut livré rapidement et la maison s'emplit de youyous, de musique et de cris de joie.

Amel passait son temps avec des couturières qui venaient coudre des robes à ses mesures. Toutes les deux heures, elle portait une tenue différente et plus somptueuse que les précédentes. Une coiffeuse professionnelle passait tous les jours pour lui mettre des produits dans les cheveux et tester sur elle différents arrangements. La

seule chose qui ne changeait pas, c'était une lourde parure en or jaune et blanc qu'elle n'enlevait que pour dormir.

A deux reprises, son futur mari lui téléphona mais la conversation ne dura pas plus de cinq minutes afin de ne pas offusquer les vieux. Même si c'était son cousin, elle l'avait rarement rencontré. Au bout du fil, il semblait viril, sûr de lui et plein d'autorité. Lui-même était intimidé par Amel, mais sa mère lui dictait discrètement tout ce qu'il devait dire au téléphone.

Un matin, Amel s'éclipsa discrètement avec sa mère et sa sœur pour rendre visite à un gynécologue. Celui-ci connaissait la famille et ne procéda à aucun examen. Il rédigea complaisamment trois certificats de virginité, les signa, y appliqua un dateur et un tampon humide et les remit à Amel. Il la félicita et lui souhaita bonne chance pour son mariage.

Presque tous les jours, Amel recevait la visite de ses anciennes amies du lycée. Elles mettaient leurs plus belles robes, empruntaient des bijoux et se maquillaient pour l'occasion. Avec un peu de chance, elles aussi espéraient se faire remarquer et trouver un mari au plus vite. L'ambiance rappelait celle d'un salon pour l'emploi. Les jeunes filles passaient d'une interlocutrice à l'autre et échangeaient quelques mots en mettant en avant leur esprit et leur bonne éducation. Quelques vieilles présentes avaient un fils à caser et étaient à l'affût de la moindre occasion. Elles observaient les filles en cherchant une correspondant à leur cahier de charges. Parfois, elles tournaient autour pour les regarder sous tous les angles. Des fois, d'un geste presque inconscient, elles touchaient pour apprécier le grain de la peau. Les moins inhibées palpaient et y allaient franchement. Pas un sein, une cuisse ou paire de fesses n'échappaient à leurs longs doigts inquisiteurs. Plus c'était rempli, plus la fille était solide et en bonne santé. Les maigres n'étaient pas très demandées et devaient faire plus d'efforts pour attirer l'attention.

* * *

Chez la famille de Malik, il y avait un peu moins de frénésie, mais les choses suivaient leur cours aussi. Tous les jours, des femmes maquillées et surchargées de bijoux partaient dans une grosse Mercedes pour distribuer des cartons d'invitation. Deux catégories de gens étaient conviées au mariage : les bons et les mauvais amis. Ces derniers sont ceux qui avaient un jour émis des doutes sur la santé mentale de Malik et osé penser qu'il n'allait jamais fonder une famille. Ils recevaient leur carton presque comme une gifle ou un coup de poing sur la figure. Ils le prenaient et souriaient jaune en se demandant ce que c'était comme plan.

Le mariage allait avoir lieu à Arzew où la famille possédait une villa qu'elle mettait à la disposition du jeune couple. On y apporta un chapiteau, une citerne d'eau et un fourgon plein de vaisselle. Une petite scène fut construite dans la cour et, en attendant les musiciens, elle servait à sécher le couscous que des cuisinières préparaient à longueur de journée. L'intérieur de la maison fut repeint en blanc et décoré avec de nouveaux meubles et des tapis. On prépara une chambre avec un grand lit à baldaquin, deux commodes brillantes et un immense buffet avec tiroirs et miroirs ciselés. On y ajouta un ventilateur à trois vitesses avec jeu de lumières, une radio FM intégrée et un générateur de chant d'oiseaux. On posa un vase rouge avec de longues roses en plastique et la chambre à coucher était enfin prête pour la nuit de noces.

El'Raoutti, quand il passait près de la maison des Bendayeb, sentait une agitation inusuelle mais n'arrivait pas à obtenir plus d'information. Il téléphona à un numéro que Fatma lui avait donné – c'était celui d'une épicerie — et il laissa un message pour elle.

Une heure plus tard, elle le rappela. Elle ne put cacher l'information plus longtemps :

— El'Raoutti, ils vont la marier. C'est pour la fin de la semaine. Tout est prêt.

— Tu en es sûre ? Balbutia-t-il

— C'est une information très solide. Si tu attends quelques mois, je vais te la ramener ; mariage ou pas. Pour le moment, on ne peut rien faire.

Cette dernière phrase retentit dans le vide. Il avait déjà laissé tomber le combiné.

Boussif

Boussif était dingue mais personne ne le savait encore. Il faut dire que dans la région on avait développé une certaine notion du « dingue » ou m'kaoued

C'était une sorte de médaille, une décoration, une manière d'affirmer qu'untel est capable de tout. Ce titre est décerné par l'opinion publique à une personne qui s'était distinguée par sa désinvolture, sa témérité et son audace dans une situation extrême qu'elle a elle-même provoquée. Ce titre se gagne et se mérite chaque jour au prix de tant de périls et de sacrifices. Il confère à son heureux détenteur non pas un surplus de crédit, de fréquentabilité ou d'admiration mais mieux encore : une aura de respectabilité.

Il est important de ne pas confondre le m'kaoued dans le sens qu'on vient de décrire et le fou dans le sens vulgaire du terme. D'abord, parce que ce n'est pas la même chose. Les fous avérés, dit la rumeur, sont des malades qui disposent de cartes officielles qui attestent irréfutablement de leur état. Ils sont craints par tous et il vaut mieux changer de trottoir si on les croise. Ce n'est pas de la lâcheté, c'est du repli. Si ces fameuses cartes ne leur donnent pas explicitement le droit de tuer leur prochain, elles ne leur en garantissent pas moins l'impunité totale. Et puis, dans les exploits des prétendants au titre de dingue, il existe une sorte d'esthétique qu'il ne serait pas exagéré d'appeler « art » tout simplement. Les dingues sont donc des artistes qui s'expriment avec un art brut parfois violent mais pas nécessairement primitif.

Boussif avait fait ses débuts en attaquant des trains. Il se mettait dans un terrain vague que longeait une voie ferrée et il attendait les convois. Les locomotives diesel essouffées arrivaient péniblement en tirant des wagons poussiéreux et pleins de passagers qui s'ennuient et qui ont besoin « d'action », selon Boussif.

Dans son extrême générosité, il pensait qu'il était de son devoir de les amuser. Pour ce faire, il attendait le passage de la locomotive et ouvrait le feu. Des oignons pourris, des sacs d'urine et des projectiles de toute sorte arrivaient sur le convoi. Un chat mort, une carcasse de poulet ou de la bouse de vache furent parfois utilisés mais c'était déjà plus exceptionnel.

Avec un peu de chance, certains s'introduisaient par les portes ou les fenêtres laissées ouvertes et finissaient leur course sur un passager. Ce que j'aimais en Boussif, c'était son sens du spectacle. En effet, il ne manquait jamais de convier des personnes triées sur le volet afin de les faire bénéficier de ses prestations. Nous avions le — plus souvent — des avis très partagés sur sa manière d'agir. Nous l'accompagnions non pas pour l'aider ou pour le soutenir, mais uniquement pour constater et rapporter les faits dans un esprit purement journalistique. Pour tout divulguer, les sacs d'urine n'étaient pas tous de la production de Boussif. Son jeune frère Farid sillonnait le quartier des jours durant avec un jerrican de cinq litres. Il faisait aussi les chantiers et les sorties des écoles. La veille de l'attaque, le liquide immonde était transféré dans des sacs spéciaux. On y rajoutait, à discrétion, des médicaments périmés, des cafards morts et en général toute substance qu'on pouvait supposer — à tort ou à raison — augmenter l'effet du projectile.

Malgré sa malignité, Boussif manquait quand même de stratégie. Ou comment expliquer qu'il s'attaqua au même train, au même endroit deux mois durant ?

C'était un vendredi matin. La collecte d'urine n'avait pas été bonne mais Farid trouva un lot d'oignons mystérieusement caché dans un buisson. Il s'en empara et le ramena à son frère « à la place du liquide », disait-il. Boussif n'était pas mécontent de la trouvaille. D'ailleurs, il se disait qu'il lui fallait un peu d'exercice en ce jour saint. Et c'est sans spectateurs qu'il improvisa une attaque du train de midi dix. Ce train tout le temps bondé venait d'Alger. Il avait quitté la gare d'Agha avant le lever du jour.

Vers onze heures et demie, Boussif sortit de chez lui accompagné de son frère qui transportait le sac d'oignons.

— On a assez de légumes. Qu'est-ce que tu penses si on se fait le train de deux heures aussi ?

— On pourra aller au lac salé chasser les grenouilles en attendant le deuxième train, proposa Farid.

Boussif approuva l'idée sans réserve, d'autant plus que le lac salé ne se trouvait qu'à un jet de pierres du chemin de fer.

Le soleil était au zénith et la chaleur étouffante. La ville d'Es-Sénia près d'Oran s'était comme vidée de ses habitants. Au loin, on entendait le son mélodieux des versets du Coran que diffusait la mosquée avant la prière du vendredi qui commençait. Les magasins avaient baissé leurs rideaux. Les vendeurs de fruits et légumes faisaient la sieste sous leurs étals. Dans les rues ne restaient que des fous, des marginaux ou des chiens maigres et affamés et puis Boussif et son frère.

Ils traversèrent une zone de résidences coopératives constituée d'une centaine de maisons toutes de même facture : deux fenêtres, un étage, un toit en tuiles et un petit jardin avec un arbre.

— Faudra qu'on vienne cambrioler une fois, proposa Boussif.

— Mais on a jamais cambriolé, répondit Farid. Et puis on nous connaît...

— On va venir avec Omar. Lui, il a déjà cambriolé dans le coin.

— Moi, je ne le crois pas. Il dit n'importe quoi Omar.

La discussion s'arrêta net au passage d'une patrouille de police.

Ils arrivèrent en suite à une route rapide qui constituait la frontière Est de la ville. Après avoir longé et dépassé la caserne, ils débouchèrent sur la partie «no man's land » d'Es-Sénia. Cette région était constituée de terrains vagues qui très vite sont devenus des décharges sauvages. Toutes sortes de détritus s'étaient entassées au fil des ans : des carcasses de voitures brûlées, des gravats, des barres en métal rouillées, des restes de chantier, une vieille chaudière et même des déchets industriels aux couleurs inquiétantes. Les herbes folles avaient poussé comme nulle part ailleurs et conféraient à cet endroit un aspect sauvage et désolé. La seule chose qu'on ne trouvait pas dans cette décharge, c'était les cadavres d'animaux qui, eux, étaient jetés à l'Ouest de la ville quoique ce fût tout aussi interdit. Cette décharge était longée par la voie ferrée. De l'autre côté de la voie se trouvait le lac salé près duquel avaient poussé deux bidonvilles en conflit constant.

Le train devait passer dans un quart d'heure au moins. Boussif trouva une cuvette de toilettes fêlée. Il la remit à l'endroit et s'y soulagea tandis que Farid cherchait des lézards.

— Le train ! Le train !

Boussif arriva en remontant son pantalon. Farid était couché à plat ventre, les oreilles appliquées contre les rails.

— Tu n'as pas besoin de te salir, je le vois d'ici ton train, lança dédaigneusement Boussif.

— Je t'assure, ils font ça dans les films. Je savais qu'il allait venir bien avant que tu ne puisses le voir, argumenta poliment Farid.

— La dernière fois je l'ai vu dix minutes avant qu'il vienne. N'est-ce pas Boussif ? N'est-ce pas ? Tu t'en souviens ? Continua Farid d'un ton presque suppliant vers son frère qui ne le regardait plus.

— Prends les oignons et cachons nous ! Trancha Boussif.

Farid se leva avec la déception du mérite non reconnu. Il prit le sac et suivit son frère vers un buisson. Bientôt, le sol trembla sous leurs pieds et la locomotive bleue passa à leur hauteur. Tout de suite après, Boussif se leva et se mit à lancer ses oignons vers les wagons. Il eut deux bons coups de suite ce qui redoublait son excitation. Un bon coup, c'est quand le projectile passe à travers une fenêtre.

Il s'approcha encore du train en criant des insultes — certainement terribles — mais qu'il était le seul à entendre au milieu du vacarme. Farid, qui avait lancé quelques oignons, arrêta et essaya d'attirer l'attention de son frère sur quelque chose qu'il venait de voir. Il le tira vigoureusement dans la direction opposée du train mais Boussif ne voulait rien entendre. Il repoussa son frère qui trébucha et s'écroula par terre.

Si Boussif avait prêté attention à son frère, il aurait pu lire sur ses lèvres qu'il avait vu une Jeep de l'autre côté du train. Malgré les harcèlements de plus en plus incessants de Farid, Boussif continuait à lapider le train à l'intérieur

duquel les passagers s'étaient déjà mis à l'abri. Quand le dernier wagon fut passé, Boussif se rendit à l'évidence : de l'autre côté de la voie, des gendarmes furieux fondaient dans une Jeep tous phares allumés.

C'est Farid qui démarra le premier suivi par son frère.

La voiture des gendarmes accéléra, se prit les roues sur les rails et resta bloquée en travers de la voie. Quatre hommes en uniforme mirent pied à terre et se commencèrent à courir. Boussif arriva près du bidonville, avisa une moto et se mit à la pousser pour la faire démarrer. Le moteur était encore chaud et il ne fit pas de difficultés.

Aussitôt, il chevaucha le deux-roues et fonça vers son frère qui commençait à s'essouffler. Farid s'arrêta et sauta sur la moto au passage. Boussif mit les gaz à fond. Le moteur hurlait et crachait des torrents de fumée noire.

La moto prenait de la distance pendant que Farid faisait des bras d'honneur aux gendarmes qui disparaissaient au loin.

Ce fut la première fois que Boussif vola une mobylette. Par ce geste impromptu, sans le réaliser, il venait de faire le premier pas d'une longue carrière. Les carcasses qui pourrissent dans la cave de la Cité de l'Air en témoignent encore.

Une Histoire d'Amour (9)

La date du mariage avait été fixée au plus tôt parce que le Ramadhan s'approchait. Tradition et pratique ne sont pas toujours opposées, l'usage était que les choses se déroulent le weekend, à savoir jeudi et vendredi.

Dès mercredi, on apporta les moutons qui avaient été achetés au marché du manège. Trois furent livrés à la famille Bendayeb comme promis et trois autres furent emmenés à Arzew. Avant la fin de la matinée, ils étaient déjà sacrifiés, leurs carcasses débitées et les morceaux accrochés à l'ombre. Des bouilloires énormes chauffaient sur des fourneaux à gaz posés dans la cour. Une cuisinière pesant un quintal et demi veillait dessus en chassant les enfants qui risquaient de tomber dedans.

Les deux maisons connaissaient une affluence sans précédent. Des familles entières arrivaient des quatre coins du pays. Chaque voiture qui s'arrêtait, débarquait une nuée de gamins et des femmes chargées de plateaux. Les rues autour de la maison des Bendayeb étaient embouteillées comme le jour d'une sortie de match de foot. A Arzew, un terrain vague fut rempli de voitures et un gardien embauché pour les surveiller.

Des chambres entières se remplissaient de gâteaux, de bassines de fruits et de cageots de limonade qui montaient jusqu'au plafond. La cuisine, agrandie d'une moitié de la cour, fonctionnait en flux tendu. Des femmes suaient sous la chaleur tout en s'activant à leurs postes de travail. Leurs visages étaient nerveux et, régulièrement, elles s'arrêtaient pour attacher leurs robes encore plus haut. Toutes les cinq minutes, elles produisaient une table basse où trônaient assez de couscous, de viande et de fruits pour nourrir huit personnes. Dès qu'une table était prête, deux adolescents venaient la ramasser. Une femme s'occupant du triage leur indiquait dans quel salon la déposer. La vaisselle revenait ensuite vers un garage où un poste de lavage était installé autour d'une grande citerne apportée par un tracteur qui la remplaçait toutes les six heures.

Des voisins avaient reçu des caisses de menthe et d'énormes boîtes de thé vert de Chine. Ils faisaient bouillir des marmites d'eau et préparaient sans cesse des théières qu'ils posaient à leur porte. Celles-ci étaient immédiatement prises en charge par des enfants et emmenées vers des groupes d'invités.

Le soir, une grande chaîne stéréo crachait de la musique à plein décibels alors que les salons étaient transformés en pistes de danse. A des kilomètres de distance, les mêmes scènes se déroulaient dans la maison des Bendayeb et dans la future demeure du couple. Ce soir, Amel s'endormit tôt. Elle regardait déjà sa chambre avec nostalgie. C'était la dernière fois qu'elle dormait là. Encore une page de sa vie qui se refermait.

Au même moment, El'Raoutti, ivre mort, se trouvait sur le bord d'une falaise face à la mer, hésitant entre ouvrir une nouvelle bouteille de Mascara ou de Mostaganem. Il en prit une au hasard, sans regarder l'étiquette, et commença à y visser un tirebouchon. Au bout de trois tours, il fut pris de vertige et s'écroula sur le côté. Ses yeux restaient grands ouverts. Sur sa rétine se réfléchissaient les torches géantes du complexe pétrolier d'Arzew.

* * *

Le lendemain matin, la fête reprit de plus belle dans les deux maisons. Les cuisinières reçurent du renfort et la production démarra au rythme maximal. Des plats énormes, devant être portés par deux personnes, étaient préparés à la chaîne. On les remplissait d'une pyramide de couscous puis on versait dessus une sauce rouge riche en pois-chiches et en légumes. On mettait moins de viande parce qu'on commençait à en manquer. Deux hommes de la famille étaient partis dans un fourgon pour acheter deux nouvelles bêtes mais n'étaient pas encore revenus.

Vers midi, une Estafette arriva et entra dans la rue en marche arrière. Ses portes furent ouvertes et on chargea deux douzaines de valises et des sacs. Avec mille précautions, on embarqua un bureau auquel Amel tenait. Dès que le déménagement fut terminé, le fourgon repartit pour Arzew avec plusieurs enfants qui profitèrent pour se cacher à l'intérieur.

En début de l'après-midi, la chaîne stéréo fut débranchée et une Peugeot 404 pleine de musiciens arriva. C'était la troupe de Cheb El Mahane. Dès qu'ils mirent pied à terre, ils commencèrent à jouer en marchant vers la maison pour prendre place sur la scène. Le couscous qui séchait sur cette dernière avait été retiré et remplacé par des sièges, des gerbes de fleurs et de bouteilles de limonade.

Après que le père de Malik donna le signal, tous les invités se ruèrent dans les voitures garées sur le terrain vague. Chaque véhicule avait été décoré par des rubans multicolores attachés aux jantes, aux antennes et aux rétroviseurs. Une Mercedes 600SEL ouvrait le cortège qui avançait en s'étalant sur près d'un kilomètre.

* * *

Amel était assise sur un fauteuil décoré en trône posé au milieu du plus grand salon. Elle portait sa robe de mariée d'un blanc immaculé. Son visage était caché sous un voile et un épais maquillage qui avait été rectifié plusieurs fois mais sans jamais parvenir à un résultat acceptable. Les femmes se chamaillaient sans arrêt autour d'elle :

— Rajoute-lui du rouge, elle a l'air malade comme ça

— Non, si vous m'écoutez, nettoyez tout ça. Elle est plus belle en naturel.

— Attendez, je vais essayer quelque chose.

Le groupe fut soudainement interrompu par un bruit de voitures et de pas d'enfants se bousculant à l'entrée.

— Ils sont là ! Ils sont là ! criaient les enfants en accourant vers le salon.

— Ils sont venus te chercher. Nous te souhaitons que du bonheur dans la maison de ton mari, lui dit une tante.

— Lève-toi doucement ! Ne marche pas sur ta robe ! Je vais t'aider, lui dit sa tante.

Amel marchait au milieu des youyous et sous une véritable pluie de dragées et de pétales de fleurs. Pas à pas, elle mit presque deux minutes pour atteindre la porte qui donne sur la rue. A ce point, elle s'arrêta prise d'un regret subit. Elle pensa au lycée si proche, à El'Raoutti et leurs jeux innocents. Même le jour où elle avait raté son Bac prenait un goût d'une douceur inattendue. Elle voulut résister mais la bousculade l'emporta comme un flot lent mais inexorable. Elle déboucha dans la rue choquée par le nombre de personnes venues pour elle. Les flashes crépitaient et les femmes descendues des voitures émettaient de puissants youyous. Une main protectrice se posa sur sa tête et elle se retrouva assise sur la banquette arrière de la Mercedes. L'intérieur était feutré et agréablement climatisé. Le moteur tournant au ralenti ne s'entendait pas. A sa droite monta sa mère et à sa gauche la mère de son époux. Le passager avant était son beau-père et la voiture était conduite par son beau-frère.

Pendant un petit moment, aucun véhicule ne bougea. Dans la rue, les gens couraient pour prendre place dans les voitures déjà bondées. Les plus confortables étaient prises d'assaut en premier. Les Lada et les 403 immatriculées avant soixante-huit étaient pleines d'enfants et de retardataires en panique.

Le vieux abaissa sa vitre et fit un grand signe. Au même moment, le conducteur lâcha le frein et sans le moindre à-coup, la Mercedes se mit à rouler. Amel voulut se retourner, mais son voile en soie l'empêcha de voir une dernière fois sa maison.

Le cortège s'ébranla avec plus de bruit qu'à l'aller. Toutes les voitures avaient leurs phares allumés et flashaient leurs feux de détresse. Les conducteurs klaxonnaient sans cesse. Certains essayaient déjà d'entamer la conversation avec les filles qu'ils venaient d'embarquer. Celles-ci étaient trop excitées et hurlaient en agitant des mouchoirs depuis les fenêtres.

Le cortège était précédé d'une grosse moto avec un pilote et un cadreur qui immortalisait l'évènement sur une cassette VHS-C. La Mercedes suivait en pole position et sur ses traces toutes les autres voitures dans le désordre.

Sur la route, les passants se retournaient pour regarder. Parfois, des voitures se mêlaient au cortège par jeu et ajoutaient leur klaxon à l'ambiance.

Une Renault 16 creva. Immédiatement, trois voitures s'arrêtèrent pour prêter assistance. En moins de cinq minutes, la roue était changée. Le cortège fut rattrapé un peu plus loin.

Une heure plus tard, après avoir fait un long détour, les voitures arrivèrent à destination. La mariée fut mise au milieu d'un salon similaire à celui qu'elle venait de quitter et la fête continua.

Sur la scène, Cheb el Mahane avait rejoint sa troupe qui entama l'air d'une chanson de l'ancien Raï : je me fiche de ce que disent les Arabes. Le chanteur jouait d'un violon fêlé. Il serait l'instrument et dansait avec lui sensuellement. Un bassiste portant un nœud papillon travaillait avec un batteur qui avait l'air sorti tout droit d'un orchestre de Reggae jamaïcain. Les invités dansaient dans la cour et même dans la rue. Des théières spéciales commencèrent à circuler. Elles contenaient du vin rouge et permettaient de boire en toute discrétion.

Un groupe de vieux habillés en bédouins s'attroupèrent dans la rue. Ils portaient des fusils de chasse et des cartouchières autour de la taille. Ils dansaient et de temps à autre, quand l'ambiance atteignant son comble, ils orientaient leur fusils vers le ciel et tiraient tous en même temps. L'instant d'après, ils ouvraient leur fusils qui éjectaient des cartouches rouges avec une base en laiton. Les enfants les ramassaient et les cachaient dans leurs poches.

Quand, le soir arriva, Amel fut accompagnée dans sa chambre et reçut un plateau repas spécialement préparé pour elle. Des pruneaux et des amandes caramélisées avec de la viande remplaçaient l'insupportable couscous dont tout le monde se gavait. Elle mangea sans appétit juste pour satisfaire sa nouvelle famille. Elle nota mentalement que c'était le premier compromis qu'elle consentait dans cette nouvelle vie.

Vers dix heures du soir, la vaisselle restante fut ramassée et une femme qu'elle ne connaissait pas lui rafraîchit rapidement son maquillage. A ce moment, elle commençait à se sentir excédée que n'importe qui vienne la toucher comme une poupée qu'on passe d'une main à une autre. Elle n'avait pas dormi la nuit précédente et se sentait à bout de forces. Sa robe la serrait douloureusement. Le ventilateur brassait un air chaud et sirupeux. Elle respirait par petites bouffées en essayant de ne pas céder à la panique.

Tout à coup, elle vit toutes les femmes s'éclipser les unes après les autres. La dernière lui prit la main et lui souhaita beaucoup d'enfants beaux et vigoureux puis disparut la laissant seule dans la chambre.

Amel ressentit une peur animale remonter dans son ventre et le long de sa colonne vertébrale. Encore une fois, elle se dit qu'il était trop tard pour revenir en arrière et essaya de se dominer.

Le clandestin

Belaasla vivait à Raisinville, tout près de l'usine d'eau de Javel et travaillait comme taxi clandestin dit « clandestin » tout court.

Il prenait des courses vers n'importe quelle destination fut-elle au bout du monde. Il pouvait être disponible à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Il aidait à porter les bagages. Il pouvait même accorder un crédit aux clients fidèles et les courses d'urgence vers un médecin ou un hôpital n'étaient pas facturées. Belaasla était le meilleur service public dont on pouvait rêver.

Il arriva dans le métier suite à un accident de la route. Alors qu'il roulait à mobylette, un chauffard lui avait refusé la priorité et renversé brutalement. Il passa plusieurs jours dans le coma et fut même évacué vers un hôpital à Alger. Il subit de nombreuses opérations et dut réapprendre à marcher. Son calvaire touchait à sa fin quand un jugement du tribunal civil força le chauffard à lui régler cinquante millions de centimes en dédommagement. Une de ses premières sorties fut vers le marché d'Oran où il mit du sable sur une voiture. Elle était à lui.

Belaasla était amoureux de sa petite voiture blanche. Tous les matins, il se réveillait bien avant les jeunes chômeurs du quartier. Il sortait sa Lada du garage, démarrait le moteur et il le laissait chauffer en le contemplant par le capot ouvert. Ensuite, il lavait la carrosserie avec du shampoing et la séchait avec une serviette éponge. L'intérieur du véhicule était décoré avec beaucoup de soin à la façon « Art modeste ». Tandis que le velours donnait l'ambiance feutrée, des photos familiales collées sur le tableau de bord la rendaient intime.

Belaasla avait fait une demande pour une licence de taxi et s'apprêtait à peindre sa voiture en jaune mais, pour une fois, l'administration traita le dossier en un temps record : ils avaient le regret de l'informer que c'était un niet total et définitif. A la mairie, on lui expliqua que ces licences étaient émises au compte-goutte et réservées aux ayants droits. Quand il demanda comment il pouvait lui-même devenir un ayant droit, on lui expliqua officieusement que c'était plutôt de naissance.

Quelques jours plus tard, il rentrait d'une visite familiale à Saïda quand une lumière jaune s'alluma sur le tableau de bord. Le réservoir allait être vide dans pas longtemps. Belaasla s'arrêta sur le bas-côté et compta son argent. Il ne lui restait que quelques pièces. La liasse de billets qu'il avait à l'aller n'était plus là. Il fouilla la boîte à gants, sous les tapis et même dans le coffre sans rien trouver que des miettes de pain et quelques papiers d'emballage.

Il reprit la route s'attendant à la panne sèche d'un moment à l'autre. Un peu plus loin, il passa devant un panneau indiquant « Mostaganem 60 km ». Jamais la maison ne lui avait semblé si loin.

Il était en train d'espérer en une intervention divine quand il passa devant un groupe de gens qui patientaient devant une tige rouillée sortant du sol. Certains étaient debout et d'autres assis sous les arbres un peu plus loin. Tous semblaient souffrir de la chaleur accablante. La route était vide. Ils attendaient un car qui allait peut-être venir dans cinq minutes, deux heures ou jamais.

Belaasla les dépassa et jeta un regard dans le rétroviseur central. Ils avaient tous les yeux fixés sur lui. Il lâcha l'accélérateur et commença à freiner. Il n'était pas encore arrêté qu'ils couraient tous vers lui.

Il embarqua les cinq premiers et démarra. Quelques minutes plus tard, des mains lui passaient l'argent qu'il enfouissait dans la poche de sa chemise sans quitter la route de vue.

Après cette première expérience, il décida de devenir clandestin à plein temps. Il arrivait lentement devant les arrêts de bus et faisait demi-tour en sortant sa tête par la fenêtre. Ses sens étaient à l'affût de la moindre réaction dans la foule. Dès qu'une personne faisait signe, il s'arrêtait et invariablement, la voiture se remplissait en quelques secondes.

Belaasla n'avait pas de compteur mais n'empêche que ses prix étaient fort raisonnables face à la qualité du service et à la faiblesse des risques encourus.

Souvent, on voyait rôder Belaasla en ville. Il ralentissait devant tous les arrêts et les sorties des entreprises. Les clients lui faisaient un signe et il s'arrêtait pour les laisser monter. Ses passagers représentaient toutes les catégories de la société algérienne : des jeunes qui font des petites courses, des messieurs distingués et pressés,

des vieilles femmes qui parlent de leurs belles-filles et de leurs rhumatismes, des familles qui montent à huit dans sa voiture, des gendarmes qui se rendent à leur caserne, des fonctionnaires prêts à rendre service, des gars de l'aéroport... Belaasla avait bon contact avec ses clients. Il faisait preuve de beaucoup d'imagination en parlant pendant une bonne partie du trajet tout en suivant les réactions de ses interlocuteurs dans le rétroviseur :

— J'ai un frère qui est depuis deux ans à l'armée et ils ne veulent pas le laisser partir. Récemment, il a déserté et ils sont venus l'arrêter mais ils se sont trompés d'adresse et c'est notre pauvre voisin qui s'est fait emprisonner !

— Vous avez raison madame. La magie ça existe ! Il y a deux jours, j'ai embarqué un homme qui s'était fait ensorceler par son ex-femme. Il ne sait pas ce qu'elle lui a fait manger mais pendant un an il n'a pas vu la lumière ! Il est devenu comme un légume le pauvre. Que Dieu nous protège madame ! Qu'il nous protège tous !

— Les accidents il y en a de plus en plus ! A l'hôpital, l'autre jour, j'ai emmené quelqu'un. Ils ne soignent plus comme ça. Ils lui ont demandé d'amener lui-même des seringues, du fil à recoudre, des bandages, une bouteille de sang B ou C négatif... une ordonnance de deux pages, vous dis-je. Le pauvre était tombé d'un échafaudage. Je l'ai laissé dans salle d'attente et j'ai fait toute la ville sans même trouver le quart de ce qu'ils demandaient. Dieu existe madame ! Tout à fait par hasard, je rencontre un militaire à qui j'avais rendu service l'année dernière. Il était en tenue et c'est lui-même qui m'a reconnu. Je lui ai dit : « viens avec moi à l'hôpital ! Je connais quelqu'un qui va mourir si on ne fait rien ! ». La vérité est qu'il m'a accompagné sans poser de questions. Quand l'infirmière nous a vus venir, elle a crié à sa collègue : « apporte le chariot on va s'occuper de cet homme ». Il a été opéré et il se porte bien maintenant. Ses deux enfants sont très heureux. Le plus jeune m'appelle « tonton Belaasla ». Que Dieu nous protège madame. En Algérie il ne faut pas avoir affaire ni à la justice, ni à la médecine.

La bête noire de Belaasla était les barrages de police. Certains étaient fixes et il avait appris à les contourner. D'autres se plaçaient chaque jour en un endroit différent et il était impossible d'aller d'une ville à l'autre sans tomber dessus. Belaasla avait sa technique. Chaque fois qu'il embarquait des gens pour de longues distances, il leur faisait son briefing. Ainsi, une jeune femme devenait la sœur de son épouse. La vieille devenait sa belle-mère et le petit son neveu. Il n'établissait que des relations qui ne puissent pas être vérifiées ou démenties à la lecture des pièces d'identité. Son système marchait à merveille, mais parfois des passagers mal instruits lui valaient des amendes qui lui coûtaient un mois de travail.

* * *

Quoi qu'il arrive, Belaasla était toujours à l'heure pour draguer les filles du lycée professionnel. Sa technique était à son image : simple et inefficace. Il faisait trois ou quatre tours à grande vitesse autour du lycée. Puis, quand le moteur était bien chaud, il réalisait sa cascade préférée. Il l'avait répétée tous les weekends jusqu'à la rendre parfaite.

Il arrivait à un feu et s'arrangeait toujours pour s'arrêter au rouge. Celui-ci durait quatre-vingt secondes exactement. Il l'avait chronométré. Pendant ce temps, il faisait ronfler le moteur quatre cylindres en collant l'accélérateur au plancher. Dès que le feu passait au vert, il lâchait brutalement la pédale d'embrayage et la voiture s'élançait après avoir brûlé un peu de caoutchouc. En passant au travers du premier arbre, il engageait la seconde. Au niveau de la poubelle, il engageait la troisième. A ce moment, si tout allait bien, la vitesse devait passer les cinquante kilomètres par heure. La route finissait à angle droit et la distance fondait à vue d'œil. En face, il y avait une épicerie et tout le monde l'y voyait rentrer dedans un jour. Dès qu'il dépassait un arbre chétif, il appuyait de toutes ses forces sur le frein bloquant les quatre roues. Il relâchait à peine la pression pour prendre le virage. L'arrière de la voiture dérapait soulevant des panaches de poussière et de fumée.

Ensuite, il s'arrêtait près d'un groupe de filles. Il ouvrait les portes, enclenchait la musique à fond et se mettait à fumer tranquillement une cigarette. Les étudiantes souriaient malicieusement entre elles mais aucune ne s'approchait de lui. Parfois, il redémarrait son véhicule faisait d'autres démonstrations de hardiesse, puis s'arrêtait devant un autre groupe de filles.

* * *

L'accident de la Lada de Belaasla fut, pour beaucoup, l'occasion de découvrir combien les voies du destin sont tortueuses. Pour reconstituer l'évènement, on peut, si on y tient, remonter jusqu'à la naissance de Belaasla. On pourrait même aller encore plus tôt. La vie est une chaîne infinie dans les deux sens. Chaque fois qu'on trouve un maillon, il y en a forcément d'autres avant et après. Les points où on commence et où on finit une histoire sont toujours arbitraires.

Pour le public, tout commença à quatre heures du matin chez un prof d'histoire-géo ; monsieur Malah. Ce dernier, fut pris d'une envie naturelle en pleine nuit et décida d'aller aux toilettes après avoir lancé une bordée de

jurons. Au moment où il mit les pieds au sol, il sentit l'eau lui remonter jusqu'aux chevilles. L'appartement était totalement inondé parce qu'on avait oublié les robinets ouverts à un moment où l'eau était coupée. Comme elle fut rétablie dans la nuit, personne ne s'en aperçut avant la catastrophe.

Toute la famille Malah était réveillée et écopait avec seaux, balais et frottoirs. Ce jour-là, le prof téléphona au lycée professionnel pour avertir qu'il n'y aurait pas d'histoire-géo. C'est ainsi qu'à dix heures du matin, le surveillant général mit à la rue la classe des M3, dits « les Apaches ».

Les élèves empilèrent leurs cartables contre un mur et décidèrent d'occuper la route pour jouer aux petits ponts. Il s'agit d'une forme rudimentaire de football avec très peu de règles. Il n'y a pas de touche, ni de hors-jeu mais il faut rester dans un périmètre raisonnable autour de la zone définie. Les buts avaient seulement un mètre de large mais n'étaient pas gardés. On marquait leurs extrémités avec deux grosses pierres. Le ballon était improvisé avec un sac de lait rempli de papier et noué avec un bout de cordon.

Avant le début de la partie, un arbitre vérifiait deux points importants. Tout d'abord, posant semelle après semelle, il mesurait la largeur des goals. Si nécessaire, il poussait ou rapprochait l'une des pierres. Elles devaient être assez lourdes pour ne pas bouger facilement. Il les rectifiait en cours de partie si nécessaire. Deuxième point essentiel, était de s'assurer que les deux équipes sont composées du même nombre de joueurs. En cas de déséquilibre important, des joueurs acceptaient très sportivement de passer à l'adversaire. Les équipes fortes, quant à elles, acceptaient et encourageaient leurs adversaires à jouer en surnombre. Les formalités ne duraient rarement plus que cinq minutes et la partie commençait. On s'écarte quand un véhicule arrive et si un but est marqué pendant ce temps, il ne comptera pas. Ce jour-là, la partie dura près de deux heures et s'arrêta peu avant midi sur un score de vingt-trois à trente. C'était le temps d'aller manger. Par contre, suite à un malentendu, une des grosses pierres marquant le goal resta au beau milieu de la route.

Alors que les élèves se dispersaient, dans une ferme au sud, près d'Oued Rhiau, des paysans embarquaient une pompe à eau dans une Peugeot 403 bâchée. Une fois qu'elle fut bien calée, ils montèrent tous et la voiture s'ébranla vers Mostaganem. Ils avaient rendez-vous avec un technicien capable de refaire le bobinage du moteur.

Deux heures plus tard, après avoir traversé la Nationale 90 et le centre-ville, ils débouchèrent sur la rue longeant le lycée professionnel. A ce moment précis, le soleil se trouvait très exactement dans l'axe de la rue. Le conducteur louvoyait sans vraiment savoir où il mettait les roues. Soudain, il entendit un grand bruit et de la fumée dense s'échappa du capot.

La voiture avait roulé sur la grosse pierre qui avait éventré le carter. Des litres d'huile avaient coulés sur la chaussée et s'épalaient en formant des reflets irisés. Un des paysans partit à pieds chercher de l'aide et retourna une heure plus tard avec un tracteur qui prit la 403 en remorque jusqu'à un mécanicien.

C'est juste après qu'intervient Belaasla. Il retournait d'une course à la plage et avait envie de tâter le terrain. Dès le feu rouge, il vit des groupes d'étudiantes qui discutaient à l'ombre des arbres. Il s'arrêta au jaune et commença à faire ronfler le moteur.

Au vert, il s'élança comme à son habitude, mais il lui sembla que la Lada allait encore plus vite. Le matin même, il avait secoué le filtre à air contre un bord de trottoir et ceci donnait un souffle nouveau au moteur. Il passa les vitesses rigoureusement au même endroit.

C'est seulement au moment de freiner qu'il se rendit compte que la voiture ne régissait pas comme d'habitude. La Lada ne ralentit même pas et commença même à se mettre en travers.

Belaasla essaya de contre-braquer mais le volant lui fila des mains et tourna tout seul jusqu'en butée. La voiture glissait latéralement quand les roues commencèrent à mordre dans une zone non contaminée d'huile. La Lada s'inclina brutalement puis fit trois tonneaux en moins d'une seconde. Durant les folles révolutions, le capot et le coffre s'ouvrirent et tout leur contenu fut expulsé. Une roue de secours, un cric, une caisse pommes de terre, un tapis et des outils volèrent dans les airs.

La solidité légendaire de la Lada venait de faire ses preuves. Après le dernier tonneau, elle retomba sur ses roues. Le toit était cabossé et un phare avait volé en éclats. Le moignon de rétroviseur droit pendait par un fil mais tout le reste avait l'air intact. Même le moteur n'avait pas callé. Un grand « oh ! » de stupéfaction fut émis par la foule où toutes les conversations s'arrêtèrent net.

Pendant une minute, personne ne bougea. Puis, Belaasla sembla sortir de sa torpeur. Il vit le pare-brise zébré par une longue fissure et la radio qui avait quitté son compartiment. Il réalisa qu'il avait peut-être commis la cascade de trop.

Il passa la première et démarra.

Cette histoire, c'est ce qu'on appelle el-Mektoub.

Une Histoire d'Amour (10)

Amel n'eut pas le temps de se poser beaucoup de questions. Elle n'était pas seule depuis cinq minutes qu'une énorme clameur s'éleva dans la rue. Les bruits et les cris amplifiaient et gonflaient en s'approchant rapidement.

Brusquement, un homme fut poussé à l'intérieur de la chambre et la porte claqua derrière lui. Amel n'osa pas lever les yeux. Même si elle lui avait parlé au téléphone et vu chez sa famille une fois ou deux, elle se rendit compte qu'il lui était totalement étranger. Elle se sentait intimidée et ne savait pas quoi dire pour ouvrir la conversation. De plus, le boucan des musiciens et des fêtards à l'extérieur n'offrait guère un climat propice aux discussions.

Il marcha les quelques pas qui le séparaient d'un petit divan et y jeta son burnous. Il hésita un petit moment, puis enleva sa veste et commença à déboutonner sa chemise. La prochaine fois qu'Amel osa un regard dans sa direction, il était totalement nu. L'image la choqua. Jamais de sa vie elle n'avait vu un homme nu. Elle ferma les yeux au même moment où elle sentit sa respiration proche d'elle.

Il la repoussa sur le dos et se coucha sur elle de tout son poids. Il enfouit son visage dans son cou et commença à lui masser les seins. Une forte odeur de vin rouge lui monta aux narines, mais elle se laissa faire. Sa mère lui avait raconté que c'était son mari et que ces choses-là étaient son droit. Malgré cette explication, elle tenta instinctivement de le repousser quand elle sentit ses mains remonter le long de ses cuisses.

Cette résistance sembla décupler ses forces et son excitation. D'un geste féroce, il lui arracha la culotte puis lui écarta les jambes. La seconde suivante, il entra brutalement en elle. Son premier cri se perdit dans le vacarme. Elle n'eut pas le temps d'émettre le second, il lui plaquait la main sur le visage à l'en étouffer.

Ses mains à elle griffaient le drap comme à la recherche d'un objet pour se défendre. Elle finit par s'évanouir de douleur et de manque d'oxygène. Le mari continua à la violer puis quand il eut fini, il se roula sur le côté et s'endormit.

Quand Amel ouvrit les yeux de nouveau, la maison était plongée dans le noir et le silence était total. Elle avait envie d'aller à la salle de bain attenante à la chambre, mais comme elle n'avait aucun habit sur elle, elle n'osait pas sortir du lit. Elle faisait semblant de dormir tout en cherchant à analyser la respiration de Malik pour savoir s'il dormait ou pas. Soudain, elle le sentit bouger et allumer sa lampe de chevet. Elle lui tournait le dos et serrait très fort les paupières. Elle ne pouvait voir ce qu'il faisait. Sa pire crainte était que le cauchemar recommence encore.

Il repoussa le drap et regarda longuement Amel s'arrêtant sur son dos, ses fesses et ses cuisses. Cette dernière ne bougeait pas et il lui sembla qu'elle dormait profondément. Il se leva et fit coulisser la porte d'un placard. Son frère lui avait dit qu'il y trouverait un peignoir avec ses initiales. Il le passa et sortit de la chambre sur la pointe des pieds.

Dès qu'il referma la porte, Amel compta mentalement jusqu'à trois puis sauta du lit et courut vers la petite salle de bains. Elle se lava le visage et une eau colorée emporta tout le maquillage dont on la barbouillait depuis la veille. Sur le bord de la baignoire, il y avait une tablette avec un bouquet de fleurs et un pyjama en soie plié et entouré d'un ruban. Elle décida de le mettre.

* * *

— Pas de sang ! Pas de sang ! Pas de sang !

Malik parlait tout seul et semblait frappé par une illumination. Il repensait à la famille d'Amel et tout à coup, il trouvait suspecte la facilité avec laquelle ils lui avaient accordé la main de leur plus belle fille.

— Elle n'est pas vierge. Comme elle n'est pas vierge, ils la donnent au fou. Il n'a pas d'honneur le fou. On lui donne la-pas-vierge et il sera trop bête pour s'en rendre compte, lui disait la voix.

Il traversa la cour et arriva dans la cuisine. Il enjamba plusieurs bouteilles de gaz pour atteindre un meuble à tiroirs. L'un d'eux était plein de couteaux. Il choisit le plus grand. Une feuille de boucher d'un pied de long avec un manche en bois retenu par trois vis. Il regarda la lame triangulaire avec fascination.

— Ils vont avoir du sang. Ils vont en avoir. Je vais laver mon honneur et leur montrer qui je suis.

Il retraversa la cour en évitant soigneusement un groupe d'enfants qui dormaient pêle-mêle sur une grande paille. Il marcha dans le couloir passant devant plusieurs salons transformés en dortoirs. Un ventilateur poussif ronronnait dans l'obscurité.

Malik arriva derrière la porte et retint sa respiration. Il pensa aux deux filles qu'il avait déjà éventrées dans le passé. L'une sur la route de l'université et l'autre près d'un champ après sa première fuite de l'hôpital. Cette fois allait être différente. Il ne se cacherait pas et tout le monde serait d'accord avec lui. L'honneur ne peut se laver que dans le sang.

Amel espérait être de retour à sa place avant lui. Quand elle l'entendit entrer, elle comprit que c'était trop tard. Elle se sécha tranquillement le visage, posa la serviette et avança la main vers le verrou de la porte de la salle de bains. A cet instant, elle se rendit compte que durant tout ce qui s'était passé, elle n'avait pas vraiment regardé Malik. Elle aurait même été incapable de le décrire. Elle se pencha vers le trou de la serrure, décidée à observer son mari à son insu.

Ses yeux mirent quelques secondes pour s'adapter. Son cerveau en mit autant pour interpréter ce qu'elle voyait.

Elle mit ses index dans ses oreilles et hurla aussi fort qu'elle pouvait. Malik se rua vers la porte de la salle de bains et s'y jeta dessus l'épaule en premier. Un craquement se fit entendre et de la poussière de plâtre tomba sur le sol. Il se releva et commença à donner des coups de pieds contre le huis. Au troisième, la serrure sauta.

Il entra le couteau levé en avant. Le rideau de la baignoire était tiré. Il n'y avait pas d'autre endroit pour se cacher :

— Je vais t'égorger comme un mouton ! Pute ! cria-t-il en arrachant le rideau.

Les lumières commençaient à s'allumer dans la maison qui se réveillait en sursaut. Les invités étaient arrachés à leur sommeil et immédiatement appréhendaient ce qui était en train de se passer. Même les jeunes qui s'étaient endormis sur une ivresse monumentale étaient debout.

Malik hurlait dans la salle de bains en agitant son couteau dans le vide. Amel n'était pas dans la baignoire. Il se retourna et son regard fut attiré par une petite lucarne d'aération en bas de laquelle une table avait été posée. Il eut du mal à croire qu'elle ait pu se servir d'un passage aussi étroit et il essaya d'en faire pareil. Il passa la tête, un bras et une épaule mais ne put aller plus loin. Dépit, il rebroussa chemin décidant de sortir par la porte et de contourner la maison.

Brandissant le couteau à la main, il retraversa la maison en criant à la mort. Son peignoir s'était ouvert et offrait à tous les invités le spectacle de son anatomie.

Tout le quartier était arraché du sommeil. Par délicatesse, le père Bendayeb dormait avec un groupe d'hommes chez les voisins qui avaient prêté un salon. L'usage ne permettait pas à un homme de passer la nuit dans la maison où se déroulaient les noces de sa fille.

Comme averti par un sixième sens, il comprit qu'une affaire de vie ou de mort était en train de se dérouler. Un adolescent déboula en panique :

— La mariée a pris la fuite. Malik la poursuit avec un couteau. Il a juré de la tuer.

— C'est moi qui laverais mon honneur dans le sang ! Cria théâtralement le vieux en ramassant un fusil à deux coups et une ceinture de cartouches posée sur une table en verre.

Dans la rue, des gens courraient dans tous les sens. Des voitures démarraient et allumaient leurs phares. Quelques-uns ramassaient leurs enfants et prenaient la route pour rentrer chez eux. La plupart roulaient dans les environs pour essayer de retrouver la mariée et la soustraire aux griffes de ses poursuivants.

Après avoir sauté par la fenêtre, Amel courut naturellement dans la direction où il y avait le moins de lumière. Sous couvert de l'obscurité, elle fonçait à travers les champs. Elle tomba plusieurs fois et perdit ses pantoufles. Ses pieds étaient déjà en sang quand elle atteignit un immense pylône électrique et se cacha derrière un cube en béton lui servant d'assise. Elle sentait son cœur lâcher et ses poumons brulaient. Quitte à mourir, elle était incapable de faire un pas de plus.

Le vieux Bendayeb arriva au coin de la maison, se mit à genoux et épaula. Il jeta un dernier coup d'œil pour s'assurer que le maximum de gens le regardaient et tira deux cartouches de calibre douze.

— Je vais te tuer ! Je vais te tuer ! Cria-t-il avant de recharger et se mettre à courir à petits pas.

La situation le mettait devant un dilemme. D'un côté, il ne voulait pas tuer sa fille. Il avait toujours pris pour des sauvages ceux qui tuent pour une certaine conception de l'honneur. De plus, il venait de se réveiller et n'avait même pas eu l'opportunité de se renseigner complètement. D'un autre côté, il savait que les Arabes l'observaient et s'attendaient à une forte réaction de sa part. Cet honneur qui se conjugait sous forme de femmes assassinées, ne s'exprime et ne se vit que vis-à-vis de la communauté. Ses autres enfants ne lui pardonneraient jamais, lui un homme de la ville, de tuer leur sœur. Par contre, il tenait à ce qu'il soit dit qu'il a failli la tuer ce soir-là. C'est ainsi, qu'il courait dans l'obscurité, s'arrêtant de temps en temps pour lancer un gros juron et tirer deux cartouches de plomb de chasse.

Malik marchait dans l'obscurité en serrant le manche de la lame. Un tesson de bouteille lui avait ouvert le pied, l'empêchant de courir. A chaque pas, il souffrait et enrageait qu'elle ait pu lui échapper si facilement. S'il la ratait, il se dit qu'il allait devenir la risée de tout le quartier et de tous ceux qui ne croyaient pas qu'une femme voudrait de lui un jour.

Chaque minute qui passait, il sentait que son projet de meurtre s'éloignait. Au loin, il entendait le bruit des gens et voyait les phares de voitures qui tournaient autour des champs mais personne ne venait dans sa direction. Soudain, un objet attira son attention. Il se pencha et le ramassa. Il reconnut la pantoufle rose avec des fleurs brodées sur le dessus. Un peu plus loin, il en vit une autre. Le terrain était accidenté et couvert de grosses pierres coupantes. Il comprit qu'Amel était toute proche. A cent mètres de là, il vit un gros pylône électrique dont les fils chargés de haute tension bourdonnaient comme un million d'abeilles.

Il s'approcha à pas de loup en analysant les environs. C'était la seule cachette possible. Son espoir revenait. Il crut entendre un roulement de pierres et serra les dents pour marcher plus vite. Il brandit son couteau et fit le tour du premier pilier sans trouver personne. De la même façon, il fit le tour du second et du troisième. Il en restait qu'un seul. Le doute n'était plus permis.

— Tu es là. Je sais que tu es là ! Je vais te crever !

Oubliant sa blessure, il sauta derrière le pilier mais ne trouva personne. Il reprit sa course de plus belle courant d'un pilier à l'autre ne rencontrant que des insectes qui fuyaient bruyamment dans l'herbe sèche.

C'est un petit bruit étrange qui lui fit lever les yeux vers le haut. Là, à dix mètres du sol, il vit Amel qui escaladait lentement d'une barre à l'autre. Il émit un cri animal, mit le couteau entre ses dents et jeta son peignoir à terre. C'était totalement nu qu'il entreprit d'escalader à sa poursuite.

De son côté, Amel n'était plus terrifiée du tout. Elle ne cherchait plus à sauver sa vie, mais à atteindre les gros câbles qui transportaient assez de courant pour alimenter la moitié de la ville d'Oran. Elle était prête à tout pour ne pas mourir sous un couteau de boucher.

Le vieux Bendayeb avait presque vidé toute sa cartouchière quand il entendit un grand cri déchirant la nuit. Il se mit à courir à petites foulées alors que dans sa tête défilaient les images des années qu'il avait passées à faire la guerre dans les montagnes des Aurès. Le physique n'était plus là, mais les réflexes étaient les mêmes.

Il était à cinquante mètres d'un pylône électrique quand il entendit un cri d'homme. Il leva les yeux et vit Malik, les jambes écartées tentant de passer d'une traverse à l'autre pour attraper Amel. Les deux étaient à la même hauteur mais de côtés opposés. Chaque fois que Malik faisait le tour, elle le faisait aussi dans le même sens. Il la voyait à quelques mètres devant lui, mais ne pouvait s'en approcher. Il lui fallait presque deux minutes pour l'atteindre et durant ce temps, elle était revenue à l'endroit qu'il occupait lui-même. Ce jeu du chat et de la souris se passait à la hauteur d'un immeuble de cinq étages quand Malik perdit son couteau et se mit à hurler de rage. Il ne pouvait plus la tuer comme il voulait. Sa seule option restait de la faire tomber et de l'achever au sol si elle était encore vivante.

Le vieux Bendayeb contempla la scène et braqua son fusil. Le geste était automatique, comme commandé par une force surnaturelle. Posément, il visa. Jamais de sa vie, il n'avait raté une cible. Même à des distances plus grandes, il faisait mouche à tous les coups. Seuls ses compagnons de combat le savaient. Ils étaient tous morts.

Une formidable explosion retentit et un mètre de flammes jaillit du canon du fusil. Malik était mort avant même d'avoir touché le sol. Son cœur était transpercé d'assez de plomb pour remplir trois cuillères à soupe.

Le vieux fit demi-tour et marcha vers la maison. Amel le vit s'éloigner et commença à redescendre.

* * *

Une Toyota de la gendarmerie était arrivée à la maison du mariage. D'autres renforts et une équipe technique étaient en route. Un voisin avait appelé.

Le père Bendayeb était assis sur un divan tenant sa tête à deux mains. A ses pieds, le fusil de chasse était encore chaud.

— Je crois que je me suis trompé, disait-il, je voulais tirer sur cette pute.

A deux kilomètres de là, Amel marchait sur le bord d'une route nationale quand une Lada s'arrêta à sa hauteur. Un homme et une femme au fort accent de Mostaganem étaient assis à l'avant. Elle fut surprise que cette dernière l'appelle par son nom :

— Amel, je m'appelle Fatma. Monte avec nous, je te garantis qu'il ne t'arrivera rien.

Une personne qui se noie s'accroche à toute main tendue. Ce n'est pas une question de confiance. Amel sauta sur la banquette arrière et la voiture démarra.

Une Histoire d'Amour (11)

La Lada arriva à Raisinville à l'est de Mostaganem au moment où le marché légumes et moutons vivants commençait ses premières transactions. Elle se gara devant le bazar et Amel fut portée jusqu'à la chambre de Fatma. El Mhali était déjà sorti pour aller au port – sa mobylette n'était plus à sa place – mais le reste du voisinage dormait encore.

Elle aurait pu la présenter comme sa fille, mais c'était trop tard. La veille seulement, elle avait fait passer El'Raoutti pour un fils avec lequel elle renouait. Celui-ci s'était distingué, le premier jour de son arrivée, par une beuverie monumentale. Les enfants l'avaient trouvé jeté dans une allée. Il cherchait la cabine téléphonique mais ne la trouva jamais. Un peu plus tard, l'infirmier du dispensaire décida d'appeler une ambulance et de le faire hospitaliser pour la nuit.

Ces choses ne choquaient pas à Raisinville. Un homme qui a mal a le droit de boire, faire du scandale et tomber dans la rue. Le vin était fait pour ça.

— Je vais dire que c'est ma belle-fille, pensa Fatma en regardant Amel dormir.

FIN